

Domfront
010
v.2
SmRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laprincessepalli02baza

# LA PRINCESSE

# PALLIANCI.

A LA MÊME LIBRAIRIE, EN VENTE.

---

**NOUVEAUTÉS :**

## LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN,

**Par Madame la Comtesse Dash,**

Revue piquante de la première moitié du dix-septième siècle, élégant reflet des Conteurs de Cape et d'Épée de la place Royale ou de la Chambre bleue d'Arthénice (roman complet en 4 volumes in-8°).— PRIX NET : 15 fr.

---

## FRANCINE DE PLAINVILLE,

Est une de ces études de la vie intime et de bonne compagnie, comme Madame Camille BODIN seule a le secret de les tracer.

*Ouvrage complet, en* 3 *volumes in*-8; — PRIX NET : 12 fr.

---

## LA TULIPE NOIRE,

**D'Alexandre Dumas père,**

Renferme un des récits les plus drôlatiques, les plus poétiques et les plus attendrissants à la fois qu'ait jamais commis la plume de notre grand romancier.

*Ouvrage complet, en* 3 *volumes in*-8 ; — PRIX NET : 13 fr. 50 c.

---

## JEAN ET JEANNETTE,

**De Théophile Gautier,**

C'est-à-dire Watteau, Boucher et Crébillon fils; les Bergères à chignons poudrés et les Bergers en chemises de batiste, les talons rouges, les camaieux, les glaces dauphines : en un mot, le dix-huitième siècle dans sa plus coquette afféterie, dans sa toilette la plus mignonne, et par-dessus tout cela, ce tour naïf, ce style brillant, cette allure primesautière de l'esprit qui ont conquis à M. THÉOPHILE GAUTIER une place si élevée parmi les littérateurs contemporains.

*Ouvrage complet, en* 2 *volumes in*-8; — PRIX : 9 fr.

---

## LES DEUX FAVORITES,

SUITE ET FIN

**D'ÉSAÜ LE LÉPREUX, par Emmanuel GONZALES,**

Cet habile et dramatique Walter-Scott des Chroniques espagnoles.

*Ouvrage complet, en* 3 *volumes in*-8 ; — PRIX : 13 fr. 50 c.

# LA PRINCESSE

# PALLIANCI,

PAR

M. LE BARON DE BAZANCOURT.

2

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, imprimerie de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

UN SALON DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

## VII.

Quittons les habitués de la Chaumière et leurs joies excentriques, quittons l'Italien Marini et les patriotes conspirateurs. Que le lecteur nous permette de le transporter en meilleur lieu, chez le duc de

Savernoy, par exemple, bonne et ancienne connaissance pour lui; car le duc, c'est Henri, ce brave, généreux et bouillant jeune homme que nous avons suivi pas à pas dans les jours les plus néfastes de la révolutiou. — Le roi Louis XVIII, en récompense de tant de services loyalement rendus, de tant de sang noblement versé, l'a nommé duc et pair après la seconde Restauration.

Le duc de Savernoy a quatre-vingts ans.

Mais ces hommes, dont la jeunesse vigoureuse et triste à la fois, n'a été que combats, rudes épreuves, et dont la vie s'est passée loin des molles joies des boudoirs et des fêtes, avaient cette belle et austère vieillesse que Dieu donne à ses élus; — leurs visages portaient l'empreinte des mâles vertus qui les avaient distingués.

C'est qu'ils avaient assisté aux cruelles épopées de ce siècle si fécond en terribles événements, et que leur sang, comme celui des vieux guerriers du moyen-âge, s'était nourri du choc des combats.

De tout temps la vie de ces hommes avait été épurée par les grands satrifices et les grandes catastrophes ; soldats ou martyrs, ils avaient vu tomber en cendres leurs plus chères croyances. — Le renversement du trône et des autels, le meurtre du roi, le massacre de tous les leurs, telles étaient les douloureuses haltes de ces existences marquées par la fatalité ; la volonté inexorable du destin avait assis pêle-mêle enfants, hommes et vieillards au banquet de toutes les déceptions. — Mais pour les fortes natures, l'adversité n'est pas le pilon qui broie, c'est le creuset qui épure.

Les cheveux du duc de Savernoy ont blanchi sur sa tête, mais ne l'ont pas quittée; ses joues se sont creusées, sa vue s'est affaiblie, mais s'ils perçoivent mal la lumière, ses yeux reflètent encore la noblesse de son cœur et la pureté de sa conscience; les années enfin ont tracé sur ce visage leurs sillons inexorables, tout en lui conservant la mâle beauté des antiques héros d'Homère.

Le corps ne se courbe pas, mais les membres parfois tremblent affaiblis, alors la tête se relève plus droite et plus haute, et l'énergie indomptable de l'âme lutte contre l'épuisement du corps.

Le duc de Savernoy est étendu plutôt qu'assis dans un grand fauteuil à dossier renversé; ses bras sont croisés sur sa poitrine. — Ses paupières à demi fermées et l'immobilité de ses traits indiquent que le

vieillard est plongé dans une de ces rêveries méditatives qui font du passé, et de l'étude du présent, l'expérience de l'avenir.

Tout dans le salon du duc de Savernoy dénote une grande fortune. De nombreux domestiques, sévèrement habillés, attendent dans une vaste antichambre, car Henri de Savernoy a été remis en possession de ses biens invendus.

La porte du salon s'ouvre et l'on annonce :

— Le marquis et la marquise d'Épernay, le général comte d'Épernay!

— Quelle aimable et charmante surprise! dit le duc en se levant, appuyé sur le manteau de la cheminée.

— A Paris, madame la marquise! Vous, mon cher marquis, dans la moderne Babylone! C'est une bonne fortune dont

vos amis ne sauraient trop se réjouir, car elle est bien rare; pardonnez-moi de ne pouvoir aller au devant de vous.

— Ne vous dérangez pas, cher duc, votre vieille amie ira à vous, puisque vous ne pouvez venir vers elle.

Le duc, amoureux à l'excès des anciennes traditions, type vivant de cette politesse exquise et recherchée du vieux temps, inclina son front chauve sur la main que lui tendait la marquise, et la baisa : il pressa celle du marquis; puis s'adressant au général, il ajouta en riant ;

— Général, je vous tends la main le dernier, car, malgré vos moustaches grises, vous êtes l'imberbe de la société.

— Un imberbe de cinquante-quatre ans!

— Cinquante-quatre ans!... oh! le bel

âge !... c'est la jeunesse ! — Il y a loin de cinquante-quatre ans à quatre-vingts.

— Vingt-six ans !

— C'est la vie d'un homme presque entière entre vous et moi, mon cher général ! décidément, vous n'êtes qu'un enfant auprès de nous. — Mais, dans ce siècle, c'est à l'école des jeunes gens que les vieillards s'instruisent ; voyons, qu'avez-vous à m'apprendre aujourd'hui? — Depuis que mon refus de serment m'a éloigné de la chambre haute, et que l'on m'a défendu de lire pour ménager le peu qui me reste de vue, vous m'avez promis d'être ma gazette.

— Méfiez-vous des nouvelles de mon cher frère, dit aussitôt le marquis avec une raillerie moitié sérieuse ; c'est un demi relaps, il n'a plus qu'un pied dans notre camp. Si on l'en croyait, tout serait

pour le mieux dans le meilleur des mondes. Hélas! nul n'ose ou ne veut donner le signal, et nos Achilles restent dans leur tente! — Le feu sacré s'éteint.

— Alors, marquis, dites aussi que chez le duc de Savernoy le feu sacré est éteint, répondit le vieux duc, j'ai peur des révolutions pour la France; j'en ai déjà tant vu! et je sais ce que chacune d'elles jette de ruines dans le sein d'un pays, et d'entraves à sa prospérité.

— Eh bien! ce qui vous épouvante, moi, je l'appelle de tous mes vœux!

— Ne parlez pas ainsi, mon frère, s'écria le général, ne souhaitez pas une autre révolution! — Qui peut prévoir les maux qu'elle traînerait à sa suite; qui sait ce que dans son passage, même rapide, elle laisserait debout de nos meilleurs ci-

toyens et de nos institutions les plus chères.

— Des ruines!... en reste-t-il à faire? — Quand, depuis quarante ans, on a démoli pièce par pièce l'édifice de notre vieille monarchie, et jonché de ses débris le sol de la France?

On le voit, le marquis d'Épernay était un de ces types exceptionnels des vieux fidèles de la légitimité. — Les idées qu'il avait emportées en émigration, après vingt ans d'exil, il les avait rapportées intactes, sans que le temps ni l'expérience aient pu les modifier.

Pour lui, la foi politique comme la foi religieuse doit être aveugle; tout doute est une impiété, tout examen un sacrilége, et la moindre dérogation aux anciens principes, une honteuse et coupable apostasie. — Ces hommes-là ne sont-ils

pas cent fois plus dangereux que les ennemis les plus acharnés ; une fois le roc de la foi la plus aveugle gravi par eux, rien ne peut plus les y atteindre, le bruit des passions humaines et des tempêtes politiques passe inaperçu dans les échos.

La vie humaine, hélas ! est une balance, celle des rois comme celle des hommes ; l'infaillibilité n'appartient à personne sur la terre.

— Ne jetez pas le désordre dans la vie présente, dit le général d'une voix triste et amère, par le regret ou l'amour du passé ; ne tuez pas les générations actuelles pour orner le tombeau des générations éteintes. — L'avenir est à Dieu seul.

— L'avenir, reprit le marquis, est à Dieu et aux hommes énergiques et fidèles.

— Arrêtez, mon frère, s'écria le mar-

quis d'une voix éclatante, bénissez le ciel d'avoir mis sur le trône, au sortir de la tempête révolutionnaire, un roi sage et grand, qui a cimenté la paix avec l'Europe et grandi la France par la prospérité intérieure; remerciez, au lieu de l'accuser, l'homme courageux qui au mépris de son repos, de sa popularité, de sa vie peut-être, a voulu ramasser, pour le soustraire à la colère, à la folie du peuple, qui l'aurait pour jamais brisé, le sceptre de Saint-Louis ; remerciez le prince qui, pour réhabiliter la Royauté dont d'ignobles attaques et d'odieuses calomnies avaient presque détruit le prestige et terni la majesté, s'est fait et a fait des siens le constant exemple de tous les nobles sentiments, de toutes les saintes vertus de famille.

Mais le marquis d'Épernay avait une de ces consciences de bronze inabordables

aux raisonnements; jamais il n'avait su ni voulu faire la part des événements. — Les exigences de position, les nécessités de circonstances n'étaient pour lui que des mots vides de sens ou d'hypocrites excuses; et il jugeait les faits sans avoir égard à leurs causes, sans songer à leurs résultats.

Aussi répondit-il en haussant les épaules :

— La vraie fidélité ne se marchande ni ne se rogne.

— Hélas! hélas! murmura le duc, qui jusqu'alors avait gardé le silence, d'Épernay vient de mettre le doigt sur la plaie saignante de notre malheureuse époque. — Il n'y a plus de croyance dans les cœurs, plus de conviction dans les esprits! Siècle de doute et d'égoïsme, où chacun vit sans se souvenir de la veille, sans espérer au lendemain.

Il n'en fallait pas davantage pour que le marquis se laissât aller à toute son irritabilité politique, passée chez lui à l'état nerveux.

— Oui, repartit-il, lancé à toute bride sur son terrain favori, on transige avec sa conscience, on déserte le vrai culte, on pactise avec les méchants! — Concessions coupables, funestes, que je ne comprendrai jamais; je le répète : c'est...

— Mon frère! mon frère! interrompit le général d'une voix brève, vous recommencez une ancienne querelle, et il m'est triste que vous en fassiez notre vieil ami le témoin; car je suis de ceux que vous enveloppez dans votre anathème; je suis de ceux qui, en continuant de servir, ont fait une de ces concessions coupables dont vous parlez.

— Général, s'empressa de dire le duc

d'un ton plein de noble bienveillance, il y a longtemps que mon opinion sur votre compte est fixée. — Ce que vous avez cru devoir faire, je ne l'eusse pas fait peut-être, je vous le dis franchement; mais je ne me sens ni le droit, ni le courage de vous blâmer, car en Afrique, où vous avez vaillamment combattu depuis quinze ans, j'ai appris à vous estimer et à vous aimer.

Le général s'inclina et reprit :

— Vous connaissez mes opinions et savez où est toujours restée l'affection de mon cœur. Personne, plus que moi, n'a le respect de la fidélité, la religion du serment, et jamais l'intérêt ou l'ambition ne m'auraient fait commettre, je ne dirai pas une trahison, vous m'en savez incapable, mais une faiblesse. — J'étais en Afrique, avec le grade de capitaine, lorsqu'éclata la

révolution de Juillet. Frappé au cœur par cette douloureuse nouvelle, car l'affection de tous les miens, les rêves et les respects de mon enfance entouraient cette vieille Royauté de tant de siècles, à laquelle j'étais dévoué plus encore par reconnaissance que par devoir ; j'envoyai ma démission au maréchal de Bourmont.

— À la bonne heure ! interrompit le marquis ; il fallait persévérer.

— Plusieurs officiers avaient suivi mon exemple ; le vieux maréchal nous fit appeler. — « Messieurs, nous dit-il, je n'accepte pas vos démissions ; à côté de la Royauté, il y a le pays que vous oubliez ! »

— Pardieu ! l'éternel refrain des caméléons.

— « Le pays, auquel tous les gens de cœur, tous les bons citoyens se doivent ;

— vous êtes jeunes, l'avenir est devant vous, croyez-moi, ne brisez pas votre épée; servez bravement la France en combattant ses ennemis, et soyez-en certains, du fond de son exil, le roi que vous pleurez vous en sera reconnaissant. — Réfléchissez donc, messieurs, et dans quinze jours, revenez me voir. » — Ces sages paroles nous firent rentrer en nous-mêmes et lever les yeux sur la France dont nous étions aussi les enfants; nous continuâmes de servir, en ne voyant que le pays.. Si c'est là un crime, je l'ai commis, mais je m'en honore, car ma vie n'a point été inutile, je l'espère.

— Belles paroles, grommela le marquis en hochant la tête.

— Belles paroles et bons services, ajouta le duc.

Et sans transition aucune et comme s'il

eût oublié le démenti qu'il donnait à une partie de sa vie, il reprit d'une voix triste :

— Hélas! que deviendrait notre chère patrie si des hommes courageux ne se vouaient à la défendre contre l'esprit de désordre et d'anarchie qui l'agite. Oh! ma belle France! ces prôneurs insensés d'utopies criminelles parviendront-ils donc encore à souiller ton noble front?

— Cher duc, dit le général d'une voix lente et ferme, vous aimez la France, eh! bien, croyez-le, les dix-sept années qui viennent de s'écouler seront de nobles pages dans son histoire.

Sur le visage du marquis, il était facile de lire le sentiment qui l'animait. — Il allait répondre; le duc se retourna vers lui, et dit aussitôt avec une souriante gravité :

— La politique, c'est la vraie Thébaïde, qui engendrerait encore des frères ennemis. — Étéocle, la main à Polynice, je vous en prie... et traitons un plus agréable sujet, parlons du mariage de votre charmante nièce qui nous procure le plaisir de vous voir à Paris, et qui nous permettra, je l'espère, de vous garder quelque temps.

— Oh! mon cher duc, ce mariage est encore, entre mon frère et moi, un sujet de querelles des plus terribles. — Il ne me pardonnera jamais d'avoir accepté un autre gendre que celui qu'il me proposait.

— Le mien était de haute et ancienne naissance, vous avez préféré un gendre riche, vous êtes libre.

— Mais M. de la Vrillière, interrom-

pit le duc, n'est-il pas un parti très-honorable?

— C'est un parvenu... d'où vient-il?.. qu'est-ce qui le connaît?..

— Son plus grand défaut aux yeux de mon frère est d'avoir trois millions.

— Et le général pétitionne déjà pour son gendre, riposta le marquis avec une railleuse amertume; on ne voit que lui dans les antichambres ministérielles; du moins, et c'est ce qui me console, je ne ratifierai pas par ma présence une union que je blâme, je le dis très-nettement.

— Comment, mon cher comte, fit le duc avec étonnement, vous ne serez pas à Paris pour le mariage de votre nièce?

— Un procès de très-haute importance, s'empressa de répondre la marquise, nous rappelle immédiatement en Dauphiné.

— Un procès se retarde, mon cher marquis, et vous êtes le chef de la famille. —

Le marquis hocha la tête et ne répondit rien.

Le général s'était assis de son côté sans prononcer un mot.

La pauvre marquise était sur les épines, car elle connaissait l'entêtement inébranlable de son mari.

— Monsieur le duc, dit-elle, vous offrirai-je une tasse de thé?

Et, tout en servant le thé, elle ajouta, pour changer la conversation :

— Ce cher Arthur, ne le verrons-nous pas ce soir?

— Il devrait être ici, mais vous le savez, marquise, dès que les oiseaux ont des ailes, ils s'envolent.

— Si on ne les tient en cage.

— Jamais, marquis; enchaîner la jeunesse, entraver sa liberté, c'est amollir son cœur et tuer son énergie!

— Dites plutôt que c'est lui éviter bien des dangers et la soustraire à bien des embûches.

— Il est certains principes, mon cher marquis, sur lesquels nous avons toujours différé d'opinion; je ne veux pas pour Arthur de cette facile vertu qui reste pure, parce qu'elle n'a jamais eu d'épreuves à subir... Arthur n'habite pas mon hôtel, il a pris un appartement dans le quartier des écoles, dont il doit suivre les cours.

— Arthur de Savernoy suit les écoles, ce Pandemonium de toutes les corruptions, où s'apprennent tous les vices, où s'oublient les bons principes et se perdent les saines traditions. — Les écoles! où ces messieurs de vingt ans s'érigent en réformateurs de

la société, oubliant que quelques mois avant, assis sur les bancs de bois d'un collége, ils faisaient, sans oser murmurer, un pensum, ou subissaient, en pleurnichant, une retenue.

— Pardieu! dit le général, jusqu'à quel âge faut-il donc qu'on les tienne sous la férule?

— Vous voudriez, n'est-ce pas, cher marquis, reprit le duc en souriant, que l'on eût quarante ans avant d'en avoir vingt; c'est-à-dire la maturité avant la jeunesse, l'expérience avant d'avoir étudié la vie; c'est impossible! — Arthur suit les écoles, parce qu'aujourd'hui noblesse n'est plus un privilége, mais une obligation; ce que tout le monde apprend, celui que sa naissance a mis au-dessus de tous, le doit savoir. Arthur n'habite pas cet hôtel parce que, ne pouvant à mon âge espérer long-

temps lui servir de mentor, j'ai voulu que de bonne heure il apprît à se conduire seul, et à compter sur lui-même.

— Et vous ne craignez pas les mauvaises liaisons, les pernicieux conseils et les funestes exemples!

— La peur est bien souvent la mère du danger. — Arthur se souviendra du nom qu'il porte. Il y a des leçons, croyez-moi, qui sont tout apprises au fond de l'âme, et que les cœurs bien placés n'oublient pas.

— Il y a aussi, reprit le marquis d'une voix fortement accentuée, des doctrines funestes si perfidement enseignées, qu'elles corrompent le meilleur naturel et pervertissent l'esprit le plus généreux.

— Que voulez-vous dire, marquis? reprit celui-ci d'une voix brusque et après un effort sur lui-même.

— Ma foi ! mon cher duc, il vaut mieux prévenir que voir arriver le mal ; — et si en vous parlant comme je le fais, je vous mécontente, n'en accusez que les craintes de ma vieille amitié.

— Arthur !..

— Arthur, si j'en crois certaines paroles qui m'ont été répétées, est atteint de cette folie du siècle, et rêve avec ses condisciples du quartier Latin, progrès, réformes sociales ; — c'est ce qu'on apprend maintenant à l'École de Droit.

— Mon frère, interrompit le général, songez que...

— Eh ! mon Dieu ! continua celui-ci, vaut-il mieux le laisser courir à l'abîme plutôt que de l'arrêter sur la pente, lorsqu'il en est encore temps ?

Le duc avait pâli. — Ses traits s'étaient subitement altérés, une sueur froide et

abondante mouillait son front vénérable ; ses yeux étaient fixes ; et sa bouche entr'ouverte, qu'agitait un frémissement nerveux, semblait murmurer ces mots :

— Mon Dieu ! éloignez de moi ce calice.

Le marquis lui-même fut frappé de cette altération et de la pâleur du duc de Savernoy. — Il hésitait à continuer.

Le vieillard se redressa dans son fauteuil.

— Ce que vous me dites aujourd'hui, murmura-t-il lentement, je l'avais déjà entendu dire. — Arthur, n'est-ce pas, se fait le chef d'un parti de fous qui s'enivrent de ces fausses idées que des bouches misérables leur jettent sans cesse aux oreilles ; n'est-ce pas?... n'est-ce pas?...

— Il ne faut pas... non plus... s'exagé-

rer le mal... balbutia le marquis, qui ne savait que répondre.

— Le mal est quelquefois une lâcheté ! s'écria le duc, et l'on ne transige jamais avec une lâcheté ! — Parlez !... parlez !... vous en avez trop dit pour vous taire.

Au même instant la porte s'ouvrit et Arthur parut sur le seuil.

Il arrivait dans un mauvais moment.

Pourquoi Arthur, après la scène de la Chaumière, était-il venu chez le duc de Savernoy? — Pourquoi? Parce qu'il était trop agité, trop ému pour rentrer chez lui, parce que sa pensée avait besoin d'air, de mouvement, et que tout naturellement, en face de cette querelle inattendue, pour laquelle il jouait sa vie le lendemain, son cœur l'avait conduit, là où pour lui, si vite orphelin dans la vie, se résumaient toutes les affections de famille, toutes les douces

joies et les sérieuses pensées du foyer paternel. — C'est que pour avoir tout son courage, toute sa force et toute son énergie, il lui fallait serrer la main de ce noble vieillard dont la vie avait été dévouement et sublime résignation, et qui lui avait servi de père ; c'est que le bras est plus fort, la main plus ferme et plus habile quand la garde de l'épée abrite tous ces mâles et généreux sentiments du cœur.

Et cependant il était bien résolu à ne rien dire à son grand-père de ce qui lui était arrivé.

Le vieux duc releva la tête.

— Ah ! c'est vous, Arthur, lui dit-il d'une voix dont le timbre était sévère.

— Oui, mon père.

Et le jeune homme leva sur le vieillard un regard interrogateur. — La sévérité

avec laquelle on le recevait l'étonnait, car parmi les personne présentes, nul ne pouvait lui avoir appris les événements de la soirée, trop récents pour qu'aucun autre ait pu l'en instruire.

— La vieille et solide amitié du baron d'Épernay, continua le duc, celle de son frère, font que je les regarde comme de la famille, et que je puis parler devant eux. — Arthur, je ne suis pas content de vous.

— De moi, mon père?

— Non, Arthur; vous êtes le seul qui restiez de la famille, le seul sur lequel s'appuiera le nom des Savernoy, et Dieu qui a donné à ma jeunesse de si cruelles et si douloureuses épreuves, ne veut pas que j'attende dans ma vieillesse calme et confiante l'heure où il me rappellera à lui. — Vous oubliez que les Savernoy sont

les plus vieux serviteurs peut-être de la Royauté ; la fièvre insensée qui dévore aujourd'hui cette jeunesse inactive et sans foi, brûle aussi votre sang. Vous vous étourdissez comme les autres avec des mots sonores, et vous faites des rêves qui n'aboutissent et ne peuvent jamais aboutir, sachez-le bien, qu'à des trahisons !

La voix du duc, tout en parlant ainsi, avait pris une gravité et une accentuation qui ne lui étaient pas ordinaires ; penché en avant, appuyé d'un bras sur la table, il avait relevé l'abat-jour vert qui lui couvrait la vue, pour que ses yeux, qui semblaient avoir retrouvé tous leurs regards, pussent parler aussi à celui auquel il s'adressait.

Arthur de Savernoy allait répondre, le vieux duc fit un mouvement de la main.

— Laissez-moi parler, reprit-il ; ce n'est

pas une discussion politique que je veux avoir avec vous. — A quoi donc sert aux jeunes gens l'étude de l'histoire, pour qu'ils n'y voient pas qu'il n'y a eu de noms noblement illustres et éternellement honorés que ceux des serviteurs fidèles et dévoués dont le sang s'est répandu autour de la couronne du roi? Les autres, quelque glorieux qu'ils aient fait leurs blasons, y ont trouvé une tache au fond. — Souvenez-vous, Arthur, qu'à côté du vieillard qui vous regarde sur la terre, il y a votre père et votre mère qui vous regardent dans le ciel ! Les désastres de notre pauvre France ne sont pas si loin qu'on ait le droit de les oublier. — C'est le progrès aussi que l'on rêvait, c'est le mot *libéralisme* qu'on inscrivait sur son drapeau et on a abouti à la Convention et à l'échafaud, et l'on a fait de la patrie un charnier où

l'on jetait par milliers dans de la chaux vive des troncs décapités. — Le progrès... c'est le masque de l'émeute; l'émeute, c'est le premier pas dans le sang. — Trahison ! que tout cela, trahison !

— Est-ce trahir, mon père, se hasarda de dire Arthur, que de marcher avec les idées de son siècle et de ne pas vouloir l'immobilité?

L'expression qui passa sur la physionomie du vieillard est impossible à décrire. — Ce n'était pas de la colère, c'était plutôt du découragement, mais du découragement sans résignation.

— Oh !... le sang du conventionnel !... murmura-t-il entre ses dents, mais si bas, si bas que nul ne pouvait l'entendre, le sang du conventionnel !...

Ses doigts qui s'agitaient froissèrent un

instant le bras de son fauteuil, puis il passa la main sur son visage.

Les autres personnes présentes n'osaient parler.

Le général seul s'approcha du jeune Savernoy et lui prit la main comme pour l'engager au silence.

— Je vois que l'on ne m'avait pas trompé, reprit le duc, en me disant qu'à l'école vous étiez le chef d'un parti.

Il y eut après ces mots quelques secondes de silence.

— Je suis avant tout, reprit Arthur un instant après, en s'avançant vers le vieillard, un fils respectueux ; votre main, mon père, et ne me parlez pas avec cette voix dure et ce visage sombre.

Le vieillard prit cette main que lui tendait le jeune homme, son front se dérida,

et il lui dit avec une expression à la fois attendrie et douloureuse :

— Les guerres civiles ont impitoyablement moissonné notre famille ; — en 1794 elles ont tué mon père, en 1833 elles ont tué le vôtre. — Arthur, les guerres civiles portent malheur au pays et aux familles, et c'est vers elles que vous marcherez sans le savoir.

Puis ce fut tout ; le vieux duc retomba affaissé sans prononcer une autre parole.

Le marquis d'Épernay avait pris un journal pour se donner une contenance.

Arthur qui avait dans le cœur ces bonnes et saintes traditions du respect de la famille, se pencha sur le fauteuil, et baisant le front dégarni du vieux gentilhomme :

— Je vous aime et vous respecte, mon père, lui dit-il.

Cette scène avait ému tout le monde ;

le marquis d'Épernay, attristé de cette scène qu'il avait provoquée, tournait et retournait son journal dans ses mains ; la marquise mettait six morceaux de sucre dans la même tasse de thé.

Cependant, de tout ce qui pouvait survenir, le silence était la pire des choses, car le silence est le travail de la pensée.

— Et notre partie d'échecs? dit le marquis tout-à-coup.

— C'est vrai, votre partie d'échecs, vous l'oubliez, s'empressa de dire la marquise qui alla prendre le jeu d'échecs et le plaça sur un petit guéridon qui était devant le fauteuil du duc.

Celui-ci secoua la tête, comme voulant rejeter loin de lui le fardeau douloureux de ses souvenirs, puis il se mit à ranger ses pions et ses cavaliers avec une vivacité qui avait quelque chose de fébrile.

Arthur alors s'éloigna du fauteuil de son grand-père, et passant près du général :

— Deux mots, lui dit-il tout bas en ayant soin de n'être entendu que de celui auquel il s'adressait.

Tous deux allèrent s'asseoir à l'autre extrémité du salon.

# LE VIEUX VANCELAY.

VIII.

— Général, dit Arthur à voix basse, quelque étonnement que puisse vous causer ce que je vais vous dire, prenez bien garde que personne ici ne s'aperçoive rien.

Le général fit un signe de tête affirma-

tif et se pencha vers le jeune Savernoy, pour que celui-ci pût même encore baisser davantage la voix en lui parlant.

— Je me bats demain matin, reprit Arthur.

Le comte d'Épernay ne put retenir un mouvement de surprise.

Arthur lui posa doucement la main sur le bras comme pour lui rappeler sa promesse.

— C'est ma première affaire, ajouta-t-il, et ce doit être une affaire sérieuse. — Par amitié pour mon grand-père, par affection peut-être aussi pour moi, voulez-vous, général, me servir de témoin?

— De grand cœur, mon ami.

— Merci, général.

— Ne pensez-vous pas que des explications loyales de part et d'autre?

— Je ne le crois pas; — demain matin

en allant vous prendre je vous raconterai tout ce qui s'est passé.

— A quelle heure?

— A huit heures au plus tard.

— Je serait prêt à partir, et, je l'espère, nous arrangerons tout cela. — Quel est votre second témoin?

— La querelle a eu lieu ce soir, je n'ai eu le temps de voir personne; mais comme on ne sait pas ce qui peut arriver, j'ai voulu avant tout venir serrer la main du grand-père.

— C'est bien, c'est bien, fit le général en se levant; — à propos, en fait d'armes, savez-vous quelque chose?

— Je sais que j'ai du cœur, dit Arthur d'une voix sérieuse.

Le jeune homme s'était rapproché de la table où le duc et le marquis jouaient leur partie d'échecs.

— Ah ! mon père, dit-il, votre roi est en prise.

— Aussi tout est perdu, répondit le vieux duc en regardant Arthur et en renversant de la main le reste de ses cavaliers.

Un quart d'heure après Arthur de Savernoy sortit.

Il mit à rentrer chez lui deux fois le temps qu'il eût fallu en marchant d'un pas ordinaire ; — c'est qu'il s'arrêtait souvent pour écouter l'écho tumultueux de ses pensées et les battements de son cœur.

Étrange bizarrerie !..

Des deux événements qui lui étaient arrivés dans la même soirée, le premier était futile, le second était grave. — Il ne pensait cependant qu'au premier et oubliait à peu près le second. — Le visage

de cette femme avec ses longs cheveux noirs et ses sourcils sévèrement arqués comme ceux des Circassiennes, ce visage subitement apparu et subitement disparu sans laisser sa trace, cette voix à peine entendue, ce dernier sourire, ce rôle de chevalier belliqueux que le hasard lui avait donné; n'y avait-il pas là de quoi bouleverser une jeune tête et agiter un cœur de vingt ans?

Pourquoi aurait-il aimé cette femme?

On n'aime pas l'oiseau qui passe dans l'air, la feuille que le vent emporte; on s'en souvient tout au plus, voilà tout. — Et d'ailleurs cette femme n'était-elle pas seule, à la Chaumière, sans même un homme auprès d'elle? — A la Chaumière! — Arthur savait de longue date quel était le personnel de ces réunions. Mais la tête

et le cœur ont-ils le loisir de faire tant de calculs et de raisonnements.

Minuit était sonné quand Arthur rentra chez lui.

Son portier lui remit une lettre.

Deux amis de Mathias lui donnaient rendez-vous pour le lendemain, à huit heures du matin, à Montmartre. — Sans cette lettre, il ne se serait peut-être pas souvenu de Mathias.

Tout en montant l'escalier, il froissait dans sa main le papier qu'il venait de recevoir ; car ce papier lui rappelait l'impertinence de l'étudiant, sa voix ironique et railleuse et sa grossière brutalité. — Il venait de sonner à la porte de son appartement lorsque celle du vieux Vancelay qui, on le sait, habitait sur le même palier, s'entrebâilla et laissa voir la figure du vieillard.

— Ah ! c'est vous monsieur Arthur, dit-il.

— Pas encore couché, monsieur Vancelay ?

— Vous savez que le sommeil et moi nous ne sommes pas souvent d'accord, répondit le vieux en ouvrant entièrement sa porte et en regardant avec une attention toute particulière le jeune étudiant adossé contre le mur. Le portier vous a-t-il remis une lettre que deux amis de M. Mathias ont apportée?

— Ah ! il sont venus eux-mêmes.

— Il ont même bien recommandé qu'on vous la remît ce soir.

— Vous les avez vus, monsieur Vancelay?

— J'étais en bas quand ils sont arrivés. — Il ont parlé de rendez-vous, je crois, de... querelle, — ce mauvais sujet de

Mathias a encore, j'en suis sûr, fait quelque coup de sa façon.

— Mathias est un impertinent et un butor, dit Arthur d'une voix brève en jetant à terre avec un mouvement marqué de colère, la lettre qu'il avait froissée dans ses doigts en montant l'escalier, — et comme il fallait évidemment en finir par là, un jour ou l'autre, je suis enchanté que ce soit tout de suite.

— Comment tout de suite! monsieur Arthur, est-ce que ce serait vous, par hasard, qui auriez eu une querelle avec ce Mathias?

— Oui, mon cher monsieur Vancelay, dit Arthur souriant à demi, j'ai eu une querelle avec ce grand héros du quartier Latin.

Vancelay releva la tête et regarda avec une douloureuse inquiétude le jeune Sa-

vernoy dont le visage était éclairé par la lumière qu'il tenait à la main.

— Vous ne parlez pas sérieusement?

— Très-sérieusement, mon cher monsieur Vancelay !

Et sans rien ajouter de plus, Arthur de Savernoy rentra chez lui.

M. Vancelay resta sur le palier.

— Très-sérieusement, murmura-t-il à demi-voix, je ne m'étais pas trompé.

Puis tout-à-coup, comme si Dieu eût oublié de lui rappeler le fardeau de ses quatre-vingts ans, il poussa la porte d'un mouvement brusque et rapide et rentra dans son appartement. — L'obscurité la plus complète régnait autour de lui.

Presque aussitôt il reparut tenant une lumière à la main, et, s'appuyant sur la rampe de l'escalier pour soutenir son corps qui se ployait avec peine, il chercha

le papier qu'Arthur de Savernoy avait jeté à terre. — Pas un des mouvements du jeune homme n'avait échappé au vieillard.

Ce papier, ce devait être la lettre qu'Arthur venait de recevoir. — M. Vancelay la ramassa et l'ouvrit avec précipitation.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... dit-il aussitôt qu'il eut parcouru les premières lignes.

Et il resta comme anéanti, tenant sa lumière d'une main, la lettre de l'autre.

Les vieillards ont l'expérience du regard comme ils ont celle du cœur, et l'agitation intérieure d'Arthur ne lui avait point échappé; seulement il l'attribuait à une autre cause et à une autre pensée.

Pourquoi donc cet homme, étranger à Arthur, l'aimait-il ainsi?

Il l'aimait, sans nul doute, comme par-

fois la vieillesse aime la jeunesse, de cette affection sans égoïsme qui est détachée de tous les liens de la vie. — Arthur, de son côté, il faut l'avouer, avait ce don précieux si rare aujourd'hui, le respect des cheveux blancs ; et il ne se passait pas un jour qu'il ne serrât la main à son vieux voisin, avec cette respectueuse et franche cordialité qui est comme un écho du cœur.

Du reste, depuis que le jeune Savernoy avait quitté l'hôtel du duc son aïeul, le hasard, ce grand arrangeur de toutes choses, avait toujours réuni l'étudiant et le vieillard.

Tout-à-coup, soit que celui-ci eût entendu quelque chose, soit qu'il eût obéi à une impulsion subite de son cœur, il s'approcha de la porte, et, collant contre le bois

son oreille attentive, il écouta. — A l'intérieur, on allait et venait.

M. Vancelay frappa deux petits coups à la porte. Presque aussitôt le domestique vint ouvrir.

— Monsieur Arthur n'est pas couché, Pierre?

— Oh! non, monsieur Vanceley, il écrit : — je crois qu'il a quelque chose.

— Et moi, j'en suis sûr, mon brave Pierre ; laisse-moi avec lui.

Tout en parlant ainsi, le vieillard frappait affectueusement sur l'épaule du domestique.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Vancelay ; car vous êtes un bien brave homme, et, depuis le portier jusqu'aux mansardes, tout le monde vous aime ici. — J'attendrai que monsieur m'appelle, n'est-ce pas?

— C'est cela.

Le vieillard entra.

Arthur était devant une table et écrivait.

Il ne vit pas la personne qui entrait, ou plutôt il n'y fit nulle attention, pensant sans doute que ce devait être Pierre.

Aussi le vieillard, adossé contre le bahut gothique, le regarda longtemps sans parler.

Éclairée par la lumière qui brûlait sur la table, la figure d'Arthur avait une expression douce et triste à la fois ;—douce, parce que son cœur, animé par l'apparition subite de cette femme, rayonnait tout entier sur son visage ; — triste, parce que sa mère était morte en lui donnant le jour, et qu'il était bien enfant encore lorsque l'on avait rapporté son père tué dans les troubles de la Vendée. — N'y at-il pas

toujours un nuage de vague douleur sur le front de ceux dont les premiers pas dans la vie n'ont pas été entourés de cette double et inaltérable affection?

M. Vancelay resta longtemps silencieux et pensif.

— C'est donc bien vrai, monsieur Arthur, dit-il tout-à-coup, vous vous battez demain avec ce Mathias?

Arthur était si loin de s'attendre à cette voix qui venait se jeter ainsi dans le tumulte de ses pensées, qu'il tressaillit involontairement.

— Pardon de vous déranger, monsieur Arthur, dit-il en s'approchant; mais, voyez-vous, cela m'inquiète beaucoup.

Le jeune Savernoy se pencha un peu en arrière pour lui tendre la main.

— Vous êtes bien bon, monsieur Van-

celay, et vous savez bien que vous ne me dérangez jamais.

Le vieillard prit cette main que le jeune homme lui tendait, et la serra étroitement dans les deux siennes.

— Monsieur Arthur, lui dit-il, rien ne me donne le droit de vous interroger, si ce n'est mon âge et l'intérêt bien grand que je vous porte. — Mais cette querelle est-elle donc sérieuse? Ne peut-on concilier?...

— Je ne le veux pas, interrompit fièrement Arthur.

— Mon ami, laissez-moi vous parler comme un homme qui a bien longtemps vécu et qui a beaucoup vu. — C'est du devoir de tout homme et de tout cœur bien placé de répandre son sang et de donner sa vie pour défendre son honneur; mais il est de ces querelles futiles, ina-

vouables souvent, qui ne valent pas une seule goutte du sang précieux que l'on a dans les veines. — Je vous parle sévèrement, mon ami, parce que je vous aime et que le cœur parle toujours ainsi.

L'expression que M. Vancelay avait mise dans ses paroles était grave; — son visage, toute sa personne, par un changement subit, avait pris un aspect de dignité calme et sérieuse qu'Arthur ne lui avait jamais vu, et que peut-être il n'avait jamais soupçonné en lui.

— Ce n'est pas une querelle futile, répondit-il après un instant de silence, comme s'il eût voulu laisser entrer plus profondément en lui les paroles qui résonnaient encore à ses oreilles. Entre Mathias et moi, il existe une haine instinctive, un fiel longtemps contenu et longtemps caché. — Je vous remercie d'être venu,

monsieur Vancelay; asseyez-vous, et écoutez-moi un instant.

Le vieillard fit de la tête un signe affirmatif et s'assit en face d'Arthur.

— Vous savez, monsieur Vancelay, qu'à l'école j'ai quelques amis; ils sont nombreux même : à ma voix, ils viendraient tous autour de moi; c'est ce que les autres appellent le parti aristocratique. Ils m'aiment, je les aime, et je suis heureux et fier de l'empire que j'ai pris sur eux; car cet empire, c'est par mon intelligence, par l'énergie de ma pensée et de mon cœur que je l'ai conquis.

A travers le calme avec lequel M. Vancelay écoutait les paroles d'Arthur, il y eut tout-à-coup comme un éclair qui rayonna dans ses yeux et sur son visage. — C'était peut-être un souvenir de sa vie passée qui revenait au vieillard.

— Les hommes sont ainsi faits, murmura-t-il à voix demi-basse ; ils dominent ou sont dominés : l'indépendance et la liberté sont des mots avec lesquels on ne fait que des esclaves.

— L'influence que j'ai, continua Arthur, Mathias l'a de son côté sur ceux qui mènent la même vie que lui ; mais il comprend bien que l'intelligence de la pensée domine la paresse de l'estaminet. — Entre nous, il ne fallait qu'une étincelle. — Hier, il a insulté une femme qui était seule ; j'ai pris la défense de cette femme ; il m'a provoqué devant tous mes camarades de la façon la plus grossière, et nous avons pris rendez-vous pour demain matin.

— Et puis encore, continua Arthur qui s'animait en parlant et en énumérant tous ses griefs cachés contre Ma-

thias, n'est-il pas le matamore, le spadassin de l'école? — Chaque jour, à chaque heure, ne parle-t-il pas des leçons qu'il prétend avoir données? — Déja il a eu plusieurs duels ; je ne me suis jamais battu, moi. Ils croiraient tous que j'ai peur, lui le premier ! il se vanterait dans ses estaminets de m'avoir fait reculer. Vous voyez bien que c'est impossible!—D'ailleurs, ne faut-il pas toujours avoir une première affaire? La conscience est tranquille, et l'on a le bon droit pour soi quand on se bat pour la défense d'une femme.

— Je comprends toute votre irritation, reprit le vieillard d'une voix calme ; je vous ai bien écouté et je vous ai bien compris : notre âge souvent n'est pas si éloigné du vôtre que vous le croyez. —Qui avez-vous choisi pour vous accompagner?

— Le général d'Épernay que j'ai vu tout-à-l'heure chez mon grand-père.

— C'est bien, Arthur, d'avoir pris un homme grave et sérieux comme le général; et quel est votre second témoin?

— Je n'ai eu le temps encore de prévenir personne; je compte écrire à un de mes camarades.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Vous, monsieur Vancelay?

— Ma demande vous étonne, monsieur Arthur, reprit le vieillard avec un sourire qui donnait à sa physionomie une étrange expression; le vieux père Vancelay n'est plus bon à rien avec ses quatre-vingts ans? mais, soyez tranquille, si la vieillesse mine les forces du corps, elle ne touche pas à celles du cœur. — Je vous en prie, laissez-moi vous accompagner.

Arthur regarda M. Vancelay. — Les yeux du vieillard étaient humides, mais tout son corps s'était redressé et avait pris une attitude subite de fermeté et d'énergie qui étonna le jeune homme.

— Avec plaisir, monsieur Vancelay, lui dit-il, mais à une condition ; c'est que sur le terrain, vous ne chercherez pas à empêcher le combat.

Le vieillard avait fait un mouvement de joie, et ses deux mains à la fois avaient serré celles du jeune Savernoy.

— Le général est un vieux soldat, répondit-il, et moi, je sais ce que commande un premier duel, et le juste amour-propre d'un jeune homme. — La pensée et le souvenir sont deux mots qui ne vieillissent pas. — N'ayez donc aucune crainte.

Après un moment de silence, et comme Arthur le regardait, visiblement étonné

de voir si énergique de cœur et de corps ce vieillard d'ordinaire courbé, morne et taciturne, il ajouta :

— Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas, monsieur Arthur, de ma demande? je ne suis que votre voisin, un pauvre vieux bien triste, bien sombre; mais je vous aime, vous; je vous aime, parce que... parce que vous êtes bon et généreux, parce qu'il y a de nobles sentiments dans votre cœur, et que nous autres, qui avons beaucoup vécu, nous savons qu'ils sont rares; — je vous aime, pour ce que vous avez fait ce matin, et puis... monsieur Arthur...

Ici le vieillard hésita; il semblait que sa voix tremblait à tel point sur ses lèvres qu'il lui était impossible de parler.

— Parce que... murmura-t-il en mettant la main devant ses yeux, parce que

j'ai eu un fils aussi... moi, un fils que j'aimais de toutes les forces de mon âme. Ce fils est mort... mais... mais...

Ici Vancelay passa une de ses mains sur ses yeux, pendant que l'autre s'appuyait sur ses lèvres. — On eût dit qu'il voulait comprimer les élans de son cœur.

Il reprit d'une voix plus basse :

— Quand je vois un brave jeune homme, plein de cœur comme vous l'êtes, il me semble que c'est lui, il me semble que je le vois, j'ai envie de l'embrasser comme j'embrasserais mon pauvre enfant ! — Oh ! n'ayez aucune crainte, votre honneur est en bonne main. — A mon fils, je dirais ce que je vous dis : Tu es jeune, tu as du cœur, tu as pris la défense d'une femme qu'on insultait, tu as bien fait ; c'est le devoir d'un homme. — Et pardieu ! un duel ! On en voit bien d'autres

dans la vie. — Le grand Mathias n'a qu'à bien se tenir ; nous le mènerons par un petit chemin qui n'aura pas de pierres.

Il est impossible de rendre par des mots l'expression du visage et de la voix avec laquelle ces dernières paroles furent prononcées, il y avait une sorte de tristesse enjouée et de gravité moqueuse qui pour des yeux plus exercés que ceux d'Arthur eût révélé l'inquiétude mortelle qui mordait le cœur du vieillard.

— Allons, reprit-il de la même voix, il est tard ; dormez tranquille, monsieur Arthur ; demain matin, je viendrai vous éveiller moi-même, mais surtout couchez-vous, ne pensez à rien ; il faut avoir bien dormi pour que le poignet soit sûr, et le bras ferme.

M. Vancelay après avoir prononcé ces

paroles serra une dernière fois les mains du jeune étudiant, et rentra son dans appartement.

Mais quand il fut seul avec lui-même, quand il ne sentit plus Arthur qui le regardait et l'écoutait, toute sa fermeté apparente disparut, et se laissant tomber dans son vieux fauteuil, il murmura avec un sentiment de profonde douleur :

— Demain !.. s'il allait être tué...

Les heures se passaient, et le vieux Vancelay, le front dans ses mains, ne faisait aucun mouvement. — La lumière qu'il avait posée sur la cheminée s'éteignit consumée, et il ne s'aperçut même pas de l'obscurité qui l'enveloppait. Les premiers rayons du jour le réveillèrent seuls de sa méditation silencieuse. — Il s'habilla à la hâte, regarda l'heure, et sortant de son

appartement, il alla frapper à la porte d'Arthur.

Pierre vint lui ouvrir.

— Monsieur Arthur ?.. lui dit-il.

— Je crois qu'il vient de se réveiller.

En effet, Arthur s'habillait lorsque M. Vancelay entra.

M. Vancelay jeta sur lui un regard rapide. — Rien ne décelait l'inquiétude ; — mais Arthur avait peu dormi ; il avait tant rêvé !

— Déjà levé, monsieur Vancelay, dit le jeune homme.

— A vos ordres, mon cher monsieur Arthur.

Un silence de quelques instants succéda à ce peu de mots.

Arthur continuait sa toilette ; il était bien facile de voir que sa pensée était loin

de lui et courait dans les champs immenses des rêves et des illusions.

— Pardon, monsieur Arthur, dit tout-à-coup le vieillard de cette voix qui indique un violent et pénible effort sur soi-même, de quelles armes comptez-vous vous servir?

— De l'épée, je pense, à moins que mon adversaire n'élève quelque discussion à cet égard; alors, comme je suis décidé à les éviter toutes, j'accepterai l'arme qui lui conviendra.

— C'est selon, c'est selon, il ne faut pas comme cela abandonner son droit. — Il y a une grande différence entre l'épée et le pistolet.

— Pas pour moi, répondit Arthur du ton le plus naturel en cachetant une lettre, je ne sais pas mieux me servir de l'une que de l'autre.

— Ah !.. fit M. Vancelay dont le visage se décomposa, vous... ne savez... vous servir... ni de l'épée... ni du... pistolet.

— J'ai pris quelques leçons d'escrime au collége, voilà tout.

M. Vancelay s'était levé ; ses mains tremblaient, et son visage, tout-à-l'heure pâle, était devenu presque pourpre.

— Comment, monsieur Arthur, vous ne savez pas manier une épée? — A votre âge!.. Oh! les jeunes gens!.. Les imprudents! les coupables!.. ils passent leur vie à monter à cheval, à fumer, à courir de plaisirs en plaisirs; et ils ne pensent pas un seul instant à sauvegarder leur vie, et à empêcher le premier lâche ou le premier insolent de les tuer. — Oh! c'est bien cela!.. et parce qu'ils ont du courage, de l'énergie, qu'ils sont hommes de cœur, ils croient que tout est dit, quand ils savent se

jeter sur la pointe d'une épée. — Mais je ne le veux pas ! je ne le veux pas, moi !.. Arthur... Oh ! les jeunes gens !.. les jeunes gens !.. Pierre... Pierre, décroche ces fleurets, ces épées.

— Que voulez-vous donc faire, monsieur Vancelay ?

— Je veux savoir ce que vous ont appris ces quelques leçons d'escrime au collége.

— Bien peu de chose, mais ce qui nous sauve, mon cher monsieur Vancelay, c'est que les autres n'en savent ordinairement pas davantage que nous.

— Et qui vous dit que ce Mathias n'a pas passé une partie de sa vie à ferrailler ? — Allons, monsieur Arthur, je vous en prie... prenez ce fleuret et mettez vous devant moi.

C'était vraiment un spectacle étrange et touchant que de voir ce vieillard de quatre-vingts ans relevant son corps courbé par l'âge et sa tête blanchie comme s'il eût retrouvé les premières années de sa jeunesse, — éclair échappé du cœur et qui rayonnait en lui. — Il tenait son fleuret sans qu'on le vît vaciller dans ses doigts; le regard de ses yeux était vif et rapide.

Et comme le jeune Savernoy hésitait à se mettre devant lui :

— Allons, monsieur Arthur, lui dit-il en essayant de sourire, vous voyez que le vieillard n'est pas encore trop mal sous les armes.

Arthur prit un fleuret, se plaça devant M. Vancelay et se mit en garde.

— La pointe à la poitrine !.. au nom du

ciel ! monsieur Arthur, lui cria le vieillard en saisissant de la main gauche le fleuret du jeune homme. Qu'elle soit là... là... qu'elle menace toujours votre adversaire!.. Allons, je vous attaque... parez !.. parez ! mais parez donc ! Touchez, monsieur Arthur ! touchez-moi... je vous presse, rompez, tendez le fer... tendez donc !.. tendez donc !..

— Savez-vous, monsieur Vancelay, que vous seriez un rude adversaire? dit Arthur en souriant.

— Vous m'avez bien compris, monsieur Arthur, continua le vieillard tout entier à sa pensée, toujours la pointe au corps ; — n'attaquez pas! quand on n'est point de première force, c'est un grand désavantage ; attendez, attendez. — Voyons, prenez ces épées, vous ne vous êtes jamais

battu, m'avez-vous dit, il faut que votre œil s'habitue à regarder une pointe de fer.

Et il tendait au jeune homme une des épées nues.

Ce que M. Vancelay avait déjà fait avec des fleurets il le recommença avec des épées.

Décidément Arthur ne savait rien; ses quelques mois d'escrime lui avaient appris tout au plus qu'une épée se tenait par la poignée et non par la pointe. — Le regard du vieux Vancelay suivait tous ses mouvements, et si Arthur eût été moins occupé à ce qu'il essayait de faire, il eût pu lire sur la physionomie du vieillard toute la douleur que lui inspirait cette cruelle inexpérience.

— Allons, allons, dit-il en cherchant à

cacher ses craintes sous une parole enjouée, ça n'ira pas trop mal, ayez confiance, mon jeune ami.

— La confiance ne me manquera pas, monsieur Vancelay.

Dans le même moment, sept heures et demie sonnèrent à la pendule.

— Vite, Pierre, dit Arthur, une voiture, nous avons juste le temps d'aller prendre le général d'Épernay et d'arriver au rendez-vous à l'heure fixée.

Puis il s'approcha de M. Vancelay, qui tenait encore dans sa main l'épée dont il venait de se servir.

— Monsieur Vancelay, lui dit-il, en lui tendant un papier cacheté ; il se peut que je sois... blessé, et il se peut aussi qu'une personne... dont je ne sais pas le nom, envoie ici... Une femme... c'est une folie

que je vous dis là, car cette personne..... ignore mon adresse, et mon nom; mais enfin, si cela arrivait, voici un petit mot que vous lui feriez remettre.

— Je vous comprends, dit le vieillard en prenant la lettre.

— S'il m'arrivait... malheur, j'ai laissé là, sur ma table, quelques lignes pour mon grand-père; le général d'Épernay les lui remettrait. — Maintenant, mettons ces épées dans leurs fourreaux et descendons, car la voiture ne peut tarder à arriver.

M. Vancelay était tellement ému qu'il n'osa pas répondre, dans la crainte que le tremblement involontaire de sa voix n'ôtât à Arthur de Savernoy la confiance si nécessaire en de semblables occasions.

Tous deux descendirent silencieux.

Le vieillard pensait à Arthur. — Arthur pensait à la princesse Pallianci.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant la porte du général d'Épernay.

# UN DUEL.

## IX.

Laissons Arthur de Savernoy et M. Vancelay monter chez le général d'Épernay (car nous savons parfaitement tout ce qui doit y être dit), et transportons-nous au

lieu du rendez-vous désigné par Mathias et ses amis.

Une fois à Montmartre, — en prenant un petit sentier qui tourne à gauche, lorsqu'on est arrivé aux excavations de la deuxième carrière, maintenant abandonnée, on rencontre un petit mur blanc, autour duquel tourne un chemin plat. — Abrité et caché d'un côté par des inégalités de terrain ; de l'autre, par le mur lui-même, ce chemin, s'il n'aboutissait par un circuit extérieur à une porte d'entrée ou plutôt de dégagement, tant elle est basse et en mauvais état, semblerait avoir été pratiqué pour servir de rendez-vous à ces tristes rencontres.

Déjà Mathias et ses deux acolytes y sont : grande tenue d'estaminet, casquettes sur le coin de l'oreille, pipes à la bouche. — Mathias a le même costume que nous

avons essayé de peindre au commencement de cette histoire. Pour peu que l'on ait analysé son caractère, on doit comprendre que la variété d'habillement ne pouvait entrer dans ses habitudes.

Les deux amis qui l'aacompagnaient s'appelaient, l'un Auguste Ramau, c'est celui auquel il donnait à la Chaumière le petit nom d'amitié *Guguste*, — l'autre, Jules Beauforait.

Auguste tient sous son bras deux épées enveloppées dans un morceau de serge verte déchirée en plusieurs endroits.

— Guguste, dit Mathias, tout en bourrant sa pipe d'un mouvement brusque et saccadé, dépose donc les susdites colichemardes ; tu ne nourris pas le dessein de les promener sous ton bras en long et en large jusqu'à l'arrivée de ces messieurs ?

— Crois-tu qu'il sache un peu tirer ?

— Mathias ne se préoccupe pas de ces futilités, répondit l'étudiant d'une voix arrogante ; on fait son affaire chacun de son côté. — Le plus maladroit reçoit l'atout, et voilà.

— Ah ! ça, dit Jules, j'espère bien que tu vas lui travailler carrément les côtes, au freluquet.

—On essaiera, Julio, et l'on tripotera la ferraille de son mieux ; — c'est égal, c'est vexant d'avoir bu son champagne !

— Le champagne se boit partout où il se trouve.

— Ceci est une vérité incontestable, reprit Mathias en caressant sa barbe rousse avec une certaine coquetterie de manières ; mon observation était oiseuse. — Messieurs, ajouta-t-il après une pause, n'oublions pas que nous représentons ici l'école : de la tenue, et du mordant dans le

dialogue ; si le petit muscadin fait du talon rouge ou de l'Œil-de-Bœuf, il ne sera pas dépourvu d'opportunité de lui river quelque peu ses clous dorés.

— Suffit, Mathias, on sait le mot d'ordre, et on sera à la réplique.

— Sapristi ! fit l'étudiant, l'air est frais ; j'aimerais assez que ces messieurs apparaissent à l'horizon.

Mathias avait à peine achevé cette phrase qu'Arthur de Savernoy et ses deux témoins parurent tout-à-coup ; ils n'étaient qu'à une trentaine de pas tout au plus ; car le terrain qui montait devant eux les avait cachés jusque-là aux trois étudiants.

Mathias, Auguste et Jules s'étaient arrêtés tous trois au même moment comme s'ils se fussent tenus par la main.

C'est que tous trois venaient de ressentir la même impression à la vue de ce

jeune homme qui s'avançait vers eux, ayant à sa droite un vieux soldat moustaches grises, ruban rouge à la boutonnière, démarche noble et froide ; — à sa gauche, un vieillard dont les derniers cheveux blancs couraient comme des fils argentés sur le col de sa redingote, et auquel Dieu, dans sa bonté, semblait avoir donné tout ce que la vieillesse a de noble et de respectable.

C'était un spectacle étrange, et Arthur de Savernoy, sous cette double auréole de cheveux blancs, avait un aspect de douce sérénité qui donnait tout-à-coup à cette scène un cachet grave et solennel.

Les étudiants étaient si loin de s'attendre à ce qu'ils venaient de voir, qu'ils ne purent maîtriser cette émotion instinctive qui est au fond de chaque cœur honnête ; les paroles railleuses s'éteignirent malgré

eux sur leurs lèvres et, obéissant tous trois à la même impulsion magnétique, ils se découvrirent.

Pour la première fois peut-être, le spectacle qui s'offrait à leur vue frappait leurs pensées insouciantes et venait tout-à-coup leur apprendre ce qu'il y avait de sérieux, de coupable souvent dans l'action dont ils s'apprêtaient à faire un jeu et une moquerie. — Pour la première fois peut-être ils comprenaient ce que valait la vie de deux hommes qui venaient se mettre en face de la pointe d'une épée.

Le général, M. Vancelay et Arthur de Savernoy saluèrent également.

Mathias ne savait quelle contenance tenir ; — il était hors de son terrain. Son embarras visible pour tous, son trouble, l'émotion étrange qu'il avait ressentie malgré lui et qui le dominait encore, toutes

ces impressions inattendues, involontaires, despotiques, le blessaient dans son amour-propre et le rendaient honteux. — Aussi fit-il ce que l'on fait toujours en semblable occasion : il se raidit contre lui-même, et, pour couper court à ces *fadaises* de son cœur et de sa pensée, pour s'empêcher de réfléchir, il jeta à terre sur le revers du chemin sa casquette qu'il tenait à la main, et ôta son habit.

Auguste et Jules allèrent chercher les armes qu'ils avaient apportées.

— Ce sont des fleurets démouchetés, dit le général auquel ils venaient de les présenter ; je ne les accepte point. — Voici des épées.

Le ton avec lequel ce quelques mots furent prononcés était si grave, que les deux témoins ne répondirent rien au premier moment.

— Cependant... monsieur, dit Auguste, ce sont nos armes.

— Vos armes, monsieur, reprit le général d'Épernay de la même voix; — s'il s'agissait de cette question, je vous ferais observer, ce que vous savez déjà sans aucun doute, c'est que tous les droits sont de notre côté, la provocation et l'insulte étant venues du vôtre; ensuite des fleurets démouchetés ne sont pas des armes reçues en duel, à moins d'accord mutuel. — Voici deux épées, veuillez choisir, ainsi que celui de ces deux gants d'armes qui vous conviendra.

Auguste prit une des épées et s'en retourna vers Mathias.

Le général s'approcha d'Arthur, qui était prêt et attendait calme et tranquille.

— Mon ami, lui dit-il, en lui tendant l'épée, j'ai obéi à ce que vous m'avez de-

mandé, je n'ai tenté aucune explication.

— Je vous en remercie, général.

— Maintenant, Arthur, du calme, du sang-froid, laissez venir à vous, et si votre adversaire se lance avec trop d'impétuosité, rompez pour être libre du terrain, mais pas assez pour qu'il puisse croire vous avoir intimidé. — Votre main, mon ami, et confiance et courage.

Arthur tendit une main au général, l'autre à M. Vancelay, et les serra toutes deux sans dire un mot, puis il prit l'épée.

M. Vancelay était pâle. — Il ne pouvait détacher sa main de celle d'Arthur.

— La pointe au corps, murmura-t-il à voix basse.

Le jeune homme lui fit un léger signe de tête affirmatif et fit deux pas en avant.

— A vos ordres, monsieur, dit-il en s'adressant à Mathias.

— Ça y est, répliqua celui-ci, en retroussant jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise.

— Messieurs, dit le général, en se mettant entre les deux épées, vous savez que les corps à corps sont défendus, et que l'on ne doit en aucune façon écarter ou toucher l'épée de la main gauche. — En garde, messieurs.

— La main gauche est morte, dit Mathias en tombant en garde ; elle sait bien qu'elle n'a rien à faire ici qu'à regarder.

Auguste et Jules se mirent à la droite et à la gauche de Mathias ; — le général et M. Vancelay à la droite et à la gauche d'Arthur de Savernoy, et le combat commença.

Dès le premier moment il était facile de voir que l'un avait une grande habitude du fer ; l'autre, au contraire, une grande

inexpérience. — Partie inégale, comme cela arrive presque toujours en semblable rencontre.

Mathias était pour ainsi dire couché sur lui-même, le bras tendu et faisant décrire à son épée des feintes successives. — Arthur parait au hasard.

Quelques secondes se passèrent; mais le jeune Savernoy était d'une nature trop bouillante, trop hardie pour accepter ce rôle passif dans lequel il se sentait tout le désavantage. — Et puis d'ailleurs, le sentiment d'instinct personnel vient toujours dans certains moments prendre sa place et dominer toutes les prévisions.

Rester plus longtemps sur la défensive, c'était donner à un adversaire déjà supérieur le temps de connaître à fond toute sa faiblesse.

Et puis cette pointe d'épée qui venait

sans cesse le menacer et qui déjà plusieurs fois avait effleuré sa chemise, irritait Arthur. — Ses deux témoins immobiles, étaient attentifs aux moindres mouvements, car le combat durait depuis une minute à peine.

Arthur se redressa tout-à-coup, et cherchant à frapper violemment sur l'épée de Mathias, il s'élança ; mais Mathias, soit hasard, soit adresse, évita le coup, et tandis que l'épée du jeune Savernoy battait l'air dans le vide, il lui présenta à la poitrine la pointe de la sienne.

Ce fut un éclair, un éclair rapide comme la pensée.

Arthur était lancé, confiant dans l'audace de son attaque, aussi le fer de son adversaire devait inévitablement lui traverser la poitrine.

M. Vancelay vit le coup, coup mortel,

— et par un de ces élans que l'on ne peut réprimer et qui forcent pour ainsi dire même la volonté, il se précipita assez à temps pour empêcher que l'arme de l'étudiant ne perforât la poitrine d'Arthur, mais pas assez pour l'empêcher de traverser le bras et de déchirer la poitrine, sans toutefois y entrer profondément.

La douleur fut si vive que l'épée échappa de la main d'Arthur.

Mathias avait jeté la sienne en l'air et s'était élancé. — Son visage exprimait la plus poignante inquiétude.

— Sapristi ! s'écriait-il sur tous les tons, nom d'un petit bonhomme !.. ça n'est rien, n'est-ce pas ?.. Hein !.. parlez donc... vous savez ça mieux que moi, vous autres. Tout ce sang m'effraie, je n'y vois plus...

Le vieux Vancelay serrait Arthur dans

ses bras, et l'on voyait dans ses yeux des larmes qui roulaient.

— La blessure n'est pas profonde heureusement, dit le général en regardant la poitrine.

Mathias était devant Arthur, plus pâle que lui.

— Dire que si l'ancien n'avait pas eu l'idée... répétait-il d'une voix dont l'accent révélait toute l'émotion véritable qu'il ressentait. Merci, merci; donnez-moi votre main... En v'là une inspiration de là-haut... Je ne sais pas votre nom, mais je vous vote des remerciements unanimes.

Toutes ces paroles brusques et saccadées se succédaient les unes aux autres avec une volubilité étrange.

Il prit la main d'Arthur.

— V'là du propre que j'allais faire; je suis un gredin, un chenapan! quand j'ai

un demi-bol de punch dans la tête, je ne vaux pas les quatre fers d'un chien, je chicanerais le bon Dieu en personne, c'est connu, on le sait ; mais ce que l'on sait aussi, c'est que je suis un brave garçon et que j'ai un bon cœur ; quand j'aime, j'aime bien. — Arthur, donne-moi la main, dis-moi que je suis un animal, un propre à rien ; mais tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas ? — A la vie, à la mort !.. tu peux compter sur Mathias.

— Merci, Mathias, dit Arthur d'une voix émue devant la douleur et la franche cordialité de l'étudiant ; — voici ma main, et de grand cœur !

Le général et M. Vancelay se retournèrent vers Mathias, et tous deux lui tendirent aussi la main.

— Vous avez raison, reprit Mathias, le

fond vaut mieux que l'enveloppe. — Nom d'un nom !.. comme il est pâle.

Arthur en effet venait de s'évanouir dans les bras de M. Vancelay. — On le transporta dans la voiture qui les attendait sans qu'il eût repris connaissance.

La faiblesse occasionnée par la perte du sang avait causé l'évanouissement.

Le médecin qui fit le premier pansement dissipa toutes les inquiétudes qui pouvaient rester.

M. Vancelay, debout près du lit, regardait avec une expression d'infinie tristesse le visage pâle du jeune homme.

— Vous êtes bien bon, monsienr Vancelay, lui dit Arthur en soulevant de son lit une de ses mains,et la tendant au vieillard.

Celui-ci la prit et la serra.

— Souffrez-vous ? lui dit-il bien doucement.

— Un peu, voilà tout ; mais je me sens bien faible.

— Le médecin a recommandé un grand repos ; je vais fermer les rideaux ; tâchez de vous endormir, le sommeil vous rendra des forces.

— Le général est parti ?..

— Il est allé chez le duc de Savernoy dans la crainte que votre grand-père n'apprît par un autre ce qui vous est arrivé et ne s'en inquiétât outre mesure.

Arthur ne répondit que par un signe de tête et ferma les yeux.

Quelques instants se passèrent pendant lesquels M. Vancelay écoutait dans le silence si la respiration du blessé était oppressée et inégale, lorsqu'à la porte de la chambre restée entr'ouverte, apparut bien

timidement une tête de jeune fille. — Elle avait de beaux cheveux presque noirs, lissés sur les tempes, de grands yeux d'une expression douce et mélancolique, et dont le regard était à demi-voilé par les réseaux soyeux de ses cils ; ses lèvres d'une couleur pâle donnaient à son visage une tristesse indicible.

C'était la fille du vieux soldat qui demeurait à l'étage supérieur.

Elle resta quelque temps immobile à la même place, car le vieux Vancelay, penché sur le lit, avait les yeux fixés sur Arthur.

Elle n'osait avancer.

Le vieillard la vit enfin et devina quelle touchante et reconnaissante inquiétude il y avait au fond de son cœur. — Il lui fit signe d'approcher tout doucement.

Alors, la jeune fille, marchant sur la

pointe du pied, fit quelques pas dans la chambre : on sentait, pour ainsi dire, le battement de son cœur soulever sa petite robe grise.

— Ça nous a fait bien de la peine, allez, monsieur Vancelay, dit-elle d'une voix basse, quand on nous a appris que M. Arthur, si bon... Nous étions bien inquiets, allez.

Pendant qu'elle parlait, des larmes roulaient dans ses yeux.

— Heureusement ce ne sera rien, dit le vieillard, il repose avec calme.

— Papa aurait voulu descendre; mais vous savez, il est encore si faible.

Vancelay prit les deux mains de la jeune fille, et comme, malgré la demi-obscurité qui régnait dans la chambre, il vit les larmes qui mouillaient ses yeux, il l'attira à lui, et la baisant au front, de ce baiser pa-

ternel que Dieu a mis sur les lèvres des vieillards :

— Chère enfant, lui dit-il, ces deux larmes qui sont dans vos yeux valent plus que ce que vous pourriez dire et faire.

— Oh ! voyez-vous, monsieur Vancelay, je serais si heureuse de pourvoir être utile ou bonne à quoi que ce soit, et mon pauvre père en serait si content !

Dans le moment, Pierre fit un signe à M. Vancelay.

— Qu'y a-t-il? dit celui-ci bien doucement.

— M. le duc envoie pour savoir des nouvelles, répondit le domestique à voix basse.

— J'y vais.

Et se tournant vers la jeune fille, il ajouta :

— Restez un instant près de son lit, ma

chère enfant; s'il s'éveillait, vous m'appelleriez, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Vancelay.

Sans faire de bruit, elle alla s'asseoir sur une chaise qui était près du lit.

M. Vancelay sortit, et la jeune fille resta seule.

A la regarder ainsi, silencieuse et attentive au moindre mouvement, on eût cru voir une de ces saintes filles que la douce pitié d'un cœur plein d'amour et de charité attache au chevet des malades.

Arthur dormait, mais son sommeil d'abord calme devint inquiet et agité; ses joues pâles s'empourprèrent; et il faisait parfois des mouvements subits, tandis que des mots trop faiblement prononcés pour qu'ils fussent intelligibles, erraient sur ses lèvres que la fièvre colorait. — Ce n'était

pas de la souffrance, mais ce n'était plus du repos.

Madeleine, c'était le nom de la jeune fille, le regradait et l'écoutait avec une attentive préoccupation; — appuyée près du chevet, elle était prête à obéir au moindre signe, et ses yeux observaient le visage du malade que faisaient tressaillir des frissonnements intérieurs.

— Comme il est agité!.. murmurait-elle tout bas, le pauvre jeune homme, c'est la fièvre... si j'appelais M. Vancelay?..

— Personne... pers...onne... n'est venu... prononça tout-à-coup Arthur d'une voix plus distincte en soulevant de son oreiller sa tête dont les yeux étaient fermés, — personne... pers... je... l'avais... bien es...péré... cepen...dant... oh!..

Puis sa tête retomba lentement et ses lèvres cessèrent de s'agiter.

Madeleine était toute émue, toute tremblante les deux mains jointes. — Elle avait peur de ce sommeil si agité et du silence qui succédait aux paroles inachevées; — les yeux fixes, le visage immobile, elle était à demi-agenouillée devant le lit, tant elle s'était penchée en avant pour suivre avec inquiétude les moindres mouvements.

Tout-à-coup Arthur de Savernoy ouvrit les yeux et promena autour de lui son regard vague et indécis.

Le jour pénétrait à peine dans l'appartement à travers les rideaux croisés.

Il aperçut la jeune fille, et sur son visage tout-àcoup rayonna une expression de joie indicible. — Il se dressa à moitié sur son lit, en tendant vers elle le seul bras qu'il pût soulever.

— Oh ! merci !.. dit-il d'une voix basse,

comme si c'eût été le murmure de sa pensée qui venait mourir sur ses lèvres.

La jeune fille n'avait fait aucun mouvement. — Était-il éveillé?.. Était-ce une hallucination de son sommeil? — Son cœur battait à lui faire mal.

Arthur s'était soudainement arrêté; le bras qu'il tendait était retombé le long de son corps, et pendant que ses doigts froissaient les draps de son lit, sa tête se rejeta en arrière, et il murmura avec un accent de profond découragement :

— Ce n'est pas elle... je m'étais trompé!

— Vous souffrez, monsieur? lui dit la jeune fille d'une voix bien douce, ma présence... vous contrarie... peut-être... Pardon... j'étais venue pour... et M. Vancelay.

— Oh, non... dit Arthur en secouant

la tête faiblement, je ne sais pas... je rêvais... C'est vous, n'est-ce pas... la fille du vieux militaire... là-haut!.. vous êtes bien bonne, au contraire... d'être venue... je vous en remercie... mais j'ai la fièvre... sais-je ce que je dis... je ne vous ai pas vue entrer... je dormais donc?

Pendant qu'il parlait, sa tête s'affaissa entièrement sur son oreiller, et il ferma à demi les yeux.

— Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur? dit la jeune fille en se levant, voulez-vous que j'appelle M. Vancelay?

— C'est inutile, murmura Arthur, en regardant Madeleine; mais cela vous ennuie, sans doute... appelez Pierre... il restera près de moi.

— Ah! monsieur, mais je resterais toute la nuit à vous veiller, et bien heureuse encore.

— Merci... merci, répéta deux fois Arthur d'une voix de plus en plus faible... Votre père va mieux?

— Mon père et moi nous avons bien prié Dieu ce matin pour vous.

Arthur leva sur la jeune fille son regard reconnaissant et vit deux larmes qui humectaient ses paupières.

— Vous êtes bonne! dit-il en lui tendant sa main que celle-ci pressa avec un profond sentiment de reconnaissance.

Quelques instants de silence s'étaient à peine écoulés que M. Vancelay entra.

Il s'avança tout doucement jusqu'au lit dans la crainte de réveiller Arthur qu'il croyait endormi.

— Je ne dors pas, monsieur Vancelay, murmura à voix basse le jeune homme.

— Ma chère enfant, dit le vieillard à la jeune fille, me voici maintenant prêt à

rester auprès de notre cher malade, vous pouvez remonter près de votre père; c'est un malade aussi.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? ajouta Arthur en la remerciant du regard.

— Oh! certainement, monsieur, — je suis bien toute à votre service. — Monsieur Vancelay, vous n'avez qu'à m'appeler sur l'escalier, vous savez?

— J'irai voir le papa Dominique, ma chère petite voisine, dit Vancelay en lui frappant amicalement sur les joues.

Dès que la jeune fille fut partie, il s'approcha d'Arthur.

— Comment allons-nous?

— Pas mal, monsieur Vancelay.

— Il me semble que vous êtes bien rouge cependant.

— Monsieur Vancelay, dit Arthur en touchant de sa main celle que le vieillard

avait posée sur son lit, il n'est venu personne?

— Si... dit le vieux qui le regardait attentivement.

— Ah !... fit Arthur en se soulevant brusquement.

— M. le duc de Savernoy a envoyé savoir de vos nouvelles ; il était très-inquiet.

— Ah !... murmura Arthur à demi-voix, — mon grand-père, — personne autre?

— Si... dit une seconde fois Vancelay dont un sourire imperceptible effleura les lèvres, une autre personne...

— Une autre personne !... Vous lui avez remis ma lettre?..

— J'ai donc dit que c'était une femme? ajouta le vieux en souriant.

— Ah ! monsieur Vancelay, parlez,

parlez vite, je vous en supplie. — Vous lui avez remis ma lettre? qu'a-t-elle dit?.. Elle est bien belle, n'est-ce pas?... Elle est venue, voyez-vous!... elle est venue!.. J'étais bien sûr qu'elle viendrait.

— Oui.... Mais si vous n'êtes pas plus raisonnable, je ne vous dirai rien; vous voilà plus rouge encore, votre main tremble.

— Le bonheur ne fait jamais de mal; — monsieur Vancelay, je vous en supplie!... Quand est-elle venue?..

— Tout-à-l'heure.

— Et elle est partie?

— Pas tout-à-fait.

Arthur fit un bond sur son lit.

— Je veux me lever, monsieur Vancelay.

— Eh bien!... en voilà d'une autre, et pourquoi faire?

— Je veux me lever !

— Ah ! ça, vous êtes fou ?

— Vous m'avez dit qu'elle était encore ici.

— Ce n'est pas une raison pour vous agiter comme ça. — Je vais me fâcher tout de bon, si vous ne m'écoutez pas. — Oh ! mais je suis entêté moi aussi !

Tout le corps d'Arthur tremblait ; — ses yeux avaient une animation fébrile.

— Ne vous mettez donc pas dans cet état-là, reprit le vieillard. — Il n'y a pas de bon sens. — Écoutez, monsieur Arthur, elle est là ; — et si vous voulez vous recoucher bien tranquillement et ne plus faire de mouvements comme ça, elle viendra...

— Elle va venir !... elle ! oh ! monsieur Vancelay ! s'écria le jeune homme.

— Eh bien ! pourquoi donc ne vien-

drait-elle pas? pour qui avez-vous reçu ce coup d'épée, s'il vous plaît? — Elle attend de vos nouvelles chez moi.

— Comment a-t-elle su mon adresse?

— Mon pauvre innocent! dit M. Vancelay d'un air narquois, les femmes savent tout ce qu'elles veulent savoir. — Je vais aller la chercher.

Le sang d'Arthur bouillonnait dans ses veines, la fièvre de l'impatience et du bonheur palpitait en lui.

Une minute après, la princesse Olympia entrait conduite par le vieux Vancelay.

Dans la demi-obscurité de cette chambre, son teint pâle et ses longs cheveux noirs avaient un reflet magique.

Arthur, en la voyant, se sentit froid jusqu'au cœur, tant son émotion était grande. — Ses joues devinrent aussi blanches qu'elles étaient rouges tout-à-l'heure.

Comment, en effet, la princesse Pallianci avait-elle su l'adresse d'Arthur de Savernoy, et appris qu'il était blessé : car elle le savait avant d'arriver chez lui.

Elle avait reçu la lettre que voici :

« Chère princesse, vous aimez la jeunesse, et la jeunesse vous le rend. Votre valeureux chevalier de la Chaumière s'appelle Arthur de Savernoy ; lequel est seul fils et l'unique héritier du duc de Savernoy immensément riche, et de plus orné de quatre-vingts ans. — Ce matin, votre chevalier s'est battu en duel et a été blessé. — Vous voilà, ma belle princesse, en plein roman, et je sais que vous les aimez ; s'il vous amusait de feuilleter celui-là, vous le trouverez rue des Postes, 19.

» Je baise vos jolies mains.

» De Leufroy. »

Une heure après la princesse Olympia était à l'adresse indiquée.

Quelle pensée la guidait.

— Venait-elle de la tête, du cœur, de l'esprit ou d'un calcul d'intérêt ?

Quoi qu'il en soit, la présence inattendue de cette femme avait rayonné dans l'âme d'Arthur et fait bondir son cœur avec la joie suprême d'un bonheur inespéré. — Il faut si peu de chose pour se croire heureux, et le drame dans lequel s'épuise notre vie s'attache si souvent à un fil léger.

Elle resta seulement quelques instants, mais ces quelques instants valaient un siècle pour le cœur qui les dévorait.

Quand la princesse s'éloigna, Arthur suivit du regard la trace de ses pas et murmura tout bas :

— Merci, Seigneur!...

Il y avait bien des pensées dans ces deux mots, bien des croyances et bien des illusions.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, Olympia dit, tout en lissant devant un miroir ses longs cheveux d'ébène :

— C'est un gentil garçon, la pâleur lui va à ravir.

Et elle se laissa tomber nonchalamment sur sa soyeuse ottomane.

A quoi pensait-elle? — Aux réformes sociales, à Arthur ou à son passé? — Le cœur est un mystère dans lequel ne pénètre pas qui veut.

Peut-être pensait-elle à ses oiseaux qui gazouillaient, aux fleurs diaprées qui couraient en girandoles au-dessus de sa tête dans son élégant boudoir ; peut-être même ne pensait-elle à rien.

# CATASTROPHE.

[illegible]

## X.

Les démagogues régénérateurs, pleins de fiel et de haine, continuaient sourdement leur œuvre de démoralisation et de ruine ; ils cherchaient à étendre leurs réseaux dévastateurs et à conquérir ce mé-

tal tant désiré, le nerf des révolutions et le patriotisme des révolutionnaires; mais, hélas! la caisse de ces ardents défenseurs de la patrie, de ces vertueux Catilinas, ne résistait pas longtemps à leurs appétits dévorants. — La liberté future agonisait sur ses débris, et les patriotes avaient grand'-peur de la voir incessamment mourir de faim.

Aussi l'on doit penser de quel œil de convoitise étaient couvés les millions de ce cher la Vrillière. — L'attirer dans leur antre et le dévaliser au nom de la patrie expirante, c'était certes une pensée merveilleuse et pleine d'à-propos; mais elle était bien près de venir se briser sur le seuil d'un consulat-général et sur le marche-pied d'une voiture armoriée.

Marini était homme de ressources, très-fort en additions et en soustractions,

les deux règles les plus indispensables de l'arithmétique. — Et comme ses petits calculs d'intérêt privé, pour fixer honnêtement sa vie sur quelque plage de la Méditerranée, lui ordonnaient impérieusement d'alimenter une idée si productive et si féconde, il surveillait de tous ses yeux et de toute son intelligence son lingot d'or, pour qu'il ne lui échappât point.

L'arrivée du vieux Benoist à Paris était un coup de maître ; il ne s'agissait plus que de préparer habilement une péripétie foudroyante. — Déjà l'on avait combiné le drame, préparé le dénoûment, distribué les rôles ; et les jours s'écoulaient remplis de fièvre et d'impatience pour tous.

N'est-ce pas là l'histoire et le résumé de la vie presque tout entière?

La douleur, le désenchantement, la cupidité ou la trahison veillent dans l'ombre à côté du bonheur, de l'espérance et de la crédulité. — C'est l'écueil qui brise le navire au milieu des mers, la lame cachée qui déchire la vie au milieu de ses plus chères illusions.

La Vrillière, au comble de l'ambition et de l'orgueil satisfaits, dorait son avenir des rêves les plus éclatants.

Si les événements de cette histoire ne nous pressaient point à chaque ligne, à chaque mot que nous écrivons, combien nous aimerions à le suivre dans ce jardin enchanté de ses espérances et de ses joies. Il voulait faire ruisseler l'éclat de ses millions, et environner son mariage de toute la splendeur du capitaliste prodigue; aussi commandait-il des voitures avec les armoiries et la cou-

ronne du comte de la Vrillière d'Épernay, entassant pour la corbeille de la mariée soie, velours, cachemires et diamants. — Toutes ces parures, dignes d'une tête couronnée, reflétaient son amour-propre et sa vanité : — nouveau Narcisse, penché sur l'or qu'il jetait à pleines mains, il se mirait dans les flots de ses richesses.

Enfin les dernières formalités étaient accomplies, et le contrat devait être signé chez le général comte d'Épernay le mardi suivant.

La société la plus brillante et la plus aristocratique avait été conviée.

Le duc de Savernoy et le ministre de la guerre devaient signer au contrat comme témoins de mademoiselle d'Épernay. — M. de Rouvaux, chef du cabinet du ministre des affaires étrangères, et un élégant de la vie parisienne, le marquis de Mont-

laur, étaient les témoins de la Vrillière.

Oh ! combien les heures pour lui étaient longues et interminables ! combien le soleil parcourait lentement sa carrière.

La Vrillière avait raison; *le monde* se laisse prendre bien souvent par les yeux, et dans le cercle de la société à laquelle appartenait la future mariée, on ne parlait déjà plus que du faste inouï de la corbeille, et chaque jeune fille enviait le bonheur de mademoiselle d'Épernay ; car les poètes, les penseurs et les amoureux ont beau se récrier, ce que l'on appelle dans cette vie le bonheur s'achète bien plus avec de l'or qu'avec le cœur.

Le mardi, dès huit heures du matin, la Vrillière était debout ; l'attente des choses heureuses trouble et inquiète autant que celle des événements les plus sinistres. — Il allait, venait, et donnait à son

valet de chambre dix ordres par minute, son visage rayonnait et son front semblait porter la couronne orgueilleuse de tous ses rêves accomplis.

Et cependant le mauvais génie de sa destinée attendait de son côté dans l'ombre et le silence : — le drame touchait à sa fin.

De Leufroy avait prévenu Marini jour par jour, heure par heure, de tout ce qui se passait : les oiseaux de proie avaient les ailes étendues.

Pendant que la Vrillière plaçait artistement dans un magnifique coffret de bois de rose les parures de sa fiancée, un homme, enveloppé dans une large houppelande et le haut du visage à moitié caché par les rebords de son chapeau, marchait d'un pas rapide vers la rue des Prouvaires; il s'arrêta devant le numéro 2.

Une sorte de portier était au bas de l'escalier, ayant l'air de nettoyer un paillasson, peu habitué à de semblables prévenances.

—Monsieur Benoist, demanda l'homme.

— Au quatrième, au fond du corridor, la porte en face.

L'homme monta.

Quand il fut entré et qu'il eut refermé la porte sur lui :

— Est-ce vous, monsieur Benoist? dit-il à un petit vieillard qui lui avait ouvert.

— C'est moi.

— L'ancien serviteur du comte de Castelnois?...

Celui auquel cette question s'adressait fit un signe de tête affirmatif.

— L'heure est arrivée, dit l'autre d'une voix brève.

Le vieillard, dont le corps était courbé par l'âge, se releva soudainement, comme si ces trois mots eussent été trois pointes acérées qui le frappaient au cœur.

— Je suis prêt, répondit-il sourdement.

Et ses yeux étincelèrent.

— Qui que vous soyez, reprit-il, vous qui avez prononcé ces mots : L'heure est arrivée ; — soyez béni !

— Ce soir, à huit heures précises, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil.

— J'y serai.

— Quelqu'un s'approchera de vous, et vous dira : *Venez ;* — vous suivrez cet homme et vous ferez ce qu'il vous dira de faire.

— C'est bien.

— Soyez exact.

Un sourire étrange passa sur les lèvres

décolorées du vieillard, ses deux sourcils se contractèrent, le regard de ses yeux se plomba, et il répondit :

— Je serai exact.

— N'oubliez rien.

— Oh! soyez tranquille, je n'oublierai rien, ni mes souvenirs, ni ma haine.

— A ce soir.

— A ce soir.

L'homme fit un pas pour s'en aller; — le vieillard l'arrêta par le bras.

— Il y a dans tout ceci quelque action ténébreuse et sinistre, n'est-ce pas?

— Que vous importe!

— Quelque machination terrible?

L'homme regarda en face le vieillard, et lui dit d'une voix sèche :

— Vous avez demandé que l'on vous mît face à face avec le fils du sabotier Barasson, ce soir vous serez en face de lui.

— Oui !.. oui !.. vous avez raison, dit le vieux Benoist, dont les joues étaient devenues couleur de sang au nom seul du sabotier, et dont tout le corps tremblait ; que n'importe ce que vous voulez faire et ce que vous tramez dans l'ombre ; — ce que je veux, moi, c'est dire devant vous tous au fils de ce misérable : Votre père était un traître et un assassin !..

— Eh ! bien ! soyez tranquille, répondit l'homme qui tenait d'une main la serrure de la porte, ce soir l'occasion sera belle. — A huit heures, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil. —

— A huit heures, rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil, répéta Benoist comme un écho.

L'homme sortit et le vieillard resta seul.

Après un instant de silencieuse médita-

tion, il leva tout-à-coup ses deux bras au-dessus de sa tête et les joignit comme pour une prière.

— Mon père!.. mon père!.. murmura-t-il, ce soir dresse-toi dans ta tombe et écoute-moi.

Combien cette journée, pour tant de personnes, indifférente et semblable à toutes les autres, cachait de mystérieuses angoisses, de sombres préoccupations, d'inquiétude et de serrements de cœur.

— La nuit vint. — La Vrillière, pâle de bonheur, revêtu d'habits de fête, portant sur son front le diadème étincelant de ses espérances réalisées, attendait dans son salon le moment où il devait se présenter chez le comte d'Épernay, lorsqu'on lui annonça M. de Leufroy.

La Vrillière alla à lui avec cette spontanéité cordiale que donne, même aux

plus égoïstes, la certitude d'un bonheur impatiemment attendu.

— Tu vois, mon cher ami, dit de Leufroy, que j'ai voulu te serrer la main le premier dans ce jour solennel.

— Merci, c'est une preuve d'amitié dont je te suis très-reconnaissant.

— Il n'est bruit dans tout Paris que de la merveilleuse corbeille que tu as envoyée à mademoiselle d'Épernay.

— Vraiment ! dit la Vrillière avec un sourire de satisfaction.

— Depuis les richesses féeriques des *Mille et une Nuits*, on n'a rien vu de pareil. — Aussi, ajouta de Leufroy en riant, je n'ai pas manqué de dire partout : *Mon ami la Vrillière* ; cela m'a assuré un crédit illimité dans tous les quartiers où j'ai passé.

— Sais-tu, mon cher républicain, que

c'est un beau trait d'amitié, de venir ce soir chez le général comte d'Épernay?

— Oh ! je suis un républicain qui attend patiemment et qui espère de même, répondit de Leufroy sur le même ton, — je suis l'aristocrate de la République, je m'asseois au banquet des vanités et des grandeurs.

— Pour mieux en apprécier les puérilités, interrompit la Vrillière.

— Comme tu dis, cher ami, — j'aime l'étude et j'étudie.

— Alors tu étudieras ce soir.

— J'ai idée que je m'amuserai beaucoup, répliqua de Leufroy d'une voix ironique, qui eût frappé tout autre qu'un homme entièrement absorbé par sa propre pensée.

— De Leufroy, dit la Vrillière, je veux te marier.

— Allons donc !

— J'entends te bien marier.

— On ne se marie jamais bien, passablement tout au plus. — Et ma liberté?

— La liberté accepte volontiers un peu d'esclavage.

— Nous causerons de cela demain, dit de Leufroy, en regardant la Vrillière entre les deux yeux.

— Quels regards ! tu m'effraies.

— Les gens heureux n'ont peur de rien, mon cher la Vrillière, — huit heures et demie viennent de sonner.

— Je te conduis chez le comte.

— Avec plaisir, je ferai suivre ma voiture.

Quelques instants après, l'élégant coupé du futur comte de la Vrillière — d'Épernay se dirigeait vers la rue du Bac.

Quand la voiture passa dans la rue de

Verneuil, de Leufroy se pencha à la portière.

— Le vieux est à son poste, dit-il tout bas en se laissant retomber nonchalamment sur les coussins.

La maison du comte d'Épernay était brillamment éclairée; des gardes municipaux à cheval faisaient prendre la file aux voitures.

Sous la porte et le long de l'escalier le chemin était tracé par un chemin de fleurs.

La Vrillière, en descendant de voiture, sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Lorsque les portes s'ouvrirent à deux battants, et que le premier valet de pied annonça d'une voix haute :

— Monsieur de la Vrillière !

Tous les regards se portèrent sur lui, et il y eut, dans les salons déjà remplis d'une

société brillante, un mouvement de curiosité attentive.

Le général lui prit la main et le présenta au duc de Savernoy et au ministre de la guerre, les deux témoins de sa fille.

Les d'Épernay étaient de haute et ancienne noblesse; et bien que le faubourg Saint-Germain n'approuvât pas cette alliance en dehors de ses habitudes et de ses principes, il portait en trop grande estime le caractère du général pour ne s'être pas rendu à son invitation. — Les plus récalcitrants seuls avaient prétexté une maladie,et le marquis d'Épernay avait été cacher sa mauvaise humeur dans le fond du Dauphiné.

Les amies de mademoiselle d'Épernay formaient autour d'elle une étincelante corbeille de fleurs animées; — de tous

côtés de frais et charmants visages, ou d'austères et graves figures portant sur leur front la noblesse de leur naissance et celle de leur vie.

Le comte d'Épernay venait de présenter son futur gendre aux personnages les plus importants, lorsque la porte s'ouvrit, et un vieillard, inconnu à tous ceux qui étaient présents, entra. — Son visage était pâle, et, sur son front chauve, on voyait de larges rides ; — la simplicité de ses vêtements, l'étonnement général que causa son apparition inattendue, son extérieur qui indiquait une des classes inférieures de la société, tout enfin dénotait qu'il ne pouvait être un des invités.

Il resta un instant sur le seuil, muet et immobile, comme s'il n'osait point faire un pas plus avant dans ce salon resplendissant de lumières et inondé de fleurs.

Cet homme, — le lecteur l'a sans doute déjà deviné, — c'était le vieux Benoist, l'ancien serviteur du comte de Castelnois.

Comment au milieu de cette réunion d'intimes, lui, inconnu de tous, étranger à tous, était-il parvenu à entrer dans le salon du comte d'Épernay? — Comment les valets qui étaient dans l'antichambre ne s'étaient-ils pas opposés à son passage? — Soit hasard, soit fatalité, soit que tout fût habilement préparé à l'avance et que les obstacles fussent calculés par ceux-là mêmes qui ourdissaient depuis longtemps le drame ténébreux, nul ne songea à arrêter le vieux Benoist lorsqu'il monta l'escalier en prononçant d'une voix ferme le nom du général comte d'Épernay.

Au moment où cet événement inattendu

suspendit les conversations et attacha tous les yeux sur le vieillard immobile devant la porte, un homme accoudé dans une embrasure de fenêtre avait une expression étrange : sa physionomie n'exprima pas l'étonnement, et sur ses lèvres passa comme un sourire ironique que la force de sa volonté comprima soudainement.

Cet homme, c'était de Leufroy : spectateur du drame dont il avait amené les péripéties, il attendait l'effet du dénoûment.

Le vieillard s'était avancé.

— Quel est celui de vous, dit-il d'une voix ferme, qui s'appelle le général comte d'Épernay?

— C'est moi, monsieur, répondit le comte en faisant un pas vers l'inconnu.

Il y a dans la vie des moments où les événements inattendus, avant même

qu'ils aient amené aucun résultat, se traduisent dans la pensée par un sentiment douloureux ; car Dieu n'a donné à personne la confiance dans le bonheur ; et plus le cœur s'ouvre à l'espérance, plus cette inquiétude, innée en nous, palpite et tressaille. — Dans le tumulte des scènes imprévues, comme dans le silence des méditations, sa voix nous parle douloureusement.

Aussi mademoiselle d'Épernay s'était rapprochée de son père, et sa main que glaçait un effroi involontaire prit celle du comte et la serra.

Autour d'eux un profond silence.

La Vrillière était debout devant la cheminée; — il regardait, lui aussi, avec un étonnement inquiet cet étrange visiteur.

Le vieux Benoist fit un pas encore ; —

on eût dit la statue du Commandeur dans la salle du festin de don Juan.

— Quel est celui d'entre vous, reprit-il d'une voix plus forte, qui s'appelle Léon de la Vrillière?

— C'est moi, dit celui-ci.

Aucune plume, aucun pinceau ne pourra exprimer ce qui se passa sur le visage du vieux serviteur, quand il entendit ces deux mots : « C'est moi. » Depuis si longtemps un sanglant souvenir pleurait tout bas dans son cœur! Le fantôme hideux du passé se dressait tout-à-coup devant lui.

Ses lèvres, dont le sang semblait s'être retiré, tant elles étaient blêmes, se serrèrent l'une contre l'autre, et ses dents claquèrent sous le frisson d'un fièvre soudaine; ses joues, déjà si pâles, pâlirent encore, et ses yeux lancèrent sur celui

qui venait de parler deux éclairs terribles.

Un instant, suffoqué par ses propres émotions, il resta silencieux à regarder l'homme qui était devant lui.

A le voir ainsi livide, menaçant dans son silence et dans son immobilité, on pressentait qu'il allait se passer quelque chose d'effrayant et de lugubre. — Toutes les respirations étaient haletantes et suspendues.

Le vieillard marcha droit au jeune homme, et lui posant la main sur l'épaule :

— Cet homme, dit-il d'une voix qui résonna comme une malédiction venue d'en haut, cet homme est le fils d'un lâche et d'un dénonciateur !.. Cet homme est le fils d'un assassin !

Un cri d'horreur sortit à la fois de tou-

tes les bouches, et la jeune fiancée tomba éperdue dans les bras de son père.

Le visage de la Vrillière était aussi blême que celui de Benoist, — on eût dit deux spectres en face l'un de l'autre.

— Cet homme est fou !.. s'écria le jeune homme d'une voix éclatante ; s'il n'avait des cheveux blancs je lui briserais le crâne contre le marbre de cette cheminée! cet homme est fou !.. fou !..

Chacun s'était levé avec une anxiété croissante.

Les uns entouraient la Vrillière, les autres le comte d'Épernay, qui serrait dans ses bras et sur son cœur sa fille évanouie.

# UNE REVÉLATION TERRIBLE.

## XI.

Dans ce salon tout-à-l'heure si joyeux, préparé pour une fête, resplendissant de lumières, et parmi ces femmes parées de fleurs et de diamants, c'était un tumulte confus de voix.

Le vieux Benoist tenait toujours ses yeux attachés sur la Vrillière.

— Ce que vous faites et ce que vous dites est doublement infâme!.. s'écria celui-ci avec fureur, voyez!.. elle se meurt... misérable!.. misérable!..

Et les deux bras levés, les poings fermés, il se précipita sur Benoist.

Quelques-uns des assistants s'élancèrent au-devant de lui et l'arrêtèrent.

— Mais quel est donc cet homme? criait-il, tordant ses mains, qu'il sorte... qu'il sorte...

— Je suis le fils du plus vieux serviteur du comte de Castelnois, assassiné aux portes d'Avignon.

A ce nom prononcé, la Vrillière s'arrêta comme s'il eût été frappé de la foudre, et ses deux bras retombèrent lentement le long de son corps.

Alors, au milieu de la foule interdite, un autre vieillard s'avança la tête haute, portant sur son front dégarni par les années, le juste orgueil d'une vie sans reproche.

C'était le duc de Savernoy.

— Le comte de Castelnois était un des plus chers amis de mon père, dit-il d'une voix grave; parlez, monsieur.

Et comme avait fait Benoist à la Vrillière, lui aussi posa sa main sur l'épaule du vieux serviteur.

Mademoiselle d'Épernay avait repris connaissance; — blême, la poitrine soulevée par les sanglots, les yeux noyés par les larmes, les lèvres tremblantes, elle se dressa à son tour, à moitié soutenue dans les bras de son père, en face de cet homme qui venait de jeter à son bonheur cette terrible et sanglante malédiction.

L'expression de profonde douleur qui contractait son visage était si déchirante, que Benoist se sentit frémir jusque dans ses entrailles et mit sa main sur ses yeux. Toutes ses résolutions de haine et de vengeance étaient prêtes à l'abandonner.

Mais elle aussi répéta d'une voix frémissante les paroles du duc de Savernoy :

— Parlez, monsieur !.. parlez !..

Ce fut au tour du général d'Épernay.

— Vous, dit-il en tendant un de ses bras vers l'accusateur, vous, qui dans ce jour de fête et de bouheur venez jeter le deuil et la désolation ; parlez donc, monsieur !.. parlez donc !..

Devant ces interrogations menaçantes, l'ancien serviteur du comte de Castelnois retrouva toute la force de son courage.

— Oh! dit-il d'une voix haute et ferme, il faut remonter à des temps bien sinistres, à cette époque maudite où tout ce qu'il y avait de noble, de grand et de généreux était voué à l'échafaud ou au massacre. — J'étais jeune alors, mais mon père m'a raconté trop souvent cette sanglante histoire pour que je puisse l'oublier jamais. Vous m'interrogez, écoutez donc. Près du château du comte de Castelnois, domaine seigneurial qui depuis plus d'un siècle appartenait à la famille, il y avait un village, et le comte de Castelnois, ainsi qu'avaient fait ses ancêtres, en regardait les habitants comme ses enfants. — N'est-ce pas, cela est vrai, monsieur le comte de Savernoy? n'est-ce pas qu'un jour où la foudre avait incendié ce hameau, il fit rebâtir les maisons brûlées et les donna à ceux qui avaient tout perdu?.. Oh! le nom

de Castelnois était connu et béni dans la Provence entière.

— Oui!.. oui!.. dit le duc de Savernoy; — livré par un ancien serviteur de sa maison, lorsqu'il s'échappait sous un déguisement, il a été massacré.

— L'homme qui l'a dénoncé, reprit le vieux Benoist, l'homme qui l'a livré à de lâches assassins qui ont traîné dans la boue son corps mutilé, c'est le père de celui qui est là devant vous. — Mais maintenant savez-vous ce que le comte de Castelnois avait fait pour cet homme? Il l'avait élevé et nourri, et pour que l'orphelin pût au moins conserver morts ceux que Dieu lui avait enlevés, il avait acheté un coin de terre dans le cimetière du village, et y avait posé côte à côte les deux cercueils et les deux croix. — Oh! écoutez encore, ce n'est pas tout. — Quand l'enfant fut de-

venu presque un homme, il lui donna l'argent nécessaire pour apprendre un métier et l'exercer honorablement. Eh bien! quand la révolution est venue, le château de mon vieux maître a été le premier brûlé et saccagé; poursuivi, traqué comme une bête fauve par ces misérables qui traînaient partout après eux le deuil et la désolation, le comte de Castelnois erra sans asile pendant des jours entiers, se cachant dans les fossés et au milieu des buissons d'épines. Vous vous rappelez tout cela, monsieur le duc de Savernoy, vous, poursuivi aussi, voué à la mort avec votre glorieux père, par ces mêmes assassins qui ont fait couler tant de sang... O temps funèbres!

Le vieux serviteur se tut un instant, serrant sa poitrine de ses deux mains.

On eût dit qu'il voulait comprimer les

souvenirs douloureux qui saignaient dans son cœur.

Le duc de Savernoy était debout à côté de lui.

Toutes les douleurs de ce passé sanglant se lisaient, pour ainsi dire, sur les traits du noble vieillard, car la voix de cet homme réveillait en lui bien des jours de deuil et de désolation, — l'assassinat de la *Maison-Jaune*, le massacre dans les prisons de la ville d'Arles, où il avait vu le jeune Castelnois tomber sous ses yeux, couvert de sang, mais muet et résigné.

La Vrillière s'était approché de Benoist.

— Monsieur, lui dit-il à voix basse, au nom du ciel silence!.. silence pour cette enfant que vous tuez!.. Tout ce que vous voudrez, je le ferai ; mais, par pitié ! pas un mot de plus...

Le regard que lui lança le serviteur du comte de Castelnois était la plus implacable des réponses.

— A qui pouvait-il demander secours et hospitalité, reprit-il d'une voix haute, si ce n'est à ceux qui, depuis tant d'années, vivaient par lui seul ? — Il se dirigea donc un jour vers ce village dont chaque maison rappelait un de ses bienfaits et devait être pour lui un refuge sacré. — C'était à la tombée de la nuit ; une porte était entr'ouverte, celle de l'homme dont chaque jour, chaque heure de la vie étaient une dette de reconnaissance envers le comte. Il ne s'appelait pas la Vrillière alors, il s'appelait Barasson le sabotier. — Le comte entra. « — C'est moi, lui dit-il plein de confiance, je viens te demander asile. » — Barasson le cacha dans un grenier où le comte passa le reste de la nuit ; — le lende-

main le sabotier lui dit que sa maison n'était pas un refuge assez sûr et qu'il le conduirait à Avignon chez un homme au dévouement duquel il pourrait entièrement se fier. — Le comte crut à ses paroles; vous le savez bien, messieurs, les nobles cœurs ne se méfient jamais, ils ne peuvent supposer une lâcheté ou une trahison,—et cependant, c'était à la boucherie que le menait ce misérable!—Il avait vendu le comte pour une somme d'argent!.. Le comte son bienfaiteur,le sauveur de son enfance!

Un cri d'indignation s'échappa de toutes les bouches, et, par un mouvement instinctif, ceux qui étaient près de la Vrillière s'éloignèrent de lui.

Celui qui eût regardé mademoiselle d'Épernay l'eût prise pour une statue de marbre; elle tenait ses deux mains appuyées sur le bras de son père et le long de

ses joues livides coulaient silencieusement de grosses larmes.

— Ce n'est pas vrai!.. ce n'est pas vrai!.. s'écria la Vrillière d'une voix tonnante, cet homme a menti!

— Ce n'est pas vrai, répéta Benoist en s'avançant d'un pas vers lui, vous allez voir!.. Mon père devait être assassiné, lui aussi, la volonté de Dieu seule a pu le sauver. Il avait été chargé par le comte, avant de quittter le village, d'un message pour son fils, et comme Barasson l'assassin, le dénonciateur, après avoir livré la victime, s'était échappé, nul autre que lui parmi ces bourreaux ne connaissait mon père!.. Oh! je l'entends encore, me racontant cette scène affreuse... Il arrivait... des cris confus, sortant de la maison, le glacent d'effroi... il se précipite... le comte, qui perdait déjà tout

son sang par d'horribles blessures, était debout encore, se débattant contre ses assassins; au moment où mon père entrait, il tombait sans pousser un cri ; mais ses yeux démesurément ouverts se fixèrent sur son vieux serviteur, et ses doigts tout rouges de son propre sang, semblèrent lui montrer une partie de ses vêtements. — Au milieu de la confusion, mon père put, sans être remarqué, s'approcher du corps qui était étendu à terre. — A l'endroit indiqué, il y avait un papier, et sur ce papier, percé par des coups de couteaux, ces seuls mots écrits à la hâte :

« Barasson m'a dénoncé, vendu pour une somme d'argent; prenez garde à. . »

— Il n'avait pu en écrire davantage, les assassins étaient venus!.. Ce papier, le voilà, monsieur Barasson de la Vrillière,

le voilà !!.. Ici, l'écriture du comte de Castelnois !.. Là, son sang !!..

Et Benoist, le visage terrible, les yeux menaçants tendit au jeune homme le sanglant papier.

On ne saurait exprimer ce que contenait le cri d'indignation qui sortit à la fois de toutes les poitrines.

Lui, continuait d'une voix ardente : — Aussi, Barasson l'assassin ne pouvait manquer de faire brillante fortune sous la république; il a vite monté en grade et en honneur, il a laissé des millions à son fils, des millions !.. et ce papier !..

— Maintenant, ajouta le vieux serviteur d'une voix sourde en parcourant du regard le cercle des assistants muets et stupéfaits, que justice soit faite !

Et il sortit.

Il se fit un long silence plein d'angoisses et de consternation.

La Vrillière était atterré, ses joues étaient livides, ses lèvres blêmes et frémissantes. — Debout, immobile, il promenait autour de lui des regards qui ne s'adressaient à personne. — Mais chacun déjà s'était éloigné, comme si le souffle et le contact de cet homme eût pu porter avec lui la malédiction céleste.

La Vrillière s'avança enfin d'un pas lent vers le comte d'Épernay.

Le comte d'Épernay détourna la tête.

Il tendit à sa fiancée sa main qui tremblait.

La jeune fille se cacha dans le sein de son père avec un douloureux gémissement.

Alors il se tourna vers chacun de ces visages qui lui souriaient avant cette scène

terrible ; — tous se détournèrent. — Il tendit ses bras, et ses bras retombèrent dans le vide, sans qu'une main osât toucher sa main maudite.

— Tous !.. tous !.. murmura-t-il d'une voix comprimée... Ils jettent au front du fils le sang du père !..

Et toujours silencieux et pâle, il s'avança vers le comte d'Épernay. — Une seconde fois, il lui tendit la main.

Mais près du général dont les yeux étaient humides, et qui avait posé ses deux mains tremblantes d'émotion sur la tête de sa fille, il y avait le duc de Savernoy. — Lui, qui avait tant souffert, lui abreuvé par de si rudes épreuves,il venait avec ses cheveux blancs et son cœur tant de fois déchiré à l'aide du pauvre père près de défaillir de douleur.

— Courage, ami, lui dit-il de sa voix

calme et grave en serrant fortement une des mains du comte, n'ayez pas les yeux gonflés de larmes, la voix faible, le cœur tremblant en face de cet homme, souvenir du meurtre et de l'infamie. — Relevez, relevez votre front ! — Ils m'ont tué mon père à moi!.. Ils ont brisé ma jeunesse par les plus odieuses persécutions ! Ils ont traîné ma pauvre sœur devant leur tribunal infâme !.. Mais ils n'ont jamais fait trembler mon cœur ou faiblir mon courage.

— Leurs pères !.. ajouta-t-il d'une voix retentissante en tendant un de ses bras vers la Vrillière, qui l'écoutait pâle et immobile, leurs pères ont semé la honte, la misère, le pillage, l'assassinat, que les fils récoltent le mépris et le dégoût ; — leurs pères ont jeté par tombereaux dans des fosses immondes les corps mutilés de tous ceux qui nous sont chers et sacrés, que les

fils aient aujourd'hui le prix du sang ! Ils n'ont pas eu de pitié, nous n'aurons pas d'oubli !—Rejeton de Caïn, éloignez-vous !

Le vieux duc alors fit un pas en avant.

— Mais toi !.. toi qui es venu effrontément au milieu de nous,qui nous as tendu la main, qui voulais t'asseoir à notre foyer, ne vois-tu pas que le sacrilége et le meurtre respirent en toi ? Notre échafaud, à nous, c'est le mépris !

La plume ne peut rendre l'expression du visage et de la voix avec laquelle le vieillard, que grandissait la colère de ses souvenirs, avait prononcé cette terrible malédiction.

La Vrillière avait de grosses gouttes de sueur sur le front. — On entendait ses dents claquer, et l'on voyait ses lèvres tressaillir fébrilement.

—Oh! monsieur le duc de Savernoy !..

s'écria-t-il d'une voix stridente, en lançant sur lui ses regards injectés de sang, c'est trop !... c'est trop !...

— Fils d'un traître et d'un assassin ! dit le général d'Épernay d'une voix lente, mais sans détourner la tête : éloignez-vous ! éloignez-vous !..

Comme l'écho du tonnerre qui gronde dans les montagnes, cent voix répétèrent :

— Fils d'un traître et d'un assassin, éloignez-vous !..

Il y a de ces heures terribles, où l'humiliation est si sanglante, la désolation si profonde, que toutes deux bondissent dans le cœur comme un flot irrité.

La Vrillière s'était, pour ainsi dire, agenouillé devant chacun ; silencieux et suppliant, il avait demandé merci à tous ; il avait interrogé tous les cœurs, tous les

regards, tous les visages. Maintenant, comme Satan, le dieu des damnés, il se relevait plein de fiel devant toutes ces malédictions qui l'accablaient.

— Société insensée et implacable!.. s'écria-t-il, qui attaches l'infamie à un berceau, prends garde!.. prends garde!.. Tu évoques sur ta tête le génie fatal de la haine et de la destruction... A votre tour, tous soyez maudits!...

De Leufroy, immobile, accoudé à la même place, le visage froidement ironique, avait suivi toutes les péripéties de cette scène sinistre.

— Il est à nous!... murmura-t-il à demi-voix avec un sourire glacé.

Et comme la Vrillière, après avoir jeté ces dernières paroles de vengeance et de haine, atteignait le seuil de la porte, il alla à lui.

— Tu as oublié, lui dit-il, de me tendre la main.

— De Leufroy !.. dit celui-ci en se retournant. — Oh ! merci !.. merci !.. toi qui ne m'abandonnes pas, viens avec moi.

Tous deux descendirent rapidement l'escalier.

Quand il fut dans la rue, la Vrillière s'arrêta. Tout son corps tremblait, et des larmes longtemps contenues, larmes de rage, de colère, de désolation, coulèrent de ses yeux.

— Enfant! lui dit de Leufroy.

— Oh ! oui, je pleure les dernières larmes qui restaient à mon cœur.

Un instant après, il essuya brusquement, du revers de sa main, ses joues humides, et s'écria en levant la tête vers les

fenêtres éclairées de l'appartement du comte d'Épernay :

— Mes beaux rêves d'ambition et d'orgueil, comme ils vous ont brutalement brisés et traînés dans la boue!.. Si près du port, être rejeté si loin... O Seigneur mon Dieu!

Puis, sans ajouter un mot, comme s'il eût été seul, il s'élança par une des rues avoisinantes, et disparut dans l'obscurité de la nuit.

De Leufroy suivit un instant du regard la direction qu'il avait prise.

— Va, va, dit-il ; tu emportes avec toi le trait enpoisonné!..

Et, tirant fort tranquillement son porte-cigare de sa poche, il prit un cigare qu'il alluma, et rejoignit sa voiture.

Un petit groom fort élégamment vêtu lui jeta un manteau sur les épaules.

— Au Cercle, lui dit de Leufroy en fermant soigneusement les vitres du coupé et en s'étendant sur les coussins de velours avec cette aimable nonchalance d'un cœur satisfait.

— Allons, murmura-t-il entre deux bouffées de fumée, je crois que notre pièce, ce soir, a eu un beau succès.

Pendant que de Leufroy allait achever au Cercle son œuvre si consciencieusement élaborée, une scène d'un autre genre se passait.

Le vieux Benoist avait quitté l'hôtel du général d'Épernay, et, tout entier encore aux terribles émotions et aux cruels souvenirs que la vue de cet homme avait remués en lui, il s'acheminait d'un pas lent vers la rue des Prouvaires.

Trois hommes débouchèrent du coin de

la rue de Verneuil ; un des trois le montra aux deux autres.

— Le voici, dit-il.

— C'est bien.

— Vous le fouillerez et vous lui prendrez des papiers qu'il a sur lui.

— S'il se défend ?

— C'est un vieillard.

— Il y a des vieillards qui sont encore durs à cuire, dit un des hommes en hochant la tête, mais on fera pour le mieux.

— Allez ! répond celui qui paraissait commander aux autres.

Les deux hommes prirent chacun un côté de la rue pour ne pas éveiller les soupçons de celui qu'ils suivaient, et le troisième se tint à dix ou quinze pas d'eux, par derrière.

Il était impossible de voir sa figure, car un chapeau à larges bords était rabattu

sur ses yeux, et il était enveloppé jusqu'au nez dans un manteau dont les plis tournaient autour de son visage.

Ils marchèrent ainsi assez longtemps : le vieux Benoist avait traversé le Pont-Royal, la place du Carrousel, et, appuyant sur la droite, il venait de s'engager dans la petite rue étroite et obscure de Saint-Nicaise, pour gagner la rue Saint-Honoré, lorsque tout-à-coup sur un signe qu'ils se firent, les deux hommes se rapprochèrent et se jetèrent à la fois sur le vieillard. Un le saisit par le bras, pendant que le second avait soin de lui tenir un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris, précaution d'usage, à laquelle ne manque jamais un homme quelque peu familiarisé avec ce genre de travail.

Benoist essaya de se débattre, mais ses agresseurs étaient de forts gaillards, aux

bras de fer, et il lui fut impossible de faire le moindre mouvement.

— Tu vois, mon petit vieux, lui dit un des deux d'une voix mielleuse, qu'il ne faut pas chercher à faire du tapage : — Ça ne sera pas long, procédons.

Et, en un instant, les poches furent fouillées et retournées avec une promptitude de mouvement qui décelait une grande habitude dans ceux qui agissaient ainsi.

L'homme au manteau s'était rappoché.

Un des fouilleurs lui tendit quelques papiers : celui-ci les parcourut rapidement.

— Le voilà , dit-il tout-à-coup , en en prenant un qu'il examina attentivement à la clarté du réverbère, dans la crainte de se tromper ; remettez les autres à ce brave homme.

Puis, celui qui avait parlé ainsi tira un

petit masque noir qu'il se mit sur le visage, et fit signe aux deux hommes de rendre la liberté de ses mouvements au prisonnier.

— N'aie aucune peur, lui dit-il, d'une voix dont le timbre était altéré par prudence ; on n'en veut ni à ta vie ni à ta bourse. — Seulement, si tu tiens à ce qu'il ne t'arrive pas malheur, ne dis à personne un seul mot de ce qui vient de t'arriver ; il est prudent pour toi que tu quittes Paris au plus vite, tu n'as plus rien à y faire. — Demain, tu recevras l'argent nécessaire pour la route. Maintenant, continue ton chemin, et ne cherche pas à savoir qui nous sommes.

— C'est ce papier !.. n'est-ce pas ? c'est ce papier que vous m'avez volé !.. dit le vieux Benoist dont tout le corps tremblait. Par grâce ! rendez-le-moi !!..

— Continue ton chemin, répéta la voix brève de l'inconnu.

— Allons, vieux, dirent les deux hommes, tourne les talons, et file, si tu ne veux pas qu'on te torde le cou.

Et joignant le geste à la parole, l'un des deux le prit brusquement par les épaules et le retourna.

— Maintenant, tu connais la consigne, en avant marche !

L'inconnu fit signe aux hommes de le suivre et disparut au détour de la première rue, puis il s'arrêta, et attendit un instant pour bien s'assurer que personne ne les suivait.

— Avancez, vous autres, dit-il à demi-voix.

Les hommes s'approchèrent comme des chiens dociles à l'appel du maître.

—Voici ce que je vous ai promis. — C'est votre compte, n'est-ce pas?

— Parfaitement, bourgeois, à vos ordres.

— Allez-vous-en par ici, moi par là.

Et l'homme au manteau s'éloigna d'un pas rapide.

# ORGUEIL ET VENGEANCE.

## XII.

La Vrillière, épuisé par la violence de ses émotions, écrasé par ce coup inattendu qui brisait à la fois toutes ses espérances, s'était enfermé dans sa chambre.

Les pensées qui couraient de sa tête à

son cœur étaient tumultueuses et confuses. — Tantôt c'était de la douleur et de l'anéantissement, tantôt au contraire de la rage et de l'orgueil poussé jusqu'au dédain le plus superbe. — Une mate pâleur avait remplacé les couleurs habituelles de ses joues et l'on eût dit que sur les plis de son front était gravé l'outrage sanglant qu'il avait reçu.

— Oh ! cet homme est sorti de l'enfer! murmura-t-il en enlaçant les uns dans les autres ses doigts crispés.

Il faisait jour lorsqu'il se jeta sur son lit à demi-habillé, appelant à son aide le sommeil pour calmer tant de fièvre et d'agitation ; mais il ne put trouver un seul instant de repos.

Neuf heures n'étaient pas encore sonnées, que malgré l'ordre qu'il avait donné de

ne laisser entrer personne, on frappa à sa porte.

— Qui est là? dit la Vrillière d'une voix rude.

— C'est moi, dit de Leufroy du dehors.

La Vrillière s'élança de son lit, retira le verrou et ouvrit la porte.

De Leufroy entra.

D'un coup d'œil rapide, et dont nul n'eût pu deviner ni même soupçonner l'intention cachée, il interrogea sur le visage de la Vrillière les traces du désastre de la veille.

— Hier, lui dit-il, je t'ai tendu la main lorsque tous te repoussaient, mon cher la Vrillière, j'ai voulu être le premier à serser la tienne aujourd'hui.

— Merci, de Leufroy, répondit la Vril-

lière, je n'oublierai jamais cette preuve d'affection.

— Allons donc, mon cher, laisse de côté les grands mots ; — tu n'oublieras jamais ; — d'abord, que n'oublie-t-on jamais ? je voudrais bien le savoir. Le beau mérite d'être venu à toi quand toutes ces sottes gens se rengorgaient et criaient comme de vieux paons déplumés.

— Les orgueilleux !... les impitoyables !... murmura la Vrillière sourdement.

— Oh !... quel son de voix lugubre ! quel visage pâle et défait ; est-ce que tu y penses encore ?

La Vrillière regarda de Leufroy avec un profond étonnement.

— Ne raillez pas, lui dit-il d'une voix sèche.

— Je ne raille parbleu pas !

— Quel affront !... quelle honte ! quelle humiliation !...

— Je suis parfaitement de ton avis ; mais tout ce que tu diras n'y fera rien.

— Avec quelle brutalité ils se sont tous éloignés de moi !... Tu ne veux pas que leurs paroles de mépris et de malédiction retentissent encore à mes oreilles !

— Le fait est qu'ils t'ont lestement tourné le dos, répliqua de Leufroy d'un ton dégagé ; — que diable ! aussi, mon cher, quand il existe des petits papiers de ce style-là dans la poche de quelqu'un et que l'on possède des millions, on les achète et on les brûle.

— Je tuerai ce misérable !... s'écria la Vrillière en serrant les poings.

— A quoi bon ! — avant, à la bonne heure ! mais après, il te dirait comme au

cinquième acte de tous les mélodrames : — « *Je meurs vengé.* »

La Vrillière se mit à marcher dans sa chambre à grands pas en prenant son front dans ses mains.

De Leufroy, fort nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les jambes croisées, et en apparence fort indifférent, n'en observait pas moins avec une subtile attention l'effet de ses paroles sur sa victime déjà déchirée en lambeaux. — Car cet homme venait jouer une scène de comédie après le drame de la veille.

— Je le tuerai!... répétait la Vrillière entre ses dents.

De Leufroy se leva, et tout en allant chercher, selon son habitude, un cigare dans le coffret de bois de rose, il répliqua :

— Cela empêchera-t-il que tout le

monde sache que tu t'appelles la Vrillière-Barasson, et que tu sois le fils du sabotier de Fontevieille?

La Vrillière fit un bond et regarda en face de Leufroy : celui-ci allumait fort tranquillement son cigare.

— Voilà d'excellents *panatellas*, dit-il en se rasseyant. — Mon cher, reprit-il un moment après, la philosophie a été inventée pour s'en servir; voilà pour toi le moment d'être philosophe; — chacun a ces moments-là dans sa vie. — Surtout ne te calfeutre pas, cela manque de dignité; si tu ne te sens pas la force d'avoir de belles couleurs, mets-toi du rouge : je te parle en ami véritable. — Raisonnons : Tout le monde sait aujourd'hui ton histoire sur le bout du doigt, c'est une affaire faite; brave donc *tout ce monde;* tu as ce qu'il faut pour cela ; de l'or dans ton secrétaire

et des chevaux dans tes écuries. — Combien envieraient ta position!.. — Parbleu!.. le coup a été rude, je ne dis pas non, adieu le titre de comte! — Il faut rayer les armoiries de tes belles voitures; adieu les consulats-généraux! les ambassades en perspective! Mais au résumé, tout cela vaut-il mieux que cette cendre blanche que je fais tomber avec mon doigt du bout de mon cigare?

A mesure que de Leufroy versait sur cette plaie saignante ses paroles de serpent, les joues de la Vrillière s'empourpraient d'une couleur fiévreuse ; — il était immobile.

*L'ami dévoué* avait compris l'effet de son allocution, et s'était rejeté dans son fauteuil en murmurant à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Oui, c'était un beau rêve, et il n'a

fallu qu'une minute pour le briser. — Ainsi va le monde, ou plutôt ainsi vont les hommes qui se sont arrogé le droit de juger.

Il se tut, et comme la Vrillière, semblable à une statue, restait toujours muet et sans mouvement, il sentit qu'il était important, pour ne pas perdre ses avantages, de ne point laisser languir la conversation, et il reprit presque aussitôt d'un son de voix net et parfaitement articulé :

— Parbleu ! mon cher, avoue-le, je n'étais pas si fou avec ce que tu appelais mes déclamations ; les voilà bien près d'être des vérités. — La philosophie est sur le seuil du socialisme.

Cette fois, on le voit, l'attaque était directe.

— La société dans laquelle nous vivons,

continua-t-il, est un composé d'erreurs, de préjugés et de froid égoïsme, d'injustices perpétuelles et de despotisme odieux. — Pourquoi, tous, sommes-nous sans cesse les moutons d'un troupeau? Parce que cela nous plaît, et que nous courbons la tête par indolence et par vieille habitude; parce que...

— Oh! oui!... interrompit la Vrillière avec un éclat de voix étrange, nous sommes tous des imbécilles et des lâches!... Quand donc mettra-t-on le pied sur la gorge à cette société orgueilleuse et sans entrailles? quand donc...

— Voilà le grand mot, quand donc?.. N'est-ce pas, la Vrillière, ce serait joie et bonheur de détruire pièce à pièce, ce vieil édifice et de reconstruire une société nouvelle sur ses débris amoncelés.

— Ce jour viendra, de Leufroy.

— Chacun parle comme tu le fais en ce moment, dans des jours d'humiliation et de désespoir, mais personne ne veut ou n'ose mettre la main à l'œuvre. Ce serait pourtant chose si belle, si glorieuse, et en même temps si facile, comme me le disait, il y a qnelque temps, un Italien, un nommé Marini, je crois... Qu'importe le nom. — Les Italiens, tu le sais, sont nos maîtres en révolution; ils conspirent pour conspirer : celui-là, je le parierais, est un agent secret des sociétés patriotiques, s'il n'en est le levier, ce qui se pourrait bien. — Tu me connais, la Vrillière, je ne suis pas enthousiaste de ma nature; je suis froid, railleur, sceptique; je rêve révolution par oisiveté, par désœuvrement, par amour de l'inconnu, absolument comme on désire une nouvelle maîtresse. Eh bien! le croirais-tu? ce diable d'Italien avait fini

presque par me donner une conviction et me faire révolutionnaire de bonne foi. — Il pleuvait... Nous marchions tous deux, et, sans m'en apercevoir, je l'ai accompagné jusqu'à la rue... dans un quartier affreux!... Comment donc appelle-t-il cette rue?... Sainte-Croix... de la Bré... Bretonnerie. — De la boue jusqu'aux genoux, des odeurs méphytiques à effrayer... un égoût. Eh bien! je pataugeais au milieu de tout cela, sans y faire attention. Il m'a mené ainsi, moi l'écoutant, heureusement au numéro 2; il aurait pu aller jusqu'au numéro 2,000 que je ne m'en serais pas aperçu. — J'aurais voulu que tu l'eusses entendu, mon cher la Vrillière. — Ce Marini est très-fort; il m'a démontré que j'avais une opinion.

Tout cela avait été dit d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, avec une noncha-

lance ou une animation jouées, dignes d'un comédien de premier ordre.

La Vrillière, adossé contre la cheminée, avait croisé ses bras et écoutait.

— Et que disait donc cet Italien? murmura-t-il d'une voix lente et sans même lever les yeux.

— Il disait : que si des gens de cœur se réunissaient, donnant à la même pensée tout ce qu'ils ont d'énergie, de volonté, d'intelligence, de résolution audacieuse, se servant des masses, que l'on a toujours pour soi, quand on les appelle avec certaines fanfares sonores, comme on se sert d'une épée pour frapper, ces hommes-là seraient, dans un temps donné, les maîtres de tout. Mais j'oublie, mon cher la Vrillière, que tu n'es pas républicain comme monsieur ton père, je suis bien bavard... Déjà onze heures!... comme le

temps court... Je me sauve bien vite, j'ai un rendez-vous de... fantaisie, j'allais dire d'amour. — La Vrillière, mon ami, par grâce, ne fronce pas les sourcils comme cela, tu ressembles horriblement à un certain Lyonnais dont je ne te ferai pas faire la connaissance ; — maintenant, voici l'ordonnance du médecin : fais-toi friser, monte ton superbe *Hercule*, et va faire un tour au bois; si tu rencontres, ce qui est probable, quelque grimacier qui ne te fasse pas bonne mine, n'oublie pas que tu as Pons pour maître d'armes, et que tu es d'une jolie force à l'escrime.

La Vrillière lui tendit machinalement la main et le laissa partir sans avoir prononcé un seul mot.

— C'est égal, dit l'autre en traversant l'antichambre et en s'enveloppant avec un soin minutieux dans son paletot, il n'ou-

bliera ni le nom ni l'adresse de mon Italien.

De Leufroy était parti et la Vrillière était resté à la même place ; — il écoutait ses pensées.

— La princesse Pallianci, — Marini, — murmura-t-il entre ses dents, voilà deux noms qui doivent se toucher de bien près.

Tout-à-coup il sonna.

— François, dit-il à son valet de chambre, faites atteler mon coupé et dites à Adrien d'aller m'attendre avec *Hercule* à la porte Dauphine, il montera *Favorite.*

On voit qu'il s'apprêtait à suivre l'ordonnance du médecin.

En sortant, il se rendit directement chez Édouard de Rouvaux, au ministère.

Il remit sa carte à l'huissier. — Comme celui-ci le connaissait pour l'avoir vu fort

souvent, il alla tout de suite porter cette carte au chef du cabinet.

M. de Rouvaux fit répondre qu'il était désolé, mais qu'il lui était impossible de recevoir M. de la Vrillière en ce moment.

— A quelle heure pensez-vous que je puisse revenir ? dit celui-ci.

— Le chef du cabinet sera très-occupé toute la journée, répondit l'huissier.

La Vrillière se mordit les lèvres et tourna brusquement le dos.

— Allons, allons, dit-il en descendant rapidement l'escalier, je tiens le calice, il faut le boire jusqu'à la lie.

— Au club, dit-il en se jetant dans sa voiture.

Il arriva bientôt rue Grange-Batelière.

Ses joues étaient pâles et son cœur battait.

Sur l'escalier, il rencontra deux personnes qui descendaient : — il les connaissait particulièrement toutes deux, et était avec elles dans les meilleurs termes ; — comme il allait à leur rencontre, ces personnes, soit qu'elles fussent réellement pressées, soit qu'elles voulussent éviter toute conversation avec celui qui les abordait, continuèrent de descendre les marches de l'escalier après avoir salué la Vrillière assez froidement, — mais cependant avec une politesse irréprochable.

Celui-ci resta un instant sans mouvement, les poings fermés, les lèvres pâles et frémissantes, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu; alors il secoua la tête avec un mouvement brusque, presque convulsif, et entra au club.

Il y a dans ce monde où nous vivons mille manières de flageller cruellement l'a-

mour-propre d'un homme, sans manquer aux lois du savoir-vivre. — Aussi, chacun lui rendit son salut, répondit à ses paroles, mais, sous le moindre prétexte, on s'éloignait de lui, et il se trouvait seul... seul... comme la veille dans le salon du général d'Épernay ; si on ne lui jetait pas au visage les mêmes mots d'insultes et de répulsion, il voyait se faire autour de lui un isolement glacial. — Une parole, un regard, un signe qu'il eût pu mal interpréter... et il se fût vengé; — mais rien... rien... que des yeux qui se détournaient, et des visages glacés.

— Toujours !.. dit-il en s'élançant hors du club, toujours... partout et de tous repoussé !... De quelque côté que je me retourne, je trouve une lame qui me blesse. — Sous la politesse des uns est masquée l'insulte; le dédain sous la froideur des

autres. — Oh!.. le sang de mon père se remue et s'agite en moi!..

Une sueur froide coulait entre ses cheveux et le long de ses tempes; — sa respiration était si oppressée qu'elle l'étouffait.

Il se jeta dans sa voiture et se fit conduire porte Dauphine.

Là, ses chevaux l'attendaient; il partit au galop d'*Hercule* et fit le tour du bois sans s'arrêter; il avait besoin d'air, de mouvement, de bruit. — Son cheval ruisselait d'écume, tant sa course avait été rapide; — enfin il s'arrêta.

Il était tellement plongé dans les douloureux replis de sa pensée, qu'il ne vit pas deux cavaliers venir par la même allée que lui au grand trot de leurs chevaux. — Au bruit qu'ils faisaient, il leva cependant la tête.

Les deux cavaliers tournèrent brusquement par une allée à droite.

— Le baron de Rollan, et le comte de Martell, murmura sourdement la Vrillière en tordant dans ses mains les rênes de son cheval : hier ils fussent accourus au-devant de moi ; aujourd'hui, aussitôt qu'ils m'aperçoivent, ils me fuient... Hommes implacables!... hommes implacables!...

Et d'un mouvement furieux, il enfonça ses deux éperons dans les flancs d'Hercule ; — Hercule fit un bond et partit comme un trait. — On eût dit un cheval emporté.

La Vrillière, les joues blanches comme celles d'un mort, la poitrine bondissante, regardait les arbres de la route, et eût remercié le ciel, si son cheval en passant lui eût brisé le crâne contre l'un d'eux.

Si son cœur déchiré, et non la torture

de son orgueil humilié eût gémi en lui, cet homme eût été digne de toutes les compassions et de toutes les pitiés, mais c'était le sang de sa vanité souffletée qui s'était retiré de son visage et qui avait blémi ses joues.

La nuit venue, il rentra chez lui, sa figure était effrayante; le tumulte de ses pensées et de sa colère avait bouleversé ses traits. — Il se laissa tomber sur un fauteuil en serrant dans ses deux mains comme dans un étau de fer son front prêt à se briser :

— Oh ! je me vengerai !... je me vengerai !... dit-il tout-à-coup d'une voix fiévreuse en se levant brusquement, vous m'avez repoussé... foulé aux pieds !.... Courage !.. courage !.. réveillez en moi le sang des révolutionnaires. — Eh bien !... tout est fini !.. lutte entre nous, lutte éter-

nelle!... Vous m'avez donné la honte et l'humiliation, je vous rendrai en échange la ruine et la mort!.. Société! société, je te maudis!... Je voudrais te tenir tout entière dans mes mains pour te briser d'un seul coup.

Parlant ainsi, il marchait à grands pas dans sa chambre, son front s'était relevé plein d'orgueil, le fiel de son cœur ruisselait sur ses joues. — C'était l'expression vivante de Satan au regard cynique, au rire venimeux.

— Oui, reprit-il en frappant dans ses mains avec une joie convulsive, de Leufroy a raison... le piédestal de cette statue d'argile n'est pas si fortement scellé dans le sol que l'on ne puisse la renverser; venez à moi!.. conspirateurs d'instinct et de métier, j'ai de l'or à jeter à pleines mains!.. venez à moi, j'ai de la haine!

que m'importent les moyens pour arriver au but!.. je ramasserai la lie des carrefours... j'empoisonnerai le travail honnête de l'ouvrier .. je creuserai cette boue infecte que toute population traîne après soi, et j'y trouverai une armée d'émeutiers prête à ne laisser sur son passage que du sang et des ruines... A moi !.. à moi !.. je suis le génie de la destruction !..

Et il retomba épuisé par l'excès de sa propre fureur.

La nuit qui suivit fut sans sommeil, il la passa tout entière perdu dans le dédale de ses projets insensés.

Quand le jour vint, son front, plus calme en apparence du moins, avait l'empreinte d'une résolution fermement arrêtée. — Il ne restait plus d'hésitation dans son esprit, le dernier soufflet était tombé sur la joue de son orgueil, sa dernière es-

pérance était brisée, et avec elle la dernière digue de ce caractère ambitieux et jaloux; — il avait tout essayé, tout tenté, tout voulu, tout demandé, il avait frappé sur toutes les cordes de l'ambition humaine; il avait approché sa lèvre ardente de toutes les sources et chacune s'était tarie à son approche.

Le dernier mot était dit entre lui et cette société vers laquelle ses désirs ardents s'étaient tendus sans pouvoir y atteindre. — Maintenant il ne voulait plus rien que bouleversement et ruine, il se relevait dans son humiliation et dans sa haine. — Il lui fallait surtout du bruit, du mouvement, de l'agitation pour échapper à ses pensées.

Huit heures venaient à peine de sonner. — Et son cabriolet attelé attendait au bas de l'escalier.

Il prit son portefeuille qu'il bourra de billets de banque, et sortit de sa chambre.

Il se jeta brusquement dans son cabriolet, saisit les rênes avec une vivacité fébrile, et sans se rappeler que le cheval attelé était vif et fringant, il lui lança un vigoureux coup de fouet.

L'animal peu habitué à de semblables façons d'agir fit un bond et partit au galop.

La Vrillière le laissa aller à son gré, tantôt au trot, tantôt au galop, le dirigeant à peine, ne voyant et n'écoutant que la tempête qui grondait en lui.

Pourtant, il venait de traverser sans encombre la partie si populeuse des halles qui avoisine la pointe Saint-Eustache et allait entrer dans la rue aux Fers, lorsqu'à l'encoignure du *Marché des Innocents*

il se trouva en face d'un groupe nombreux.

Deux hommes se battaient ; et au milieu d'eux une femme hurlait et arrachait indifféremment les cheveux de l'un ou de l'autre des deux combattants.

Pour la population de Paris, tout est un spectacle et un amusement; aussi la foule, sans chercher à intervenir, regardait et riait.

Le cheval était lancé ; — la Vrillière n'eut que le temps de se cramponner aux rênes d'un mouvement si brusque, que le cheval se dressant sur ses jarrets nerveux battit l'air de ses pieds de devant et fit à demi pirouetter le cabriolet, dont les roues renversèrent une échoppe et brisèrent plusieurs étalages; — fruits, volailles, graines et légumes roulèrent pêle-mêle sur le pavé.

Alors ce fut un tumulte de cris et un désordre effrayant.

L'espace était fort large; — hommes, femmes et enfants se pressaient avec effroi les uns sur les autres, tandis que le cheval, dont les jambes étaient embarrassées par les débris épars des étalages renversés, bondissait et faisait jaillir autour de lui sur le pavé d'éclatantes étincelles.

Le domestique avait sauté à bas du cabriolet et cherchait à calmer l'animal impatient qui blanchissait son mors d'écume.

— Gare!... gare!... criait la Vrillière debout dans son cabriolet, et qui sentait le cheval prêt à lui échapper.

Chacun s'était jeté de côté; le fer des roues broyait les fruits et les légumes qui gisaient à terre.

La terreur avait été le premier senti-

ment de cette foule ; — après la terreur vint la colère, et comme toujours, en tout lieu, se glissent ces hommes à venin, instinctivement haineux, qui ont à la bouche injures et vociférations toutes prêtes, — des cris et des menaces s'élevèrent, semblables à l'orage qui gronde avant d'éclater, et une sorte de garçon boucher, les manches de chemise retroussées, le tablier maculé de sang, s'élança insolemment à la tête du cheval et saisit, d'un de ses bras nerveux, la bride à la hauteur du mors.

Pour les masses surtout, cette vérité est incontestable : — « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » — Les masses, corps multiple, sans énergie et sans résolution, obéissant au premier cri qui se pousse, au premier élan qu'on lui donne, et faisant avec la même joie et la même ingratitude des héros ou des victimes.

Aussi déjà vingt personnes entouraient la voiture, se pendant les uns après les harnais du cheval, les autres après les ressorts du cabriolet, tandis que des gamins se hissaient sur les marche-pieds; — tous hurlaient des injures et montraient les poings.

La Vrillière n'était pas du peuple par ses allures, ses goûts et ses habitudes; mais il en était encore par sa nature robuste, son torse d'athlète, ses bras d'acier. — Tout son sang, déjà violemment agité par une sourde colère, comprima son cœur en s'y entassant et remonta à son visage; il rejeta loin de lui les rênes inutiles qu'il tenait à la main, et d'un bond s'élança hors du cabriolet. — Déjà il avait saisi le garçon boucher et l'étreignait dans ses mains de taureau; mais à la fois, comme une meute déchaînée, tous les

bras l'enlacèrent avec des hurlements de bêtes fauves et des cris furieux : cela devenait la bataille de tous contre un seul, et le futur démocrate, après tant d'humiliations déjà subies, tant d'outrages reçus, se voyait exposé aux insultes et aux brutales violences de ceux dont il voulait devenir l'adulateur rampant, et faire les servants de sa haine et les instruments de sa vengeance.

La Vrillière, par un de ces instincts de nature qui vous prennent à l'improviste, avait oublié la pensée nouvelle qui germait dans son cœur ulcéré, le but unique de son orgueil écrasé, de son ambition déçue ; et, insouciant du péril qui le menaçait, il eût, certes, tant sa colère grandissait, étranglé le garçon boucher, si l'arrivée d'un nouveau venu n'eût changé l'aspect de cette scène.

Cet homme, vêtu d'une longue redingote boutonnée jusqu'au cou, avait de longues moustaches entièrement blanches et, en travers du front, une profonde cicatrice; — sa mise, aussi propre qu'elle pouvait l'être, cachait mal l'usure des vêtements; mais l'aspect mâle et sévère du visage en faisait oublier la pauvreté, si elle ne la dissimulait pas entièrement. — A l'une des boutonnières de la redingote, un vieux ruban rouge noué là, depuis bien des années, indiquait que c'était un vieux soldat.

A son bras était une jeune fille vêtue d'une petite robe grise : sa mise des plus simples, avait une irréprochable propreté.

— Eh bien donc! qu'y a-t-il? et que veut-on de cet homme?... s'écria-t-il d'une voix tonnante en s'élançant au mi-

lieu du groupe qui vociférait contre la Vrillière, après avoir rapidement fait signe à la jeune fille de s'éloigner un peu de cette scène de tumulte.

Les masses ont un respect inné pour tout ce qui ressemble à la vieillesse ; aussi les moustaches grises de celui qui parlait ainsi, l'expression grave de son visage, fixèrent sur lui les yeux de tous.

Avec ses deux bras il s'était déjà frayé un passage.

Un de ceux qui étaient les plus acharnés (car chaque foule a son meneur comme chaque meute a son limier) s'écria :

— C'est un aristocrate !.. un faiseur d'embarras !... nous avons par-dessus la tête de ces gens-là !...

— Voyez !.. cria un autre, comme il a brisé nos étalages et renversé nos marchandises.

— Il s'en est bien peu fallu, dit une femme en montrant les poings, qu'il n'écrasât mon petit : je lui aurais arraché les entrailles !

— Est-ce sa faute si son cheval s'est emporté et si cette bride que je vois pendante s'est brisée ?... répondit froidement le vieux soldat ; a-t-il refusé de payer les dégâts qu'il avait commis ?... le lui avez-vous seulement demandé ?... En tout cas, cinquante contre un seul... c'est une lâcheté !...

Toutes ces paroles brèves et fermes s'étaient succédé rapidement, et pas une voix n'avait répondu ; car s'il faut un souffle pour soulever la colère de la foule, il suffit aussi d'un souffle pour l'apaiser. — Le cœur est bon, la tête est folle.

Déjà chacun s'éloignait et les cris s'éteignaient dans les poitrines.

Le vieux Dominique (nos lecteurs l'ont reconnu sans doute) regardait avec un visage moins sévère ceux qui l'entouraient.

— Allons donc!... dit-il, vous êtes de braves gens, et vous alliez commettre une mauvaise et criminelle action.

Il s'approcha alors tout-à-fait de la Vrillière.

— Je suis convaincu, dit-il, que monsieur a trop de justice dans le cœur, pour vouloir que de pauvres gens perdent ainsi le fruit de leur travail.

— Vous avez raison, monsieur, dit celui-ci, ce que la violence n'eût jamais obtenu de moi, j'étais prêt à le faire de mon propre mouvement... J'ai voulu montrer seulement que les bras que couvre cet habit sont aussi forts et aussi nerveux que ceux de ce boucher.

Tout en parlant, il avait tiré de son portefeuille un billet de banque.

— Voici mille francs, veuillez les distribuer entre ceux auxquels bien involontairement j'ai causé quelque dommage; — si cette somme ne suffit pas, que celui qui aurait encore à souffrir de cet accident, se présente rue de Provence, numéro 19, et demande M. de la Vrillière; jamais réclamation juste n'y sera repoussée, jamais un malheureux n'y viendra en vain.

— Eh bien!... vous voyez!... dit le vieux soldat en élevant le billet de banque au-dessus de sa tête et le montrant à tous.

Un murmure de joie succédait déjà à la tempête si furieuse qui grondait tout-à-l'heure.

La Vrillière promenait autour de lui

son visage interrogateur ; un sourire indéfinissable était sur ses lèvres. — Il étudiait.

Qu'il prenne garde, le peuple est une épée à deux tranchants qui blesse souvent la main qui veut s'en servir. — C'est un instrument parfois, mais un despote toujours. — Capricieux et ingrat enfant, que l'on s'aliène avec des bienfaits réels, que l'on séduit avec de fausses promesses et que l'on passionne toujours avec de grands mots ; mais arrive une heure où la justice et la vérité remontent à la surface, et tous ces faux et lâches déclamateurs de la liberté retombent dans la boue d'où ils sont sortis.

La Vrillière avait parlé à voix haute et d'un ton plein d'emphase, aussi ses paroles avaient-elles produit l'effet qu'il en attendait. — L'admiration est si près de la

colère! — Encore quelques mots sonores, quelques belles phrases pompeuses, et il eût été porté en triomphe avec son cheval.

— C'est un brave homme, au résumé, dit l'un des plus acharnés, en tendant sa main calleuse à la Vrillière, — n'est-ce pas, vous autres?

Un hurra d'acclamations accueillit ces paroles. — La Vrillière allait devenir un héros.

— Adrien, dit-il à son domestique, dont les vêtements avaient eu à souffrir de la lutte, reconduis mon cabriolet, j'irai à pied.

Puis il se retourna vers le soldat qui était allé rejoindre sa fille et chercher à calmer son émotion.

— Merci, monsieur, lui dit-il, du service éminent que vous m'avez rendu, en

empêchant une lutte déplorable; permettez-moi...

Dominique, d'un mouvement brusque et rapide, arrêta la main de la Vrillière, qui entr'ouvrait son portefeuille, et montra le vieux ruban rouge attaché à sa bontonnière.

— Pardon, dit la Vrillière, mais que je puisse au moins reconnaître...

— Ce que j'ai fait pour vous, monsieur, en pareille circonstance, faites-le pour un autre, voilà tout.

— Au moins, votre nom, votre demeure ?

— A quoi vous serviraient mon nom et ma demeure? reprit le soldat avec un sourire plein d'amertume, si vous les saviez, je vous demanderais, au contraire, de les oublier ; — car tout nous sépare : vous êtres riche, généreux, je le vois ; je suis

pauvre, mais fier. — Je vais remettre à qui de droit ce billet de mille francs pour être distribué, et je continuerai mon chemin.

— Soit donc, dit la Vrillière qui regarda plus fixement le vieux soldat; mais je vous répète une seconde fois mon nom : la Vrillière, — mon adresse : rue de Provence, numéro 19. — Si jamais, pour vous ou pour votre fille, vous avez besoin de moi, n'oubliez, je vous prie, ni l'un ni l'autre.

— Je vous suis reconnaissant, monsieur, de vos offres de service et de vos bonnes paroles; — mais Dieu n'abandonne jamais les malheureux, et Madeleine et moi nous croyons en Dieu.

La Vrillière lui tendit la main, Dominique y mit la sienne.

Il allait s'éloigner.

— Ah! monsieur, dit-il en s'éloignant, un conseil si vous voulez bien me le permettre : quand vous viendrez dans des quartiers aussi populeux que ceux-ci, ayez un cheval moins ardent, et surtout servez-vous de guides plus fortes.

Puis Dominique embrassa au front sa fille Madeleine, et se dirigea vers la boutique qui faisait le coin du marché, et devant laquelle se tenait un des gardiens préposés à la surveillance.

Les différentes scènes que nous venons de raconter avaient été rapides; mais, par leur contraste si étrange, elles avaient fortement émotionné la Vrillière. — La démarche qu'il voulait faire demandait tout le calme, le sang-froid et la subtilité de son esprit; aussi, au lieu de suivre le chemin direct, il se dirigea vers les quais pour laisser l'air du matin rafraîchir son front

brûlant et lui rendre le calme nécessaire.

Il marchait tantôt lentement, tantôt d'un pas rapide, ou bien s'arrêtait et posait sa main sur sa poitrine, comme s'il eût ressenti une douleur soudaine.

Celui qui l'eût regardé quelque peu attentivement, eût deviné ou pressenti peut-être la tempête intérieure qui grondait en lui ; — mais chacun dans la vie n'a-t-il pas sa propre agitation, et tous passaient, courant, comme lui le faisait, après le rêve de leurs pensées.

Enfin, après avoir marché près d'une heure, il s'arrêta devant le numéro 2 de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

On le voit, de Leufroy avait raison : — la Vrillière n'avait oublié ni le nom ni l'adresse de l'Italien Marini.

[illegible]

# UNE VISITE CHEZ MARINI.

## XIII.

La Vrillière monta l'escalier d'un pas rapide et sonna comme jamais peut-être on n'avait sonné à la porte de cette demeure conspiratrice.

Aussi notre Italien, qui était accoudé

sur son bureau, fit un bond de frayeur.

— Il y a des consciences douteuses que le moindre bruit inaccoutumé fait tressaillir.

— Diable !.. murmura-t-il, en serrant précipitamment dans une petite cachette pratiquée au fond d'une armoire, divers papiers épars devant lui : voilà quelqu'un qui s'annonce en maître.

Il alla ouvrir.

— Marini? dit brusquement la Vrillière, aussitôt que l'Italien se présenta à la porte.

— C'est moi, dit celui-ci en jetant un regard oblique et scrutateur sur le visiteur étranger.

— Pouvons-nous causer?

— Tant qu'il vous plaira.

— Alors, fermez votre porte et asseyons-nous.

— Monsieur a quelque chose d'important à me communiquer, reprit Marini qui avait refermé la porte et approchait une chaise.

La Vrillière le regarda un instant fixement, comme s'il eût voulu lire sur sa physionomie la manière dont il devait engager la conversation.

— Vous êtes réfugié politique?

— Je suis agent d'affaires.

— Signor Marini, je viens ici sachant parfaitement qui vous êtes et voulant aller droit au but, ainsi, parlons franchement.

— Je ne demande pas mieux.

La Vrillière s'assit en homme qui sait chez qui il est, et surtout ce qu'il veut.

— Écoutez-moi bien, signor Marini.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— J'ai six millions de fortune.

— Joli denier, monsieur.

— Et sur ces six millions, il y a deux cent mille francs pour celui qui me servira avec dévouement, intelligence et discrétion. — Il ne tient qu'à vous d'être cet homme.

Marini se redressa en ouvrant de grands yeux, sa figure se dilata, un sourire glissa sur ses lèvres minces et effilées et un léger tressaillement parcourut ses membres, comme ce frisson que donne la fièvre. — Deux cent mille francs sont un assemblage de chiffres et de mots qui frappent bien rudement le cerveau d'un homme; mais notre Italien, par race et par habitude, savait contenir ses joies et cacher ses émotions.

— Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? dit-il.

— Je vois que vous aimez à prendre vos précautions.

— Je suis prudent.

— C'est de bon augure.

— J'ai l'honneur, riposta l'Italien, de parler à ?..

— Je ne tiens pas à garder l'incognito; je me nomme la Vrillière.

Marini releva subitement la tête et arrêta ses yeux sur le visiteur, mais son visage habitué à être l'esclave de sa volonté n'exprima aucun étonnement.

— Ah ! la Vrillière... répéta-t-il d'une voix pleine de bonhomie. Je connais ce nom-là... Monsieur votre père ne s'appelait-il pas aussi... Barasson... je crois ?

La Vrillière eut un saisissement qui le prit à la gorge ; il se mordit les lèvres jusqu'au sang et ne répondit pas.

L'Italien continua :

— Monsieur Barasson, ancien munitionnaire de l'armée de la Moselle... C'était un Provençal exerçant autrefois, si je ne me trompe, l'état de...

— Oui, interrompit brusquement la Vrillière : mon père était munitionnaire de l'armée de la Moselle.

La physionomie de l'Italien avait complétement changé d'aspect. La préoccupation soupçonneuse qui en assombrissait les traits s'était enfuie, car il savait maintenant le terrain sur lequel il marchait.

—Il n'y a rien de tel que de se connaître pour bien s'entendre, reprit-il presque aussitôt, en passant ses mains sur ses cheveux coupés ras. — Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas, et de mes petits services? C'est évident! — De quoi s'agit-il?

— Tu es intelligent et discret? répliqua

la Vrillière avec une familiarité subite dans le ton et les manières.

— C'est mon métier.

— Je paierai bien.

— C'est votre garantie.

On voit que l'Italien marchait à son tour, droit au but.

— Tu es affilié aux sociétés secrètes ?

— C'est possible.

— A la tête de ces sociétés, et comme lien entre la France et l'Italie, il y a la princesse Pallianci ?

— On le dit.

— Tu la connais ?

— Un peu.

— La princesse, sous l'enveloppe d'une femme gracieuse, cache toute l'énergie d'un homme et entretient une correspondance directe avec les chefs de la *Jeune-Italie.*

— Vous en savez beaucoup sur le compte de la princesse, répondit Marini, avec un demi-sourire.

— Pas autant que je veux en savoir.

Marini, pour la première fois, regarda la Vrillière en face.

Celui-ci continua :

— La princesse se sert de toi?

— Qui vous l'a dit?

— Que t'importe? je le sais.

— Continuez, excellenza.

— La princesse ne peut te payer le quart de ce que je te paierai. Sois donc à moi avant d'être à elle.

— Vous raisonnez avec une grande logique, monsieur Barasson, dit l'Italien en plongeant son regard dans celui de son interlocuteur; car les yeux parlent aussi bien que la bouche, et disent souvent ce que les lèvres n'osent pas exprimer.

Le front de la Vrillière se plissa.

Il n'était pas encore habitué à ce nom de Barasson, qui faisait fermenter tout le fiel amassé au fond de son cœur.

— La princesse est puissante dans son parti? reprit-il.

— Les femmes sont puissantes toutes les fois qu'elles le veulent.

— Tu réponds comme un Italien. — Allons, signor Marini, dites-moi tout ce que vous pouvez savoir sur la princesse; et comme il y a des paroles qui se paient au poids de l'or, voilà de quoi payer les vôtres.

Tout en parlant, Barasson avait retiré dix mille francs de son portefeuille et les avait posés sur le bureau, à côté duquel était assis Marini.

L'Italien appuya sa main sur les billets

avec une vivacité fébrile et murmura à voix presque basse :

— Vous voulez que je vous dise ce que je sais sur la princesse, afin d'avoir barre sur elle, n'est-ce pas?

— Je vois que tu comprends à demi-mot.

Marini avança quelque peu sa chaise.

— Monsieur Barasson, ou monsieur de la Vrillière, je ne tiens pas au nom, ajouta-t-il, en voyant le tressaillement involontaire qui crispa les traits de celui-ci, les pauvres diables, comme nous, qui n'ont pas à leur disposition des millions à remuer à la pelle, sont adroits et prudents par métier et par instinct, je prévois que nous nous entendrons à merveille. Dites-moi donc nettement ce que vous voulez, et jouons cartes sur table... sans tricher?

Il y eut un instant de silence.

— Je veux, reprit tout-à-coup la Vrillière d'une voix brève, être à la tête de vos sociétés secrètes, je veux les dominer par ma volonté ; — elles sont pauvres, je les ferai riches ; mais...

— Vous voulez tenir tous les fils dans votre main... hommes et choses ; je comprends.

La parole calme de Marini contrastait étrangement avec la voix stridente de la Vrillière, avec ses gestes brusques et son visage tour-à-tour pâle ou empourpré.

L'Italien ne perdait pas un seul de ses regards ni un seul des mouvements de sa physionomie et avait placé sa main crispée sur les dix mille francs, dont le contact le brûlait comme une flamme ardente.

— Je sais peu de choses sur la princesse, dit-il, parce que je n'avais pas d'in-

térêt personnel à rien savoir de très-particulier sur elle, et que je n'aime pas la besogne inutile; mais il y a eu sur son compte, autant que je peux le croire, des histoires assez variées à différentes époques, de petits scandales à Naples et à Florence; — mais, ajouta-t-il en plissant sous ses doigts les billets de banque, avec les mots puissants que vous avez prononcés tout-à-l'heure, on sait dans ce monde tout ce que l'on veut savoir, et je vous aurai, si vous le désirez, les détails les plus précis et les plus circonstanciés.

— Cela ne peut jamais nuire; — détails et pièces authentiques, s'il y en a, j'y tiens.

— Il y en aura, reprit Marini avec un sourire de serpent. — Je commence: — La princesse est une très-belle personne pour les uns : les autres sont d'un avis con-

traire ; car sa beauté est tout entière dans un des types italiens le plus fortement accentués ; mais ses yeux, quand elle le veut, ont une puissance irrésistible, la preuve c'est que peu y ont résisté, et que son char a traîné bien des victimes ou bien des esclaves. — La princesse est d'un esprit très-fin, très-énergique et très-simple ; les meneurs les plus importants de notre *Jeune-Italie*, les Mazzini et autres, ont une très-grande confiance en elle, et s'en servent comme d'un agent secret qui inspire moins de défiance. — C'est comme vous l'avez dit, le trait d'union révolutionnaire entre la France et l'Italie. La princesse, sous une enveloppe pâle et rêveuse, a un brasier dans la tête ; — son cœur est de feu, ses paroles sont de flamme ; il y a dans cette nature, en apparence maladive, une puissance de volonté que rien n'abat et

qui lutterait contre un mur de fer; mais elle est, à son gré, froide ou enthousiaste. N'allez pas croire au moins qu'elle ait toujours eu des penchants démagogiques et égalitaires aussi nettement développés; — quel est celui, en ce monde changeant, dont le présent est le calque ou même la déduction du passé? — La princesse est née d'une des familles les plus aristocratiques de l'Italie ; — elle a aimé le bal, les fêtes, le luxe, les joies sans fin que donne l'argent, l'orgueil sans limite que donne la naissance; elle a fait parler d'elle de toute façon; mariée de très-bonne heure, comme le sont souvent les Italiennes, son mari est la seule chose à laquelle elle n'ait jamais pensé; il le lui rendait avec usure, — nous sommes ici, n'est-ce pas, pour parler net ; — c'était une débauche à partie double. — Maintenant je manque de

détails; mais le résumé est que la société italienne, peu farouche et tracassière de sa nature sur ces sortes de choses qui lui importent fort peu, a cependant fini par se scandaliser un beau jour, et l'a mise à la porte. — Pendant ce temps-là, son mari, qui était venu en France avec les réfugiés politiques que notre chère Italie vous envoie de temps en temps, s'était créé, de son côté, une autre femme de contrebande; mais la princesse avait le cœur d'une Italienne, haineux et vindicatif, elle afficha le scandale. — C'est comme cela que, d'amants en amants, de passions en passions, quoique bien jeune encore, puisqu'elle a de vingt-six à vingt-sept ans, elle s'est jetée à bras ouverts dans le parti révolutionnaire, par amour peut-être de l'imprévu et de l'aventure, plutôt par haine de cette société qui

l'a repoussée, honnie ; — les portes étaient fermées là-bas, ouvertes ici, le choix n'était pas difficile.

De Leufroy avait raison : — Marini était un homme de premier mérite ; — il savait hurler avec les loups, mais hurler d'une façon toute particulière, et il avait soin d'attirer, par ses paroles adroitement combinées, la pensée secrète de jalousie et de haine qui brûlait le cœur ulcéré de la Vrillière. Il avait eu le soin d'appuyer vers la fin de la phrase avec une netteté d'accentuation toute particulière sur chacun des mots pour qu'ils pénétrassent plus profondément et plus sûrement, mais son regard fort indifférent n'avait aucune expression.

Celui-ci avait laissé tomber sa tête sur sa main et réfléchissait profondément.

— C'est bien ! dit-il en se relevant brusquement.

— Mais je vous l'ai dit, et je vous le répète, reprit l'Italien, elle a beaucoup de charme, d'attraction ; vous croirez la dominer, elle vous dominera.

Un sourire dédaigneux plissa les lèvres de Barasson.

— Maintenant, dit-il, quels sont les hommes importants de votre association ?

Marini regarda la Vrillière dans le blanc des yeux.

— Nous jouons cartes sur la table, signor Marini, reprit avec hauteur la Vrillière.

— C'est juste ! je l'avais oublié, répliqua l'Italien en souriant à sa façon.

— Il y en a trois en ce moment : — Faustin, Vauthier et de Leufroy.

— Ah! de Leufroy, fit la Vrillière.

— Vous le connaissez ? riposta Marini de l'air le plus naturel.

— Un peu.

— Vous le connaîtrez beaucoup quand vous voudrez.

La Vrillière se leva.

— Marini ! dit-il d'une voix brève et quelque peu rude, je veux lire complétement dans la vie de ces trois hommes, savoir ce qu'ils sont réellement et ce qu'ils valent.

— Tu me comprends.

— Parfaitement ! — Vous saurez s'ils sont de cuivre ou d'or.

— Tu ne parleras à personne de ma visite et de notre conversation.

— Le silence est la meilleure de mes qualités.

— Tu as donc des qualités, signor Marini ?

— J'ai celles dont j'ai besoin, monsieur Barasson, riposta l'Italien fort paisiblement ; je ne m'occupe pas des autres, car j'estime que celles-là sont des fantaisies d'hommes riches, et je suis pauvre.

La Vrillière ne put s'empêcher de jeter sur l'Italien un regard plein de dédain. — Celui-ci s'en aperçut sans doute, mais n'y fit nulle attention ; il y avait si longtemps qu'il s'était mis au-dessus des préjugés.

La Vrillière que nous appellerons dorénavant aussi bien Barasson (puisqu'il a l'avantage de posséder ces deux noms), se plaça devant Marini.

— Je veux, lui dit-il, être affilié à cette société dont ces hommes sont les chefs cachés.

— Rien de plus facile.

— Par en haut, bien entendu.

— Je n'oserais pas vous proposer autre chose, répliqua l'Italien avec son même sourire.

— Je veux que ces hommes viennent à moi, et non pas aller à eux.

— Vous avez l'origine et la fortune, ils n'ont ni l'une ni l'autre; ils iront à vous.

— Prends mon adresse sur ton calepin.

— Je n'écris pas, j'apprends par cœur, c'est plus prudent.

— Rue de la Chaussée-d'Antin, n° 19.

L'Italien s'inclina respectueusement.

— Dans peu de jours, dit-il, je me présenterai à votre hôtel, si vous voulez bien me permettre cet honneur.

Barasson fit un signe de tête affirmatif, prit son chapeau, remit son manteau sur ses épaules et sortit.

— Allons, allons, dit Marini en se frottant les mains dès qu'il fut seul, ma for-

tune est faite. Haine et orgueil ! ce sont deux mines d'or, je les exploiterai.

Tout en parlant ainsi, il comptait un à un les billets de banque que Barasson avait posés sur son bureau. — Il les serra avec un soin minutieux qui dénotait à quel point il les appréciait et les chérissait ; puis appuyant ses deux coudes sur la table et son menton dans ses deux mains il se prit à réfléchir ; car la fortune était venue à lui, comme elle vient toujours, soudaine et inattendue.

Après quelques instants de méditation, il releva son front ; — ses yeux avaient des regards ardents, et ces seuls mots errèrent sur ses lèvres comme le murmure intérieur de sa pensée :

— Eux par lui !.. lui, par eux !.. Alerte, Marini ! avec de l'adresse et de l'énergie, l'avenir est à toi. — Allons voir la

princesse Pallianci. — Cette belle princesse serait capable de m'en vouloir, si elle m'avait entendu. — *Patienza ma diva,* j'en sais bien d'autres sur votre compte, une certaine histoire surtout qui vous ferait bien frissonner ; ah !... ah !... ah !... il ne faut pas brûler toute sa poudre le même jour. — Décidément, les sociétés secrètes ont leur mérite.

Un ricanement aigu sortit des lèvres de l'Italien ; puis tout-à-coup ses deux sourcils se froncèrent et son visage prit une expression de dureté étrange.

— Et toi !.. dit-il, comte manqué de la Vrillière, toi qui viens à nous par orgueil, toi, qui veux nous dominer tous, tu as aussi ta place dans le casier de l'Italien Marini. — *Patienza per Dio* !... *patienza* !

Tout en grommelant entre ses dents ces

derniers mots puisés dans sa langue maternelle, il s'enveloppa d'un vieux manteau dont la trame grisâtre remplaçait par endroits le drap usé, et enfonçant jusque sur ses yeux un chapeau dont il faut renoncer à peindre les couleurs variées, il se dirigea vers la maison où demeurait la princesse Pallianci.

# OLYMPIA.



## XIV.

L'appartement de la princesse était un véritable *Eldorado*.

L'Italienne se souvenait de sa belle et lascive patrie, de son doux *farniente*, de ses soirées tièdes et embaumées, elle se

souvenait des gondoles de Venise, du ciel bleu de Florence, et de Rome, la ville antique; de Naples que baigne mollement la mer, de toutes les douces heures passées à rêver et à attendre : elle se souvenait des sérénades qui sont la voix des amoureux. Aussi avait-elle réuni tout ce qui parlait à ces souvenirs; — partout des fleurs, dont les tiges montaient le long des murs comme des serpents azurés, et dont les branches retombaient demi-penchées; — on eût dit un bosquet.

Au milieu de ces fleurs diaprées et odoriférantes, des oiseaux de tous les pays voltigeaient en liberté au milieu des feuillages et faisaient entendre leur souple et harmonieux gazouillement; des rideaux de brocatelle, de molles ottomanes, des tapis dans lesquels les pieds se perdaient comme s'ils eussent marché par un beau

jour d'été, sur le gazon d'une verte prairie, des aquarelles et des peintures de Calamatta, de Wyld, de Joyant ; et au milieu de tout cela, comme un joyau dans un écrin, la princesse, belle et brune Italienne, tantôt énergique à l'excès, tantôt, au contraire, étendant sur la soie ou le velours ses membres indolents.

Elle était ce jour-là à demi-couchée dans un grand fauteuil.

Autour de ses petits pieds, chaussés de mules brodées, couraient les dessins étranges et fantastiques d'un beau tapis de Turquie ; devant elle, sur une petite table en bois de rose, des papiers épars, des livres ouverts, des pages à moitié écrites, tout ce qui indique ou le désordre de la pensée ou l'essai du travail. — Elle rêvait, la belle princesse, enveloppée dans une robe de chambre doublée de soie grise, les boucles

de ses longs cheveux noirs souples et lustrés étaient répandues sur ses épaules et sur son cou, son teint olivâtre et ses sourcils noirs, si bien marqués, qu'on les eût dits faits avec un pinceau, donnaient à sa physionomie un aspect indéfinissable.

Elle jouait machinalement d'une main avec un des bouts de sa ceinture, tandis que de l'autre elle tenait une petite cigarette allumée qu'elle approchait parfois de ses lèvres, — ses oiseaux gazouillaient leurs mélodieux concerts, — lorsque la porte de son boudoir s'ouvrit, et donna passage à un homme qui entra fort cavalièrement le chapeau sur la tête, avec ce sans-façon d'allure qui indique une grande intimité.

— Décidément, mon cher Faustin, dit la princesse, en se soulevant à moitié, vous êtes un homme incorrigible; vous entrez

toujours comme un ouragan ; voyez plutôt, vous avez effrayé mes oiseaux, ils ne chantent plus.

Celui-ci prit la main de la princesse qu'il porta à ses lèvres.

— Faustin, dit celle-ci, en s'étendant de nouveau sur son divan, vous avez un beau front, votre chapeau m'empêche de le voir.

— Pardon, répondit Faustin, qui comprit parfaitement le sens véritable de la phrase.

— Vous avez l'air bien préoccupé aujourd'hui.

— Et je le suis ; le renouvellement au journal a été détestable ; de plus, les souscripteurs se font tirer l'oreille.

— On a bien du mal à éveiller chez vous autres Français le sentiment du pa-

triotisme et de l'indépendance, reprit la princesse d'une voix traînante.

— Si l'argent venait d'abord, le patriotisme viendrait après.

— Et les faubourgs, est-ce qu'ils ne donnent plus rien ?

— Les faubourgs sont des instruments bien plus que des ressources.

— Décidément, dit la princesse en souriant à demi, le mois est mauvais. Mazzini m'écrit de son côté la même chose ; la *Jeune-Italie* est pleine de cœur, me dit-il, mais elle n'a pas d'argent, elle compte sur la France. — Si on laisse le feu s'éteindre, le foyer sera désert.

Faustin avait ses deux mains sur son front et réfléchissait.

— Je suis de bon conseil, reprit l'Italienne en lui frappant doucement sur l'épaule, il ne nous reste qu'une ressource

extrême : allez à chambre, faites une interpellation au ministère sur la première chose venue et soyez d'une excessive violence, ça ne peut jamais nuire; pendant ce temps-là, je vais faire un article pour notre journal,qui ne pourra manquer de le faire saisir, quelque bonne volonté qu'y mette le jury. — Le gérant ira en prison, le *Réformateur* sera condamné à dix mille francs d'amende, il ne pourra pas payer, et tombera avec honneur en criant vengeance au nom de la patrie muselée.

— Vous êtes admirable, princesse ; — tenez, regardez-vous dans ce miroir, votre teint est animé, vos yeux brillants et pleins de feu.

— C'est que cette tyrannie est insupportable! reprit l'Italienne, en rejetant d'un mouvement brusque de la main les longs cheveux noirs qui inondaient son

cou, c'est qu'il est temps enfin que le vieux monde s'écroule pour faire place à un monde nouveau !.. âge d'or, âge béni, où tous les hommes seront frères dans le grand principe de l'égalité sociale; alors le bonheur non pas la misère appartiendra au travail, l'affranchissement aux esclaves, alors le dernier mot sera dit au despotisme des tyrans! — N'est-ce pas, mes frères, à toute heure nous sommes prêts à être martyrs?..

Faustin l'écoutait et la regardait avec ce sourire indéfinissable qu'il avait toujours sur les lèvres et qui était comme le miroir de l'incrédulité de son âme.

— Écrivez!.. Écrivez tout cela, ma belle pythonisse, dit-il de sa voix railleuse; que je vous aime ainsi, avec votre beau visage d'inspirée! Quelle divine tragédienne vous eussiez faite! Avec quelle

promptitude électrique vous entrez dans votre rôle ! Vous avez toujours sur le seuil de vos lèvres un enthousiasme de commande qui ne vous fait jamais défaut ; c'est beau, ma belle Italienne, mais c'est difficile.

— Faustin, vous n'avez pas le feu sacré.

— Et je serais bien fâché de l'avoir ; rien n'est dangereux comme une conviction, avec elle on ne fait que des bêtises ; c'est la sœur de l'aveuglement.

La princesse était appuyée contre un beau meuble de Boule ; une de ses mains était cachée dans les touffes épaisses de ses cheveux qui ressemblaient à un nid de serpents d'ébène, ses yeux semblaient jeter des flammes.

— Ce sera un beau jour ! n'est-ce pas, reprit-elle de la même voix, sans paraître

s'apercevoir de l'interruption peu patriotique de Faustin, que celui où l'on verra tomber en poudre tous les vieux mensonges et tous les vieux préjugés de cette société vermoulue !

— Oh ! ce jour-là, s'écria Faustin qui posa majestueusement sa main dans son habit boutonné, comme s'il eût été à la tribune de la chambre, ce jour-là, nous serons les vrais rois de la France, et vous en serez la déesse. — Je vous promets, ma belle princesse, de vous faire promener par tout Paris dans un char triomphal sur lequel je ferai inscrire en lettres d'or : — *Déesse de la liberté et de la résurrection.*

— Alors !... continua celle-ci, dont l'exaltation d'abord factice grandissait malgré elle, comme il arrive à ces imposteurs de métier qui s'habituent à soutenir

un mensonge avec la voix, et presque la conviction de la vérité ; — avec quel regard dédaigneux je te foulerai aux pieds, société orgueilleuse et impure à la fois, pudibond fantôme de toutes les vertus, pandemonium de toutes les corruptions !

— Bravo !.. bravo !.. brava la diva !.. dit Faustin en riant et en prenant la main de la princesse, c'est fort beau !.. mais, parlons un peu de choses sérieuses.

— Oh! mon cher, vous me faites de la peine.

— C'est que je suis fort inquiet, je vous le jure.

— Vous pensez toujours à l'argent.

— Je pense, ma belle amie, dit Faustin, qu'il faut des diamants à votre front, des bijoux à vos bras, de la soie, du velours et des fleurs à votre charmant boudoir. — Avez-vous vu Marini?

— Hier, quelques instants.

— Où en est la société secrète? — Les sections travaillent-elles? — Que disent les correspondances?

— On attend.

— Attendre! ce sera notre mort; — la seule maladie qui tue le patriotisme, c'est la langueur, je le dis tous les jours à nos amis. — Voilà pourquoi il faut de l'argent à jeter dans les faubourgs; sans cela, croyez-moi bien, tous nos beaux projets s'en iront en fumée, et nous ferons des conspirations avortées, à la façon des Barbès et des Flocon. — Adieu. — Ah! je suis d'honneur un étrange étourdi; j'allais oublier votre loge pour l'Opéra. — Ce soir, petit souper, n'est-ce pas? — Prévenez Augusta et Caroline; il faut bien se distraire un peu, sans cela on mourrait à la peine.

Faustin avait pris son chapeau ; — il fit un pas pour se retirer.

Les oiseaux gazouillaient, et les fleurs, que n'agitait aucun vent, retombaient gracieusement en pendentifs et entouraient l'Italienne de leurs verts feuillages, comme si elles eussent voulu d'elles-mêmes se poser sur son front.

Faustin s'arrêta.

— Vous êtes adorable aujourd'hui , Olympia, lui dit-il, prenez garde, car je pourrais devenir amoureux de vous, et ce serait déplorable.

— Vous vous vantez, fit l'Italienne en soulevant un des coins de ses lèvres par un demi-sourire dédaigneux, — et, comme vous le dites, ce serait déplorale.

Faustin s'était rapproché.

— On aime avec la tête souvent bien plus qu'avec le cœur.

— Oh ! oh !... quelle prose sentimentale, mon cher !... Vous allez devenir fade.

— Allez, allez à la chambre.

— Merci, princesse, dit Faustin en lui baisant la main ; — avec vous, on est sûr de ne faire jamais fausse route. — Votre main est charmante, Pradier se mettrait à genoux devant.

Olympia laissa aller sa tête sur le coussin de son ottomane.

— J'ai vu hier, dit-elle, chez Marlé, je crois, un bracelet qui m'a séduite ; c'est une couronne de chêne parsemée de diamants.

— Vous l'aurez ce soir à votre bras, ma divine !

— Toujours galant ! — Mais je croyais la caisse vide.

— La caisse fera un miracle. —Allons, chassez-moi, princesse ; je ne serai jamais

prêt pour la chambre, et vous m'avez électrisé ce matin, je veux les foudroyer!

Dans le même moment, il se fit un bruit presque imperceptible ; si léger qu'il fût, l'Italienne l'entendit, et sa figure devint attentive.

Après un instant d'interruption, le bruit continua, mais plus faible encore qu'il ne l'avait été en commençant.

— Faustin, dit Olympia, allez, je vous prie, me chercher dans le salon le troisième volume du deuxième rayon de la bibliothèque.

— A vos ordres, fit celui-ci.

Aussitôt qu'il fut sorti, la princesse se leva, s'assura d'abord que la porte était bien fermée, puis poussant un ressort qui fit s'ouvrir une petite porte habilement cachée par des touffes de feuillage :

— Entrez vite, Marini, dit-elle d'une voix brève.

On ne voyait pas encore l'Italien, on le soupçonnait seulement au mouvement des branches; — habitué qu'il était à de semblables évolutions, il apparut tout-à-coup sans avoir même froissé la plus petite pétale, et il était debout devant la princesse, lorsque Faustin rentra.

L'Italien s'inclina fort respectueusement.

— Tiens, Marini, dit celui-ci en s'arrêtant tout court et en le regardant avec étonnement, par où donc est-il entré?

— Comme tout le monde entre, fit la princesse de sa voix la plus naturelle, par la porte.

— Par la porte, répéta Marini comme un écho.

— Pardieu! dit Faustin de la même

voix, tout en parcourant le boudoir d'un regard rapide, c'est évidemment par la porte, — Marini, avez-vous vu les *Pilules du Diable*?

— Les *Pilules du Diable*! répéta l'Italien, fort peu initié aux mystères du Cirque-Olympique.

— C'est un ouvrage du premier mérite, et de plus, fort instructif; on entre par les plafond et on sort par les serrures. — Allez le voir, signor Marini.

Marini ne parut pas s'apercevoir de l'étonnement de Faustin, ni comprendre l'intention railleuse de ses paroles.

— Je n'aime ni les féeries ni les *Pilules*, répondit-il de l'air le plus naturel, et j'ai peu de goût pour le Cirque-Olympique.

Puis, sans transition aucune et comme

parfaitement sûr de l'effet qu'il allait produire, il ajouta :

— J'apporte de bonnes nouvelles.

— Elles n'ont jamais été plus nécessaires, monsieur Marini, dit Faustin.

— Quelles sont ces nouvelles? reprit la princesse indolemment couchée sur son divan et en attirant à elle, du bout effilé de ses doigts, une des branches flexibles qui formaient au-dessus de sa tête un berceau de verdure.

— Vous avez appris les événements dramatiques d'hier soir?

— Chez le général d'Épernay? pardieu!

— Ils ont porté leurs fruits.

— Leurs fruits? dit Faustin en posant sur un meuble son chapeau qu'il tenait à la main.

— M. de la Vrillière m'a fait, ce matin, l'honneur d'une visite.

— Vraiment !

— Nous le tenons pieds et poings liés par son orgueil et par sa haine.

— Il a des millions ? reprit la princesse de la même voix indolente, tout en effeuillant un camélia dont elle s'amusait à jeter çà et là, autour d'elle, les feuilles empourprées.

— Nous nous étions de prime-abord trompés sur le chiffre ; au lieu de trois, c'est bien véritablement cinq ou six millions, répliqua Marini d'une voix tout aussi tranquille que s'il se fût agi de cinq ou six mille francs.

Le visage de Faustin devint plus rouge que les feuilles des camélias qu'effeuillait la princesse.

Il se retourna vivement :

— Ce sont des erreurs pardonnables, dit-il.

— Et tu crois qu'il est disposé?..

— Il est disposé à tout. — Nos amis auraient-ils seuls composé les salons du comte d'Épernay, ils n'eussent pas mieux donné la réplique pour notre petite comédie; ils ont mis, sans pitié, les deux pieds sur la gorge de son ambition et de sa vanité, et Dieu sait si le fils du sabotier Barasson avait des rêves d'ambition et de vanité!

— Alors, dit Faustin radieux, nous sommes sauvés.

— Il était temps, la caisse sonnait fort creux, répliqua Marini avec un sourire.

— Faustin, fit Olympia, vous ne ferez pas vos interpellations.

— Je les remets à un autre jour, il

faut réserver ses munitions; ma foi, ils se disputeront aujourd'hui à la chambre sans moi, je me sens comme vous, ma chère Olympia, d'humeur nonchalante.

La princesse lui tendit la main en se renversant en arrière.

— Et votre article? ajouta Faustin, n'allez pas l'envoyer, au moins.

— C'est dommage! il eût produit un grand effet.

— Avec les millions de la Vrillière, nous en produirons bien davantage. — Voyons, Marini, raconte-moi cette histoire.

— Elle est ce matin dans tous les journaux.

— Vraiment! Déjà.

— Certainement. — Les journaux sont d'excellents colporteurs pour ces petits services d'amitié. — Grâce à eux, ce cher la

Vrillière pour peu qu'il ait voulu se récréer ce matin à son réveil aura trouvé sous la rubrique d'un *fait-Paris* dramatisé pour la circonstance, son histoire avec les initiales obligées. — Ce sera aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, on racontera... on commentera... et ces *innocentes* narrations seront autant de coups de poignard qui viendront déchirer le cœur de la Vrillière, autant de gouttes d'huile brûlante sur sa blessure.

La princesse Pallianci se releva d'un mouvement brusque.

— Faustin, dit-elle, il ne faut ni indolence ni oubli, maintenant que le hasard vient à notre secours ; — hier, ce matin encore, nous étions condamnés à l'inaction; aujourd'hui il faut nous réveiller.

Ce projet, mûri depuis si longtemps et que nous ne pouvions, faute de ressour-

ces, mettre à exécution, occupons-nous-en sans relâche, et que l'année qui va venir soit l'ère de notre triomphe. Il faut écrire à nos frères d'Italie, d'Allemagne, de Suisse. — Oh ! *Madona*!... *Madona*!... s'écria-t-elle en levant les yeux vers une petite statuette de plâtre.

Chez les Italiens ce mot *Madona* veut tout dire : bonheur, désespoir, joie, souffrance, crainte, espérance : c'est à la fois le cri de l'amour et le cri de la haine.

En passant par les lèvres de la princesse Olympia, il donna à tout son visage une expression indéfinissable de dureté.

— Marini, continua-t-elle, le sang de notre chaude Italie ne s'est pas encore glacé dans tes veines, n'est-ce pas? —Toi le servant fidèle des plus intrépides patriotes, à l'œuvre, Italien, à l'œuvre!

— Je vous demande pardon, madame

la princesse, répondit Marini fort paisiblement, le sang de notre chaude Italie s'est complétement glacé dans mes veines. — Je n'ai plus d'enthousiasme, ce qui ne m'empêche pas d'être entièrement à votre service.

Faustin avait la tête appuyée sur sa main et écoutait le murmure intérieur de ses pensées. — Il aurait eu bien envie d'oser; mais chaque fois qu'il se sentait approcher d'un moment décisif, il était incertain, plein de doute et d'hésitations.

Si nous voulions définir en quelques mots sa véritable nature, nous dirions que c'était un faux émeutier, prétentieux et bavard, aussi fanfaron que craintif, et ne donnant que ses mains, jamais son cœur aux *fraternisations* démagogiques. — Mais ces hommes-là sont surtout dangereux ; ils ne s'emportent et ne se fanatisent jamais

ni pour aucun homme ni pour aucune idée; pilotes bien plus prudents que hardis, ils calculent d'avance, pèsent les chances, interrogent le vent et sondent à chaque heure qui s'écoule la puissance des courants d'envie ou de haine qui existent dans les bas-fonds. — L'insurrection devient pour eux un calcul mathématique.

— Oui, la princesse a raison, dit Faustin en se levant aussi et en plissant son front comme un homme assiégé par de profondes préoccupations, il ne faut pas attendre, il faut nous hâter. — D'ailleurs, l'esprit démocratique a besoin d'une manifestation qui réveille en lui l'instinct révolutionnaire. — Oh! ajouta-t-il en appuyant une de ses mains sur les bras de son fauteuil, pendant qu'il cachait à demi son regard fauve sous les plis de ses paupières, les idées me viennent en foule. Oui,

*les banquets* agiteront les masses, pendant que nos agents remueront dans nos départements les foyers d'insurrection.

— Je crois que vous ferez bien, dit tranquillement Marini ; sans cela il est à craindre que notre association ne meure d'une mort piteuse. — Quelques sacrifices que soit prêt à faire le fils du sabotier, il sera bientôt à sec, si nous continuons à arroser stérilement la semence des idées sociales ou socialistes, comme vous voudrez. — Je vous demande pardon de vous donner si crûment mon avis ; mais les patriotes dans le besoin viennent souvent demander *la carista*, et quand *la carista* ne leur est pas immédiatement octroyée, ils se fâchent.

— On leur jettera des os à ronger, dit Faustin, et ils se tairont.

Dans le même moment on annonça que

M. de Leufroy et une autre personne attendaient dans le salon.

La princesse se leva, cueillit une fleur dont elle mâchura les feuilles, et quitta le boudoir.

— Marini, dit Faustin en faisant signe à l'Italien de le suivre, tu n'as pas oublié qu'il est important d'avoir sous la main un homme énergique et résolu.

— J'y ai pensé et j'y pense, répondit Marini.

# LE SALON ET LE BOUDOIR.

## XV.

On était entré au salon.

De Leufroy présenta à la princesse Pallianci la personne qui était avec lui.

— Pardon, madame, lui dit-il, ma visite est peut-être indiscrète; mais je sa-

vais que Faustin devait avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui, et désirant lui présenter immédiatement monsieur, qui a des lettres *pressées* pour lui (il appuya sur cet adjectif), je me suis permis de le relancer jusqu'ici.

— Vous avez bien fait, monsieur de Leufroy, répondit Olympia avec aménité et avec non moins de politesse dans la voix, toute personne qui vous accompagne est sûre d'être bien accueillie ici.

Et elle tendit la main à de Leufroy.

— Messieurs, ajouta-t-elle, je vous en prie, que je ne vous dérange en rien ; causez de vos affaires, et pour que vous soyez plus à votre aise, je vous demande la permission de me mettre à mon piano.

Le nouveau personnage qui accompagnait de Leufroy était un jeune homme *charmant* ; — ses cheveux blonds élégam-

ment frisés ornaient ses tempes aux veines bleuâtres, les bouts de ses moustaches étaient relevés en pointe; son regard était caressant et le timbre de sa voix plein de douceur.

Il arrivait d'une ville d'Alsace avec les meilleures recommandations. Évidemment il visait au Saint-Just et devait s'efforcer de dire les choses les plus monstrueuses avec le sourire sur les lèvres. — C'était une étude *des grands hommes de* 93 pleine d'à-propos.

Au moment où Faustin approcha il parlait à de Leufroy; — la présentation faite, il reprit, en tortillant négligemment entre les doigts de sa main droite les poils lustrés de ses favoris blonds :

— Je vous disais donc : — Pour émotionner le monde, il faut frapper la tête; en révolution les moyens extrêmes sont

les meilleurs. Les bouchers, quand ils tuent un mouton, n'écoutent pas s'il bêle.

Rien n'était plus étrange que d'entendre sortir de cette bouche souriante et juvénile de semblables paroles.

— Nous autres, au fond de notre province, reprit-il, nous ne comprenons pas les lenteurs et les belles paroles, et nous pensons qu'il serait de toute utilité, pour sortir de ce bourbier, de renouveler avec plus d'adresse et une meilleure stratégie la *machine infernale* de la rue Saint-Nicaise, en s'aidant de celle de Fieschi qui avait du bon aussi.

— Diable ! fit de Leufroy, l'Alsace n'y va pas de main morte.

—Qui veut la fin, veut les moyens, continua le jeune homme d'une voix douce, et je me chargerai volontiers du côté péril-

leux de l'affaire, si le projet que je viens vous soumettre avait votre approbation. — On aurait plusieurs machines toutes prêtes sur les différents points où doit passer, selon toute probabilité, la famille royale, et l'on choisirait son jour. — Ne trouvez-vous pas que la princesse Pallianci a une voix magnifique ? — Ce morceau est certainement une des plus heureuses inspirations de Verdi.

— Je crois, répondit Faustin, qu'une pareille tentative mettrait contre nous les bourgeois, et à Paris la bourgeoisie est une force qui pourra, à une heure dite, nous venir puissamment en aide.

Le jeune Alsacien leva les épaules.

— Le bourgeois, dit-il avec un plissement de lèvres dédaigneux, doit se ressembler partout. — Il n'est jamais pour personne; il est pour lui seul : — vous

comptez sur lui ; il ne fera jamais un pas ni pour attaquer ni pour défendre. — Boire froid l'été, se tenir les pieds chauds l'hiver et tâcher de mourir le plus gras possible, c'est la pensée unique du bourgeois et du boutiquier.

Marini, qui écoutait, approuva par un hochement de tête significatif.

De Leufroy et Faustin se regardèrent avec un sourire.

Le jeune homme s'était approché du piano.

— Princesse, dit-il, que vous seriez bonne de recommencer cette délicieuse cavatine.

Olympia, sans se faire prier davantage, recommença le morceau.

Tandis que de Leufroy avait été s'accouder à côté du jeune homme blond, Faustin avait fait un signe à Marini et l'a-

vait amené dans une embrasure de fenêtre.

— Marini, lui dit-il, as-tu fait le relevé des souscriptions trimestrielles pour les différentes caisses patriotiques?

— J'ai justement sur moi ce petit travail. — Le voici :

| | | |
|---|---|---|
| « Caisse centrale des associations secrètes. . . | 11 fr. | 95 c. |
| » Caisse des secours mutuels pour l'avenir. . . | 7 | 05 |
| » Caisse noire. . . . . | 9 | » |
| » Caisse des condamnés politiques et de leurs familles. . . . . . | 4 | 30 |
| » Caisse de la propagande socialiste et libératrice. . . . . . . . | 1 | 75 |
| » Total. . . | 34 fr. | 05 c. |

— Ce n'est pas possible ! s'écria Faustin avec un découragement visible ; comment les quêtes à domicile n'ont produit que cela ? — Trente-quatre francs en trois mois ! Et ils parlent de patriotisme !

— Mais c'est un bon trimestre, dit Marini imperturbablement, les caisses qui demandent sont moins fréquentées que celles qui donnent : — c'est de toute justice.

— Il faut nous hâter ! il faut nous hâter ! murmura Faustin, les dents serrées.

— C'est aussi mon avis, répliqua de Leufroy qui s'était rapproché.

L'Alsacien avait aussi quitté le piano.

— Je vous apporte, dit-il, un nouveau procédé pour des canons économiques. L'invention est bonne ; je vous la recom-

mande ; de nombreux essais ont parfaitement réussi. — Au moins, s'ils ont leurs canons, nous aurons les nôtres. — Le moyen est bien simple : on prend un tuyau de poële, que l'on ferme d'un bout par un double morceau de tôle ; cela fait, on entoure le tuyau de feuilles de papier collées une à une, soit à la colle-forte, soit à la colle de farine, jusqu'à une épaisseur de trois à quatre centimètres, chaque feuille bien lissée au polissoir. — Avec cela, on peut mitrailler Paris de fond en comble, s'il veut faire le méchant ou le rétif. La génération a besoin d'être renouvelée.

La princesse Olympia venait de terminer un chant plein d'amour et de mélancolie, et le jeune homme blond, tout en racontant l'ingénieux procédé qui devait servir à *renouveler la génération*, en suivait

la mesure harmonieuse avec une expressive oscillation de tête.

— Voilà, reprit-il, un *cantabile* délicieux. — Aimez-vous la musique, monsieur de Leufroy? c'est ma passion, à moi.

On frappa dans le même moment à la porte.

C'était Zerline, la femme de chambre de la princesse. Elle venait remettre une carte.

— Fais entrer dans mon boudoir, dit Olympia après avoir jeté les yeux sur la carte qui venait de lui être remise.

— Dans le boudoir? fit de Leufroy avec un sourire expressif; au milieu de vos oiseaux et de vos fleurs?

— Je ne peux rien faire de moins pour mon généreux chevalier, répondit en riant la princesse.

— Ah ! bah !... monsieur de Savernoy ?

— Cela vous étonne ?

— Du tout.

— Vous aviez eu la bonté de me donner son adresse, ajouta l'Italienne avec une intention moqueuse.

— Toujours à votre service, répondit sur le même ton de Leufroy.

Et, s'approchant d'Olympia, il ajouta à demi-voix :

— Le roman est donc commencé ?..

— Quel roman ? dit celle-ci d'un air étonné.

— Celui qui a eu pour prologue une idylle pastorale à la Chaumière.

— Je lis les romans, mais je n'en fais pas. Ça regarde Augusta.

— Ma chère Olympia, reprit de Leu-

froy toujours à demi-voix, on ne sait pas ce qui peut arriver; faites une exception à la règle dans l'intérêt de...

— Dans l'intérêt de... répéta la princesse.

— De la chose publique. Qui sait? c'est peut-être le second volume de l'intéressant ouvrage que nous avons esquissé hier chez le général d'Épernay. — Voyons, notre jeune guerrier est-il amoureux?

— On ne sait pas.

— Il l'est, je le parie.

— Merci de votre bonne opinion, monsieur de Leufroy.

— Il faut bien que son coup d'épée lui rapporte quelque chose.

— Ce jeune homme m'intéresse, dit la princesse d'une voix traînante.

— Vous vous gâtez décidément, ma chère Olympia.

— Et vous, décidément, mon cher de Leufroy, vous avez été envoyé sur la terre par Satan en personne.

Et la princesse Pallianci sortit du salon.

Pendant cette conversation entre Olympia et de Leufroy, le jeune marquis Arthur de Savernoy avait été introduit dans le boudoir de l'Italienne.

Ce n'était pas la première visite d'Arthur; — aussitôt qu'il avait senti ses forces quelque peu revenues, il s'était levé, malgré l'ordre exprès du médecin, pour se rendre chez la princesse; car les dix jours pendant lesquels il avait dû forcément rester alité avaient été pour lui des heures douloureuses et interminables. — Lorsque la fièvre de sa blessure venait à se calmer, celle de son

cœur empourprait ses joues et donnait à son visage une animation étrange.

C'est que, pendant ces dix jours, sa pensée avait incessamment bouillonné dans sa tête, avec ces mille divagations que donne la folie ou l'amour. — Si la blessure faite par Mathias était cicatrisée, une autre était toujours saignante ; car, hélas ! la première passion qui s'empare d'un cœur jeune et plein d'illusions y creuse une plaie plus profonde et plus dangereuee que ne peut le faire la pointe d'une épée.

Il était chez Olympia, chez cette femme, dont la vue seule, par une de ces fascinations qu'on ne peut expliquer, avait bouleversé sa nature auparavant si insouciante.

Aussi avec quel recueillement, quelle joie ineffable il touchait chaque objet sur les-

quels pouvaient s'être arrêtés les regards de sa bien-aimée; ainsi qu'eût fait un enfant, il parlait aux fleurs qui tombaient nonchalamment le long des tentures, comme si elles eussent pu l'entendre et lui répondre; il les animait du souffle de son amour.

Oh! souvent notre cœur est notre plus grand ennemi, il habite en nous, il se nourrit de notre sang le plus chaud, de nos croyances les plus chères!

Si Arthur eût été moins jeune, moins ardent, moins confiant, si la réflexion eût pu se faire jour à travers le tumulte de son esprit, peut-être un regard, un mot, une expression, que sais-je, du visage de cette femme, lui eût appris que là n'était pas ce cœur passionné, capable de comprendre les purs et radieux élans d'un premier

amour. — Peut-être eût-il vu la princesse Pallianci à peu près ce qu'elle était, au lieu de la voir comme elle pouvait être. — Alors il se fût adressé à la femme au lieu de chercher à parler à l'âme, et de vouloir réveiller des cendres éteintes dans ce foyer désert.

Malgré lui, quand l'écrivain se trouve en face d'une de ces fatalités qui doit peser inexorablement sur toute une destinée, il laisse aller sa plume au gré de sa pensée; car tout cœur a reçu sa blessure; — mais à quoi servent de froides réflexions; — n'y a-t-il pas dans la vie des rêves heureux, impossibles même, que l'on ne voudrait pas voir s'évanouir, dût-on les payer par des larmes et des souffrances? — Il y a des désillusions que l'on repousse, des mensonges auxquels on se rattache; — la sécheresse pour le cœur est comme la sé-

cheresse pour la plante, elle amène la mort.

Arthur, sans s'en rendre compte, pensait déjà tout cela. — La passion a des racines si profondes et si vivaces !

La porte du boudoir venait de s'ouvrir, et le jeune Savernoy, arraché brusquement à ses rêveries, resta immobile, les yeux fixés sur la princesse qui venait d'entrer.

C'est que jamais peut-être Olympia n'avait été plus belle avec ses beaux et longs cheveux noirs ; — sa démarche souple et lascive, son regard voilé par ses cils soyeux, sa bouche aux lèvres pâles, à demi-souriantes, comme celles d'une statue qui se fût subitement animée, lui donnaient un charme infini.

Elle tendit la main à Arthur qui n'avait pas encore fait un mouvement et se tenait

appuyé contre la table couverte de papiers épars et des feuilles de camélias que la princesse, quelques instants auparavant, avait semées autour d'elle.

C'est que Arthur ne trouvait pas un mot à prononcer.

— Je vous ai fait un peu attendre, lui dit-elle.

— Je pensais, madame, répondit Arthur, et ce n'est plus être seul.

— Est-ce un compliment ou une phrase, reprit la princesse en s'asseyant sur le sopha et en appuyant sa main sur sa tête avec un de ces mouvements gracieux dont elle avait le secret.

— Oh!... je ne sais pas faire de compliments, madame, j'apprendrai cela plus tard.

Et sans transition aucune, il ajouta :

— Ne trouvez-vous pas que les choses

inanimées prennent parfois un visage et une voix, qu'elles vous parlent et qu'on les écoute, car elles gardent en elles une trace que les yeux cherchent et retrouvent souvent? — Je regardais et j'écoutais vos fleurs, madame, je me demandais où était votre pensée lorsque vos doigts effeuillaient ces camélias; puis, je ne sais pourquoi, je cherchais à comprendre le gazouillement de vos oiseaux.

— Et que vous disaient, monsieur le penseur, mes fleurs et mes oiseanx?

— Qu'ils étaient heureux, puisque la fleur s'épanouissait et que l'oiseau chantait.

— Monsieur de Savernoy, dit Olympia avec une raillerie souriante, seriez-vous poète ou amoureux?

Arthur s'attendait si peu à cette question que ses joues devinrent toutes rouges.

— Pourquoi cela ? murmura-t-il à demi-voix.

— Parce que c'est là le langage d'un poète ou d'un amoureux.

— La poésie, dit Arthur, est un songe creux.

— Et l'amour ? reprit la princesse en tournant nonchalamment la tête.

— C'est un rêve toujours, une souffrance souvent, un bonheur quelquefois.

— Voilà une réponse avec laquelle le Dante ou le Tasse eussent fait deux bien beaux vers.

— Oh ! ne riez pas, madame, dit Arthur avec une tristesse réelle, car rien de ce qui touche au cœur n'est risible. — L'amour a inspiré votre grand poète le Dante, l'amour a tué votre grand poète le Tasse.

Et Arthur, ce qu'il n'avait pas osé en-

core, fit un pas pour se rapprocher de la princesse, puis s'asseyant devant elle :

— Tenez, madame, dit-il, en la regardant avec un de ces regards, miroirs de notre âme, je n'ai jamais peut-être tant réfléchi et tant pensé dans ma vie que depuis ces dix jours, car j'avais deux grands auxiliaires, la solitude et la fièvre. — Eh bien! madame, je me disais que si j'aimais une femme, et si Dieu permettait que cette femme m'aimât, non-seulement ma vie entière lui appartiendrait, mais toutes mes croyances, tous mes rêves; sa main ou ses pieds me traceraient la route où je devrais marcher, je la regarderais comme on doit regarder un ange, et j'écouterais chacune de ses paroles les mains jointes.

— Mais vous aviez la fièvre, dit la prin-

cesse avec un demi-sourire, et vous rêviez.

— Oui, mais la fièvre a une voix qui laisse un long écho dans le cœur; il y a, madame, de ces convictions que la fièvre ne donne pas, qui sont dans notre vie, dans notre sang, dans notre âme; demandez à l'histoire, demandez au passé! — pour oser, pour pouvoir de grandes choses, il faut aimer, mais malheureusement, madame, comme l'a dit je ne sais plus quel poète, l'amour est le dialogue des cœurs, et il ne faut pas être tout seul à le parler, car alors on paraît ridicule, exagéré, enfant, et celle qui vous écoute sourit comme vous le faisiez tout-à-l'heure.

Olympia n'avait pas quitté des yeux Arthur pendant qu'il parlait; elle avait suivi sur son visage le sillon qu'y traçait pour ainsi dire chacune de ses paroles avant de

passer sur ses lèvres. Et Arthur, si pâle qu'il était encore, les joues amaigries, ayant un de ses bras en écharpe, souvenir vivant de cette lame d'épée qui avait été si près de lui traverser le cœur; Arthur avait un aspect touchant et plein de poésie.

Le cœur de l'Italienne, pour avoir passé à travers tous les événements de sa vie, était devenu semblable à ces objets fragiles, qui, trempés dans une certaine eau, se durcissent et se pétrifient. — Soit par volonté arrêtée, par calcul, par désillusion ou par douleur, elle s'était faite de marbre, et sur elle glissaient sans s'y arrêter toutes ces ardentes inspirations de l'âme, tous ces chaleureux élans de la pensée qui semblent parfois de la folie.

On n'eût pu mieux la comparer qu'à ces statues adorées par les païens. Elles étaient muettes, impassibles, sans regards

dans leurs yeux, sans paroles sur leurs lèvres, sans battements de cœur sous leurs poitrines glacées, et devant elles coulaient toutes les larmes, suppliaient toutes les prières, gémissaient toutes les douleurs et tous les désespoirs.

Cependant, par un étrange contraste avec sa nature, ou plutôt peut-être par un ressouvenir d'elle-même, Olympia se sentait émue malgré elle en écoutant Arthur de Savernoy, et en le voyant ainsi tremblant, penché vers elle, plein d'espérance et de foi.

Il y eut, après les paroles qu'il avait prononcées, quelques instants de silence.

— Je souriais, monsieur de Savernoy, lui dit-elle, parce que je suis votre aînée par le cœur et par l'âge, parce que tous

ces beaux et grands sentiments s'affacent souvent en nous, sans même laisser leurs traces, semblables à ces oiseaux dont on suit à peine le vol sur nos belles lagunes de Venise, parce que jeune comme vous l'êtes, on ne s'est blessé à rien dans la vie, et que l'on ne sait pas combien sont fragiles et prêtes à se briser ou à s'enfuir sous un souffle toutes ces croyances que vous dites si profondes et si inaltérables, — je souriais, monsieur de Savernoy, parce que... parce que... je ne crois pas à l'amour.

En prononçant ces derniers mots, le visage d'Olympia avait pris tout-à-coup une expression farouche, ses deux sourcils noirs s'étaient rapprochés l'un de l'autre comme deux serpents qui veulent s'enlacer, ses lèvres pâles avaient eu un frissonnement, et elle s'était jetée en arrière sur son sopha.

—Comment, s'écria Arthur, en se penchant tout-à-fait vers la princesse avec un élan dans la voix, une expression dans le visage impossible à rendre, — comment! vous ne croyez pas à deux existences qui peuvent s'attacher l'une à l'autre!.. à deux âmes qui vivent par les mêmes inspirations, à deux cœurs qui ont les même battements!.. mais, madame, c'est se tuer soi-même!.. Vous ne croyez pas qu'un homme puisse s'agenouiller devant une femme comme devant une divinité, et l'aimer à ce point, de ne se sentir vivre que par elle! elle seule!.. et qu'elle! ainsi aimée, conduise cet homme à son gré, sur un geste, sur un mot, sur un signe, sur un regard, à l'abîme si elle le veut, sans qu'il fasse entendre une plainte, sans qu'il retourne même la tête; vous ne croyez pas à ce dévouement sans bornes, à ces

amours qui recèlent même au milieu des larmes et des douleurs les plus terribles, des joies inconnues et des bonheurs immenses, — oh ! vous êtes bien malheureuse, madame !!

— Je crois, monsieur de Savernoy, dit la princesse Pallianci, qui était encore plus pâle que d'ordinaire, je crois que vous êtes un noble cœur et un généreux jeune homme, car vous avez pris la défense d'une femme inconnue; en agissant ainsi, vous avez risqué votre vie, et votre sang a coulé pour elle ; je crois que c'est une noble action, et je vous en suis grandement reconnaissante.

Elle se leva et lui prit la main.

— Monsieur Arthur, lui dit-elle, vous êtes bien jeune encore, et vous m'avez effrayée en parlant comme vous venez de le faire. — Oh ! écoutez-moi, je vous en

prie à mon tour, au nom du service que vous m'avez rendu ; car c'est la seule fois peut-être que je vous parlerai comme je le fais en ce moment : un semblable amour serait terrible, fatal, croyez-moi... ne donnez pas en aveugle tout votre cœur à une seule croyance, ne vous jetez pas tout entier à la merci d'une femme, la vissiez-vous vous-même descendre du ciel et venir sur la terre. — Et, si jamais vous aimez ainsi, fuyez!.. fuyez ! comme si le sol tremblait sous vos pieds, comme si cette femme devait être le génie néfaste de votre ruine et de votre destruction.

Les paroles sortaient saccadées et brûlantes des lèvres d'Olympia, sa poitrine oppressée soulevait violemment le léger tissu qui la recouvrait, et ses yeux attachés sur ceux d'Arthur avaient des regards qui plongeaient en lui.

Elle retomba épuisée, haletante, brisée par cet effort immense qu'elle avait fait sur elle-même.

— Oh ! madame, madame, dit Arthur, en balbutiant et en portant la main à son cœur, ce que vous venez de me dire est affreux !..

Et comme il se sentait chanceler, si faible qu'il était encore, il s'appuya à un meuble.

Il y eut alors un long silence.

Olympia, la tête dans une de ses mains, était profondément méditative. — Tout son corps tremblait.

— Madame, murmura Arthur d'une voix basse, pourquoi donc m'avez-vous parlé ainsi?

La princesse releva la tête ; — son regard avait quelque chose de vague et d'indécis. — Elle passa lentement sa main

sur son front; puis ce même sourire, celui qui avait accueilli les paroles d'Arthur de Savernoy, reparut sur ses lèvres.

— Voilà, dit-elle, une conversation bien sérieuse et bien grave pour... un convalescent.

— Madame, dit le marquis de Savernoy, dans votre vie vous avez bien souffert, pour dire ce que vous dites?

La princesse Pallianci retint un frissonnement nerveux qui parcourut tous ses membres.

— Le passé est une tombe qu'il faut rarement ouvrir, dit-elle avec une expression de dureté indicible.

— Oh! dit Arthur comme se parlant à lui-même, s'il fallait ainsi désespérer de tout, étouffer ses pensées, écraser son cœur, ne croire à rien, la vie vaudrait-

elle la peine qu'on se donne à la disputer à la mort?

Et tout-à-coup il porta ses deux mains à sa tête et se renversa en arrière en fermant les yeux.

— Vous souffrez, monsieur de Savernoy? s'écria la princesse en s'élançant vers lui.

— Pardon... murmura Arthur; je suis honteux... ce n'est rien... une faiblesse seulement..... j'ai perdu beaucoup de sang... et...

— Tenez, respirez ce flacon, les sels qu'il contient vous feront beaucoup de bien.

— Merci, madame... merci... je ne sais ce qui m'a pris... c'est comme un vertige... Vous voyez... je me sens tout-à-fait bien... combien je vous demande pardon...

Et en rendant le flacon à la princesse Olympia, il prit une de ses mains qu'il porta à ses lèvres.

— Monsieur de Savernoy, dit celle-ci en retirant lentement sa main, je vous en prie, restez quelques jours sans revenir, vous êtes faible... très-faible encore... pour votre entier rétablissement vous avez besoin de repos.

Arthur la regarda avec une expression de triste inquiétude.

— Vous ne me défendez pas de revenir ? reprit-il avec une intonation de voix presque suppliante.

Olympia ne parut pas comprendre tout ce qu'il y avait de prière cachée dans ce peu de mots et elle répondit :

— Monsieur de Savernoy sera toujours le bien venu et le bien accueilli dans la maison de la princesse Pallianci.

— Merci, dit Arthur qui s'était levé.

Il venait de prendre son chapeau.

Olympia le regardait : elle était immobile.

Par un mouvement nerveux, elle secoua la tête, ce qui agita autour d'elle comme les ailes d'un corbeau ses longs cheveux noirs, et s'approchant du jeune homme, elle lui posa gravement la main sur l'épaule :

— Monsieur de Savernoy, reprit-elle, ce que je vous ai dit tout-à-l'heure vous a paru... étrange, incompréhensible... Et vous avez raison... c'était un cri... un sanglot peut-être... échappé malgré moi de ma poitrine... Je m'interroge... et je ne me comprends pas moi-même ; aussi, je vous le répète, jamais ! oh ! non jamais, je ne vous parlerai comme je l'ai fait aujourd'hui... Une émotion indéfinissable,

inattendue, m'a prise soudainement... Ne me parlez pas de ce que je vous ai dit... de ce que vous avez entendu.

Elle laissa retomber sa main et ajouta :

— Autrefois les mères éplorées, quand leurs fils partaient en guerre, leur tendaient un bouclier pour le combat ; — il y a des paroles, quand on ne les oublie pas, qui peuvent servir de bouclier.

Et sans prononcer un mot de plus, sans regarder Arthur qui l'écoutait avec une stupéfaction croissante, elle prit une fleur qu'elle détacha de sa tige et se mit à en déchirer les corolles entre ses dents, pendant qu'elle laissait tomber à ses pieds les feuilles vertes.

— Je n'aime les fleurs, dit-elle, que pour m'amuser à les semer autour de moi.

Certes, si quelqu'un fût entré, il n'eût pu deviner que la voix de celle qui parlait

ainsi, était tout-à-l'heure tremblante d'émotion.

Les éclairs en passant dans le ciel laissent-ils leurs traces?

Arthur la regardait et se demandait si c'était bien une femme ou une vision. — Il fût resté longtemps ainsi, mais la pendule qui sonna quatre coups le rendit à lui-même.

— Adieu, madame la princesse, dit-il en s'inclinant.

—Adieu, monsieur de Savernoy, répondit Olympia avec le plus gracieux sourire.

Au moment de sortir du boudoir, Arthur feignit de laisser tomber son gant pour ramasser une des feuilles qui avaient touché les lèvres de la princesse Pallianci. — Et comme s'il eût craint qu'elle ne se fût aperçue de cette petite ruse, il s'éloigna bien vite sans détourner la tête.

# LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

## XVI.

La princesse Olympia était seule depuis quelques instants, et cependant, elle n'avait pas encore fait un seul mouvement. — Seulement elle continuait à semer le

tapis de son boudoir de fleurs déchirées.

Elle leva la tête et se regardant à une glace qui était devant elle :

— Comme je suis pâle ! murmura-t-elle entre ses dents.

— Vraiment, reprit-elle, je viens d'éprouver ce que depuis bien longtemps je n'avais pas ressenti. Un instant, il m'a semblé... Allons donc !... j'étais folle !

Elle se frappa la poitrine.

— Seulement ceux qui sont morts ont une dernière convulsion : voilà tout. — Non, mon cœur !... tu as été bien brisé, bien tué tout entier !... Comme il était ému, tremblant, presque sans voix !

Elle se mit à marcher rapidement.

— Qu'il ne revienne plus !... Je ne veux plus le voir !... Qu'une autre déchire ce jeune cœur crédule et confiant ; qu'une

autre le foule aux pieds, puisqu'ils doivent tous être déchirés et foulés aux pieds!...

Presque aussitôt on frappa, fort discrètement, deux petits coups à la porte du boudoir.

La princesse se retourna avec le mouvement brusque et simple d'une jeune panthère.

— Qui est là? dit-elle.

— Deux amis, répondit une voix : — Faustin et de Leufroy.

— Entrez.

La porte s'ouvrit.

— Nous craignions, dit de Leufroy qui entrait, d'interrompre un doux entretien.

La princesse ne répondit pas; mais l'expression ironiquement souriante de son visage parlait plus que ne l'eussent fait des paroles.

Faustin s'approcha d'elle.

— Savez-vous, ma belle Olympia, dit-il, que vous paraissez tout émue ?

— Émue... de quoi ?

— C'est la question que j'allais vous faire.

— Je gage, reprit de Leufroy en jouant nonchalamment avec une brochure de J.-P. Proudhon, que le valeureux chevalier de la Chaumière vous a fait une déclaration en règle ?

— Vous perdriez, peut-être.

— Je ne crois pas.

— Mon valeureux chevalier est un charmant jeune homme, dit Olympia en s'asseyant de l'air le plus indifférent ; il a du cœur.

— Faustin, garde à vous, dit de Leufroy en riant.

— Je croyais, ajouta Faustin avec une

voix railleuse, que vous n'aimiez pas qu'on en eût.

— C'est selon l'enveloppe sous laquelle il se trouve, répondit dédaigneusement l'Italienne.

— Merci bien, ma chère Olympia ; — vous êtes de mauvaise humeur, je le vois ; — pourquoi cela, s'il vous plaît ? J'avoue en toute humilité que le cœur de ce cher de Leufroy et le mien ne peuvent pas lutter avec un jeune cœur de ving-et-un ans, ardent et tendre, plein de douces illusions, de délicieuses croyances, d'amour frais et chaste. — Hélas ! Olympia, trois fois hélas ! c'est là le secret et le résultat de la vie, n'est-ce pas ?

— Olympia rajeunit, dit de Leufroy.

— Olympia, messieurs, ne donne jamais un louis d'or contre un sou.

— Mais Olympia aimerait donner un

sou contre un louis d'or, riposta une seconde fois de Leufroy, plus fort que Faustin sur la réplique.

Le regard que lui lança Olympia était fauve et incisif comme celui d'une hyène.

— Monsieur de Leufroy, dit-elle, vous oubliez que vous êtes chez la princesse Pallianci.

— Pardon, ma chère princesse, reprit de Leufroy en souriant, je courbe la tête, j'ai tort, j'ai fait de l'esprit; mais, que voulez-vous? — Vous en avez tant, que l'on a toujours peur d'avoir l'air d'un sot auprès de vous.

— De Leufroy est un grand criminel auquel il faut pardonner, ma chère princesse, ajouta Faustin : certainement, votre jeune et vaillant défenseur doit être amoureux de vous; c'est la loi commune... Parlons d'affaires; voulez-vous?

— Parlez, dit Olympia qui avait pris dans ses mains un de ses petits oiseaux et s'amusait à se faire becqueter les lèvres.

— On nous a renseignés sur le marquis de Savernoy ; car il est marquis. Il a l'esprit exalté, la tête chaude, ce serait pour notre cause un puissant appui et une victoire d'amour-propre égale aux plus hauts faits de l'antiquité.

— Vraiment ? dit la princesse en se soulevant un peu.

— Attirez-le dans vos filets, belle Armide, et il ne pourra s'en échapper.

— Voyons, dit de Leufroy, soyez bonne et charitable personne. — A-t-il été bien sentimental, bien tendre, bien expansif, et l'avez-vous enchaîné à vos pieds par un de ces regards qui vont si loin, quand vous le voulez?

La princesse avait rendu la liberté au

petit oiseau. — Elle se releva à moitié, son visage avait une expression grave.

— Tenez, Faustin, tenez, de Leufroy, dit-elle, écoutez-moi ; je vais bien vous étonner. Je n'aime pas ce jeune homme, car je ne puis, je ne veux pas aimer ; mais je ne puis non plus oublier que sans me connaître, lorsque vous tous, vous vous occupiez de votre sûreté personnelle, il a pris généreusement ma défense contre un de ses camarades, et que le lendemain, pour moi, — pour moi, une étrangère ! — il a exposé sa vie, et que sa poitrine a été déchirée par la lame d'une épée.

— Allons donc ! interrompit de Leufroy, c'est lui avoir rendu service : il s'est battu pour quelque chose, au lieu de se battre pour rien, comme nous le faisons tous.

— Oh ! fit Olympia, ne m'arrachez pas la seule émotion douce et bonne que j'aie

ressentie depuis bien longtemps ! Ne m'enviez pas ce sentiment inconnu, respectable, que la vue de ce jeune homme, si pâle, si maladif encore, a fait naître en moi ! Je vous le répète, je ne l'aime pas, mais je lui suis reconnaissante de ce qu'il a fait et de ce que j'éprouve pour lui.

Faustin et de Leufroy, certainement aussi étonnés de leur côté qu'elle avait pu l'être elle-même, l'écoutaient sans l'interrompre.

Elle continua, en donnant, à mesure qu'elle parlait plus d'expression et plus de sonorité à sa voix :

— Et pour prix de son généreux dévouement, pour prix du sang qu'il a versé, je l'attirerais traîtreusement, je lui ferais croire à un sentiment qui ne peut exister, à un sentiment que je hais !.. Car vous le savez bien, vous autres qui me connaissez, je ne

puis plus aimer... Je n'ai plus de cœur!..
je n'ai plus de cœur!..

Ses joues pâles s'étaient légèrement colorées et ses yeux, dont l'expression avait quelque chose de sauvage, étaient effrayants à regarder. — Elle tenait ses deux mains enlacées d'une dans l'autre, et le corps penché en avant, les narines gonflées, les lèvres frémissantes, elle semblait une fille de l'enfer.

Tout autour d'elle, ses oiseaux gazouillaient harmonieusement en sautillant de branche en branche.

— Oh! s'écria-t-elle, avec une désolation furieuse, je vous le dis, à vous, une femme dont on a mutilé le cœur et l'âme à ce point qu'elle soit devenue plus froide que le marbre d'une statue, plus insensible qu'un morceau de granit, cette femme est un monstre hideux, une vipère

dont la morsure est mortelle... cette femme, c'est le poison! c'est le meurtre! c'est l'assassinat! Mais le poison qui se cache sous le sourire, l'assassinat qui se cache sous les baisers!.. Oh ! celui-là aura raison, cent fois raison! Oh! celui-là sera bien inspiré, qui lui écrasera la tête avec le talon... et cette femme, c'est moi !.. c'est moi, Olympia, moi, la princesse Pallianci, moi, la chassée de Florence ! moi!.. moi!!..

Elle se frappait la poitrine de ses deux mains.

Ce n'était plus cette femme qui, semblant s'être fait un pavois de l'immoralité et du vice, marchait, au milieu de tous, le cœur desséché, mais le front haut et le dédain sur le visage. — Par un de ces hasards étranges que le ciel se plaît à faire naître parfois, dans les natures même les plus avilies, il revenait comme une inspiration

de sa nature première, et elle reculait épouvantée devant ce regard jeté sur elle-même. — C'était un dernier cri, peut-être, de sa conscience mourante, le dernier gémissement de son ange gardien qui fuyait en détournant les yeux.

Devant elle, ces deux démons, rêveurs impitoyables du mal et de la ruine, l'écoutaient avec leur cynisme inexorable, plissant leurs lèvres par un sourire plein de dédain, car il y avait longtemps qu'ils n'étaient plus capables d'une telle faiblesse.

Les regards de la princesse se fixèrent sur eux, et les paroles qui ruisselaient sur ses lèvres s'arrêtèrent glacées. — C'était la fascination hideuse du serpent, et elle eut la rougeur au front de ce débris de sa conscience qui s'était ressuscité malgré elle.

— Ah ! ah ! ah ! dit-elle avec un rire

convulsif en passant à la fois sur son front ses deux mains trempées de sueur. — Ah ! ah ! ah ! la bonne folie ! Croiriez-vous que toutes ces pensées-là me sont venues un instant !.. à moi !.. oui !.. à moi !.. C'était risible et ridicule, n'est-ce pas ?.. Quelles figures stupéfaites !.. J'ai voulu voir ce que vous diriez à entendre parler Olympia de la sorte... Je parie que vous m'avez prise au sérieux.

— Oh ! non, ma chère, dit de Leufroy ; nous étions étonnés, voilà tout.

— Et nous allions vous faire exorciser, ajouta Faustin.

— N'est-ce pas ? il ne manquerait plus alors que de me revêtir d'un cilice et de retourner à Naples ou à Florence, pieds nus et couverte de cendres.

— Vous aimez donc à jouer la comédie, répliqua Faustin en lui baisant la main.

Mais Olympia, dont le visage un instant coloré avait retrouvé toute sa pâleur mate et maladive, retira sa main brusquement et agita le cordon de sa sonnette.

La femme de chambre entra.

— Zerline, dit-elle, apportez-nous du Marsalla et des verres.

— A la bonne heure! dit de Leufroy, en arrangeant le nœud de sa cravate devant un charmant miroir de Venise. Vive Olympia!... vive la princesse Pallianci!

On avait apporté le Marsalla, et les verres étaient pleins.

La princesse vida le sien avec une vivacité fébrile.

— Du vin!.. du vin!.. répéta-t-elle en tendant son verre.

Et elle se mit à chanter d'une voix qui glissait frissonnante entre ses dents ser-

rées, ce premier couplet d'une chanson florentine :

La Biondina in gondoletta
Altra sera io menai,
Dal piaser la poveretta
La sen buta adormenzar.

— Bravo !.. bravi !.. Quel jour nous présentez-vous le marquis de Savernoy ? dit de Leufroy.

— Quand la victime sera prête et de fleurs couronnée, répondit Olympia avec un rire forcé. — Du Marsalla !.. du Marsalla !

Et elle se reprit à chanter :

Eva in cielo mezz'ascota
Fra le nuvole la luna,
Era calma la laguna,
Era il vento buon aza...

— Messieurs, vos verres sont pleins, faites-moi donc raison.

Faustin n'avait pas pris le change, et la regardait attentivement.

— Ma chère Olympia, fit-il en se levant et en faisant signe à de Leufroy de le suivre, il se fait tard, je vais chercher le bracelet dont vous m'avez parlé; une couronne de chêne semée de diamants, chez Marlé, n'est-ce pas ?

— Chez Marlé ou chez Bassot, je ne sais pas au juste, répondit nonchalamment la princesse, qui était étendue sur son divan et tenait son verre vide à la main.

— A sept heures et demie je viendrai vous prendre pour l'Opéra.

Et tous deux sortirent.

— Ah ! ça, dit Faustin à son compagnon, en descendant l'escalier, Olympia serait-elle amoureuse ?

— Qu'est-ce que cela fait? dit de Leufroy. — Si elle l'est, c'est une fantaisie qui ne lui durera pas longtemps. — D'ailleurs, vous le savez, mon cher Faustin, on a toujours de petits moyens à sa disposition, et quand le moment sera venu on y mettra bon ordre.

Dès que la princesse Pallianci fut seule, elle jeta violemment à terre son verre qui se brisa.

— Oh ! les cœurs lâches et misérables ! dit-elle, ils n'ont plus même ce que j'ai parfois, des remords !..

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

---

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.